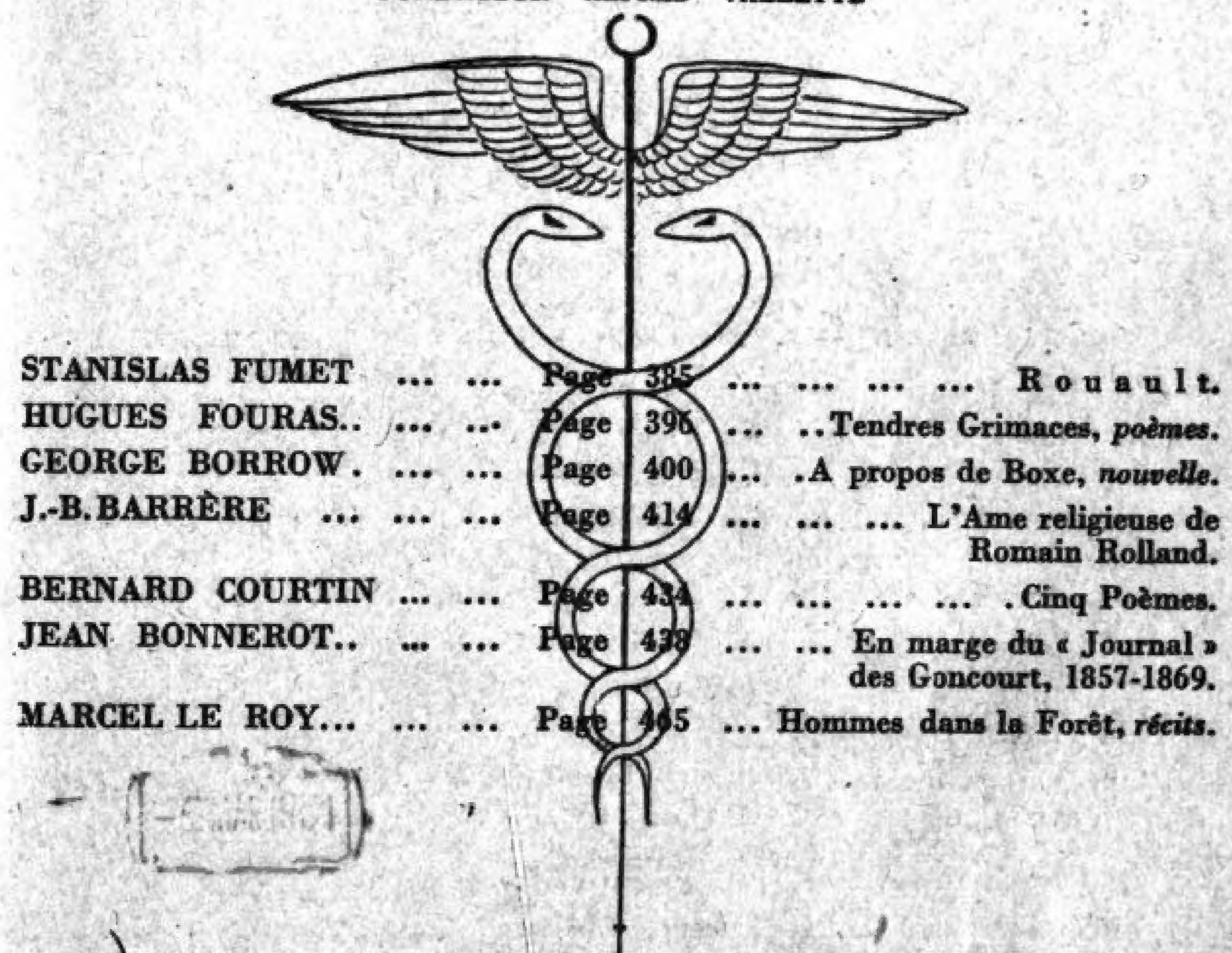
NUMÉRO 1051 — 1er MARS 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

Ce numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française

ROUAULT

PEINTRE DU SIXIÈME SCEAU

par STANISLAS FUMET

A mon frère Raphaël, musicien du Miserere.

L'œuvre de Rouault n'est pas que peinture, mais on peut lui enlever son esprit : la peinture demeurera, si forte est son adhérence à la toile ou au papier, au rectangle qu'elle assombrit et illumine. Cette peinture de Rouault, qui ne serait pas « venue » sans sa signification, comme elle a donc bien su faire l'unité avec le signe qu'elle mêle à la matière!

Il n'est pas de leçon plus convaincante dans l'histoire de l'art figuratif que celle qui se dégage des tableaux, des lithographies de Georges Rouault : vous allez voir ce que c'est que peindre des choses qui défient la représentation, des colères, des actes de foi, des sentiments inénarrables. Vous allez voir, mesdames et messieurs, de quelle main on vous le noie, l'Esprit de Dieu, pour qu'il transfigure les eaux. Et le clown est là, qui bat sa grosse caisse comme un pénitent sa poitrine, et sa large face endolorie se tient au-dessus de sa musique, — argentée, blafarde, lunaire. La danseuse en maillot rose, à côté, ne bouge pas, ni ne se prend à esquisser un sourire. Derrière la toile, un mystère se cache, le mystère de l'art chrétien — vous entendez? — tout ce dont parle à mots couverts l'Evangile qui a pénétré peu à peu dans le cœur humain, cet organe privilégié qui le reçoit si mal et voudrait bien le vomir.

Rouault ne laisse point entrer dans son atelier, jeter un coup d'œil furtif derrière la toile du tableau comme derrière la toile du cirque, où le grand arcane de la peinture apocalyptique déroule ses cycles de misère et de gloire.

Non, il faudra nous contenter de la parade.

— Carlotta! C'est M. Rouault qui t'a mis deux fleurs dans les cheveux? Mais tu es belle comme la fiancée du Cantique.

Et Pierrot s'affaire, le visage triste. Et le nain paraît; et, si l'on entr'ouvrait la toile fermée, le Christ se distinguerait au loin, dans les profondeurs du cirque de Jérusalem, crépusculaire, et parlant aux pauvres.

Les filles, en 1900, avaient commencé de retirer leurs corsets et leurs chemises. Il leur restait pour le client, qui tout à l'heure deviendra un juge irréprochable en robe d'écarlate, les fameux bas de l'amour vénal et leurs jarretières; mais toute cette détresse de luxure a été engloutie dans la pitié. « Bienheureux les pauvres. » Tout cela a servi de terreau à la culture d'un autre amour. « Venez à moi et vous serez consolés. » Il y a une peinture qui est évangélisatrice. On ne nous dit pas de quelle façon elle se brasse et se cuit au four, derrière la tenture où nul n'est admis. Mais le rayon divin est déjà sensible à la parade. L'œil au cerne immense de Carlotta ne peut pas plus vous tromper que ce coin de lèvres que Marthe, sœur de Marie, vous laisse tâter de l'âme, quand le regard du Seigneur l'interroge : « Marthe, Marthe, de quoi vous préoccupez-vous? »

On s'est étonné du caractère chrétien des œuvres de Rouault. Jadis on peignait des scènes de la Bible et de l'Evangile en s'appuyant sur des textes, on se montrait respectueux de la lettre et, quant à ce qui est de l'esprit, mon Dieu, on faisait ce qu'on pouvait : on n'est pas des anges. Seul Rembrandt peut-être avait forcé une certaine porte; il avait tourné le dos à l'image, il n'aurait pas eu le cœur de faire de l'architecture et de la beauté linéaire avec des sentiments. Mais il peignait Bethsabée et nous avons envie de pleurer en la regardant qui médite sur ses membres, ses jambes, son pauvre ventre

admirable et, tout intimidée, se penche sur les réalités de ce fruit mûr qui est son corps. — Ah! dit Bethsabée, oui, ce corps qui m'est prêté par Dieu et qu'on me demande trop, est à moi. — Et Rembrandt est invité dans le sein du Père, avec le Fils prodigue, quand Jéhovah leur tend les bras. C'est lui qui touche la harpe de David, c'est le pinceau même de Rembrandt qui fait cela, pour que le sombre Saül se laisse apaiser par le silence rassurant qu'apprivoise la musique. Rembrandt est le seul qui ait réellement vu à l'auberge, sur la route d'Emmaüs, le Voyageur inconnu rompre le pain des anges à deux pèlerins dont le cœur en feu s'écarquille. Les autres avaient représenté les vérités et les beautés, les douleurs et les magnificences, ils avaient étalé les richesses de la lumière spirituelle; ils ne s'étaient pas roulés, comme des chiens fidèles, aux pieds du Maître, dans les ombres tutélaires du mystère chrétien. Oui, il y a le Théotokopoulos, ou Théotokopuli, le traducteur espagnol des fresques du mont Athos, éduqué par le plus profond des Italiens, le magique Tintoret. Mais le Greco, ce n'est pas un évangélique, c'est un ardent du ciel, un passionné de la vive Flamme, non un chrétien de besace, de pain et de vin, le Hollandais au gros nez flaireur d'âme; et le Greco ne prévoit pas non plus ce pêcheur de Tibériade que finira par devenir Rouault, évangélique comme Rembrandt et non à proprement parler mystique à la façon de saint Jean de la Croix ou de la mère sainte Thérèse.

★

Le décor de l'œuvre de Rouault, nous le connaissons. On prétend que Rouault est l'homme d'un seul tableau, ce qui est inexact si l'on veut bien considérer les diverses étapes de son périple artistique. Du premier *Jésus parmi les docteurs*, fidèle à la leçon de Léonard et de Rembrandt à travers Gustave Moreau, qui date de 1894, à ce nouveau *Jésus chez les docteurs* qui est de 1946, quel

déroulement de numéros où la prière succède à l'invective, le blasphème à l'adoration et l'humoristique au sacral! Non, tout le spectacle du cirque humain y passe et à la fête où nous convie Rouault il ne manque ni un élément essentiel, ni un intermède. Si cependant Rouault demeure l'homme d'un tableau identique, c'est que la singularité de l'auteur ne saurait être, il va de soi, contestée. Mais c'est Picasso qui a dit qu'un artiste peint toujours le même tableau. Cela se voit moins chez Picasso, qui est un prodigieux illusionniste, un acteur à transformations; mais il n'est que de prendre les mesures du tableau, de rechercher les points communs que toutes ses compositions ont entre elles pour convenir de la justesse de son observation. Et ceci est également vrai pour les œuvres de tous les artistes authentiques. Seuls les fabricants, parce qu'ils ne sont pas « inspirés », font des tableaux qui ne portent pas la marque de l'unité, qui sont, effectivement, sans signature personnelle.

Toutefois, s'il est vrai que Rouault demeure non pas l'auteur d'un seul tableau, mais d'un même tableau, la raison en est encore ailleurs.

Peintre, Rouault n'a qu'un objet. Il le divise par les sujets, d'autant plus que le bien et le mal moral se rencontrent dans ses évocations, le Prince des ténèbres et Jésus-Christ, Dieu et Satan. Son objet, et peu m'importe qu'il en ait effectivement conscience, est cette histoire dont il n'a jamais voulu donner la clef, cette alchimie qui se passe dans son atelier de légende interdit aux visiteurs; — son objet est ce qui nous est caché par la tenture du cirque symbolique et par la toile ou le papier du tableau : son objet, l'objet de tout l'art de Rouault, est une espèce de transmutation de la matière, le pur secret d'un peintre prestigieux.

« Le soleil s'obscurcira, la lune cessera de donner sa lumière, les étoiles tomberont du ciel. » Quand? Après les jours d'affliction. C'est le Maître de l'Evangile qui parle ainsi, et l'Apocalypse répète la prophétie du Seigneur : « La lune s'est tournée en sang, les étoiles tombent sur la terre. » Voilà l'origine de la métaphysique

picturale de Georges Rouault. Il est encore question du soleil qui devient noir comme un sac de poil de chameau. On dirait que les pinceaux de Rouault sont faits de ce poil de chameau. Et le Christ et Jean après lui nomment tout de suite les figues vertes, les fruits du figuier. Les Rouaults ont l'air peints au suc de figue plutôt qu'à l'huile de térébinthe. Le vert de la figue fraîche, où s'englue la lumière, c'est le vert bleu des lacs et des ciels de Rouault : « Levez la tête et voyez le figuier. » « Ecoutez une comparaison prise du figuier. Dès que ses rameaux deviennent tendres et qu'il pousse ses feuilles, vous savez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous remarquerez ces choses, cela voudra dire que le Fils de l'homme est aux portes. » Et Jean, dans sa prophétie, vit l'Agneau ouvrir ce sixième sceau et alors « les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme un figuier agité par un grand vent laisse tomber ses figues vertes. »

Mais, dans l'œuvre de Rouault, le grand vent a cessé. Les personnages ont regagné l'immobilité de l'image et c'est ce qui leur confère cet aspect sacré, hiératique; on est toujours roi de quelque chose dans ces tableaux où les pauvres et les saints avec leur courte taille n'ont pas moins de majesté que les canailles épanouies et les démons pourrissant sur pied.

Toute la trouvaille de Rouault a été qu'il fallait donner les puissances d'en haut à manger aux obscurs miroirs d'en bas, ces lacs perfides. Il écrase des astres dans son jus de figue. Il jette des lueurs dans les gouffres, incruste de la pierrerie précieuse dans les parois des grottes, il saisit des réfractions, il fait des mélanges de gloire et de néant tels que la peinture n'en avait encore jamais vu. C'est ainsi que fonctionne son alchimie. Il appelle le bien pour élucider le mal, mais ce dernier se défend. Pour Rouault, l'art est un exutoire. Son cœur crache son noir pour que, espère-t-il, s'y substitue ce que le ciel y voudra bien introduire d'étoile. Au commencement de sa vraie carrière de peintre, quand son maître et protecteur Gustave Moreau eut quitté la terre et l'eut

lâché, orphelin, dans un monde qui se désaristocratisait de plus en plus, Rouault vit noir et vécut noir. La beauté du monde, celle qui lui avait été apprise, la beauté des formes nobles mollement caressées, la beauté académique et culturelle des Salomé et des Orphée, est détraquée. Rouault a tout à coup aperçu, sous la nudité du modèle vivant que l'œil habitué fait ressembler à la Vénus des musées, la fille disgraciée, qui a une âme triviale, mais souffrante, et qui n'est pas plus une déesse qu'elle n'est une baudruche. L'artiste se sent infiniment troublé devant la révélation de la nature. Comme il tombe lui-même dans la pauvreté, dans sa propre pauvreté, et que les béquilles de l'idéal ne le soutiennent plus, il perd le ciel, et les filles de joie qu'il se plaît ou qu'il se déplaît à exhiber sur ses tableaux ne sont plus que des filles du malheur, des paquets de chair ridicules, offensants et abjects. Nul n'avait fait preuve de moins de bienveillance pour le corps de la femme, où le pittoresque lui-même n'est pas exploité ainsi qu'il l'est par Goya, sardonique, par Lautrec, bossu exalté. Rouault s'oblige à être sans miséricorde, il se lacère le cœur, il se venge de la dénonciation qui lui a été faite, il caricature son ancien idéal. Elles sont jolies, ses Salomé et ses Hérodiade, ses prêtresses de l'amour échappées des livres orientaux pour échouer aux lupanars montmartrois! Rouault, on le sait, a été verrier dans sa prime jeunesse, avant d'entrer à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. Il conservera toujours de cet apprentissage le goût du sertissement, de la définition plastique. Ainsi, même dans ses aquarelles de la période lugubre des filles de joie, il travaille par larges flaques de forme, à la façon des marécages; on dirait qu'il peint avec des encres plutôt qu'avec des couleurs à l'eau. Mais déjà il y a un appel à ce qui transcende la nature même de la matière, si sombre soit-elle, qu'il a choisie. Les eaux d'en bas invoquent les eaux d'en haut et voilà que le mystère, confusément encore mais rageusement, tend à cette élucidation à laquelle nous arrivons par des chemins pathétiques. La matière de Rouault a toujours eu des nostalgies

de ciel. Ce n'est pas de gaîté de cœur qu'un grand peintre a des allures de caricaturiste; depuis Daumier on n'avait pas assisté à un pareil drame. C'est Daumier le précurseur de Rouault, Daumier qui a été aussi tendre que lui, aussi épris de justice et fou de peinture, bien qu'il ait dû renoncer à ce genre d'art trop noble des époques plus fortunées, aux grandes expressions de la permanence classique, pour tomber dans le gagne-pain du journalisme et abaisser un dessin digne du plafond de la Sixtine aux ragots de la satire sociale. Rouault n'a pas été jusque-là. Il a tenu bon contre la maquerellerie du boulevard, il n'a pas donné de dessins aux journaux; il s'est contenté de répandre en taches de couleur les effusions de son cœur, les colères de son âme que la hideur du non-amour irritait, et de souiller ainsi — en violacé, en bleui, en rosâtre, en orangé, en charbonneux, en des tons de tuméfaction, puis, de plus en plus, en rouge vif — la candeur première de nombreux tableaux où les formes s'indiquent à la faveur d'un puissant dessin et architecturent une révolte. Contre qui, cette révolte de Rouault, cette révolte créatrice? Contre la face de l'homme, qui a trahi sa destination première d'image de Dieu.

C'est le sens plastique, chez Rouault, qui a été salvateur. Il avait beau se moquer des personnages, quelquefois ignobles, dans le style d'Ubu, qui apparaissent sur ses papiers et sur ses toiles, l'artiste savant, l'ancien verrier, le « roman » qu'il n'a cessé d'être, ne pouvait pas s'empêcher de les camper comme l'eût fait un sculpteur chrétien du XIIe siècle. Avec le temps, la paix revenant en lui, la verticale peu à peu corrige le caractère avachi de ses figures bordelières. L'œuvre se concentre, se durcit à la cuisson du sentiment qui ne se laissera plus amollir. La tache s'éclaire et elle se met à signifier l'envers de la chose à la place de quoi elle est mise. C'est ici que le génie de Rouault se manifeste, que cette espèce de rédemption annoncée jette ses premiers feux.

Je me rappelle, à la grande Exposition de la peinture française, en 1937, l'effet que produisait cette salle réser-

vée à Rouault. On y voyait tout un ensemble de son œuvre. Les filles, les clowns, les juges, les Christs. Sa grandeur ne faisait plus de doute. Ni le sérieux imperturbable de son art, et sa continuité, oui, l'identité du tableau multiplié de Rouault. Les toiles échangeaient des reflets entre elles, le rouge d'un tableau d'une année y envoyait un « bonsoir, chère amie » de juge à une flamme d'enfer que contenait ce tableau de fille lugubre d'une époque antérieure. Des « pitié, mon Dieu » sortaient de lèvres de saltimbanques merveilleuses et des Christs répondaient par le silence qui étonna Pilate et fâcha Hérode à nos questions saugrenues. Tout notre cirque était là. Mais que les rouges de Rouault nous ont paru glorieux, et ses roses, ses verts, délicats!



Depuis, l'alchimie ne cesse point de faire son office. Et la lumière gagne, gagne... La « reine de pourpre » a succédé au « dissolvant radical ». Ceux qui avaient craint, au début, pour cette cuisine inquiétante la proximité du chaudron des sorcières de Macbeth en ont été quittes pour la peur. Les bonshommes de Rouault n'étaient pas des monstres, même ses affreux bourgeois en gilet blanc qui ne sont pas absolument des crapauds. L'humanité de Rouault n'est pas une invention de poète diabolisant, oh! pas du tout. Ce sont des appréciations plastiques, des mensurations matérielles, — des « peintures » de mœurs à travers des caractères, sans doute, ou des états sociaux, mais qui donnent aux êtres humains juste la forme qu'il leur faut pour ne plus pouvoir se retirer des toiles où les surprend leur réalité spirituelle. Quand ils sont des possédants, l'œuvre est satirique, féroce. Quand ils sont des possédés, non point dans l'acception théologique du terme, car ce n'est plus leur cas, mais dans son acception sociale, l'œuvre est pathétique, amoureuse, et réconcilie ce qui est en bas avec

ce qui est en haut. Nous retrouvons l'interappel des eaux inférieures et des eaux supérieures, les jeux de l'âme et du corps dans une forme et une matière qui ne font qu'un clown, ou une écuyère, un Chinois, un soldat, — le plus souvent une tête, et, à la fin, un vase de fleurs comme un ostensoir naturel.

Mais le drame est accompli, ou l'opération, si l'on préfère. La trouvaille de Rouault n'est autre que celle de Léon Bloy, son ami et, au fond, son initiateur. Bloy ne comprenait rien à ces « hideurs » de Rouault — il est vrai qu'elles étaient moins éblouissantes au temps de Léon Bloy, qui mourut en 1917. Mais c'est lui cependant, le faux *Désespéré*, l'auteur du *Salut par les Juifs*, qui avait rappelé que l'abîme invoque l'abîme et qu'une certaine ignominie, qui atteint au sacré, est le moins décevant symbole de ce qui est trop divin pour se laisser happer par la gourmandise de nos beautés charnelles. Rouault est loin d'y avoir pensé, mais il y a pour moi dans son œuvre quelque chose de l'histoire des « trois vieillards » de Hambourg qui imposaient à l'esprit de Léon Bloy, encore qu'il les eût inventés par son apologue, l'image des trois plus grands Patriarches de l'Ancien Testament, eux-mêmes indissolublement liés aux trois Personnes de la Sainte Trinité qu'ils *représentent*. « Abraham, Isaac, Jacob, descendus jusqu'à ces Limbes néfastes!... » Bloy : « Je me souviendrai longtemps de ces trois incomparables crapules que je vois dans leurs souquenilles putréfiées, penchés front contre front, sur l'orifice d'un sac fétide qui eût épouvanté les étoiles, où s'amoncelaient, pour l'exportation du typhus, les innommables objets de quelque négoce archisémitique. »

Les *étoiles* tombent dans les marécages de la tristesse, mais la tristesse est singulièrement relevée par ces morsures de la gloire des cieux. Il glisse de la beauté jusque dans l'effarement humain, comme des barques rident la peau d'un lac dormant, il s'enlise de la splendeur dans cette boue qui devient irradiante et dure comme la pierre précieuse. Rouault a fait le contraire de son maître Gustave Moreau, qui portait des bijoux de la terre pour

les piquer dans le ciel, où leurs feux, du coup, s'éteignaient. Rouault attire les richesses de la lumière dans une matière qui a besoin de consolation. C'est la pauvreté naturelle qui réclame la richesse du Don : *Veni, Pater pauperum! Veni, Dator munerum!* Aussi Rouault n'a-t-il qu'à se tenir tranquille dans son atelier; il n'emporte pas son chevalet dans les champs, il ne va pas « croquer » le motif. Il a son œil, humecté d'affection, car ce peintre est éminemment sentimental, son œil de loustic, couleur d'eau, et c'est un objectif d'appareil émotionnel qui ne retient que l'âme à travers les accidents de la chair. En un mot ce peintre, tout matériellement peintre, ce lithographe aux noirs épais, aux blancs éclatants, n'enregistre que les signes. C'est par là que ce très moderne rejoint les imagiers des églises romanes. Quand j'ai vu cette grande figure de l'archange saint Michel de la cathédrale du Puy, mais c'étaient les couleurs de Rouault et la haute accusation des volumes qui lui est familière, et dans une sertissure de nuit digne des plombs de la *Notre-Dame de la Belle Verrière* à Chartres! Et Rouault, à présent qu'il s'illumine davantage, ramène dans notre orbe toute la Perse, et la fresque égyptienne et la mosaïque de Ravenne, et tout ce qui a eu l'œil grand et profond dans la peinture de surface.

Oh! sans doute, si l'art des vitraux n'existait pas, il n'y aurait pas de peinture de Rouault aujourd'hui. Si nous n'avions pas eu ce façonnement de la verrière, il n'y aurait pas l'élévation du tableau de Rouault; si nous n'avions pas eu les plombs des verrières, il n'y aurait pas dans les tableaux de Rouault cette division des morceaux de figures, ce cloisonnement des couleurs expressives. Il n'y aurait pas ce dessin de Rouault, qui ne ressemblerait à rien s'il ne faisait resplendir volumes et formes, touchés, les dernières années, par une espèce de miséricorde céleste.

Car c'est ainsi que devait finir la critique douloureuse, virulente d'un peintre contemporain de Charles-Louis Philippe qui s'était frotté au surnaturalisme de Léon

Bloy. Lui aussi pourrait dire que sa colère n'a été que « l'effervescence de sa pitié ». Vieillard, il se laisse imbiber de toute la grave tendresse du christianisme. Son évangélisme, plus que naguère oriental, est maintenant diffus partout. Quant à son apocalypse, elle en est à s'attarder à l'énumération des pierres dont sera faite la Jérusalem céleste qui pour lui doit remplacer le monde profane : l'émeraude, le rubis, le chrysopale, l'améthyste — ce fond de chair complémentaire de la rose qui s'y dissout, cette goutte de lumière dans le sang d'une lèvre, ce citron sur la table, cette ombre qui emprisonne le visage. D'un charbon sublimé à l'ocre du soleil, tous les fastes de la peinture se déroulent, et c'est ce clown, Rouault, qui vous a fait voir comme on immerge l'Esprit pour obtenir ce rayonnement de la boue, cette action de grâces des choses d'en bas qui, saisies par la lumière intérieure, n'en finissent plus d'évacuer leur néant.

Premier temps : une satire. Deuxième temps : une extase.

TENDRES GRIMACES

par HUGUES FOURAS

« N'EN QUEL PAYS... »

Il y a bien des chances cruelles
Pour que le petit train mouillé
Ne puisse jamais s'arrêter
A la gare des tourterelles

Et qu'il arrive jusqu'au bourg,
A ce bourg peuplé par des ânes
Qu'on voit tenir sous les platanes
Concours d'oreilles de velours.

Il y restera jusqu'au soir —
Et la nuit, grande sauterelle
Bien calée sur son ventre noir,
Vous suçottera la cervelle.

SIX HEURES DU SOIR

On voit aux vitrines des Ternes
Béer des enfants frais tondus.

La main du silence se ferme
Sur quelques cris d'oiseaux perdus.

Une rose évoque la Perse
Et le kiosque à journaux, Angkor.

La lune vient d'ouvrir commerce
De lait bleu et de pièces d'or.

Sur les squares et dans les cœurs
Il pleut des douceurs incertaines.

En moi, un petit lied de Heine
Essaie son sourire qui pleure...

SOURIRE D'OCTOBRE

L'air est frais comme un œuf du jour.
Le ciel est bleu jusqu'au bitume.
De ses courtes vagues d'écume
La Seine lèche le Pont-Neuf.

Les oiseaux sont dans les feuillages
Comme dans des cages dorées
Et les regards des beaux visages
Ont plus d'oiseaux que les forêts.

Les arbres jettent lentement
Leurs pièces d'or à ceux qui passent,
Mais personne ne les ramasse :
Les riches n'aiment plus l'argent.

VŒU

Que s'effacent ces rues de Gênes
Où l'on jouait au bonneteau
Parmi la guenille hautaine
Des vendeuses d'américaines
Et des nervis prompts au couteau;

Que s'efface le cimetière
Aux familles de marbre blanc
Dont quatre siècles de poussière
Rendaient risible la prière
Et faisaient le deuil grimaçant.

Mais qu'on me rende, au quai de pierre,
Le bateau rouge appareillant,
Les beaux yeux des aventurières
Qui rêvaient au gaillard d'avant,
Et la peine des émigrants
Qui pleuraient au gaillard d'arrière.

A VOIX BASSE

Ecoute! Dans le soir, des souvenirs s'approchent
Avec la voix fâchée d'amis que tu n'as pas revus
Et qui sont morts...

Au lointain, le passé file ses laines grises
Que le rouet du vent noir effiloche...
La ville a mis des bâillons à ses cloches,
Une lampe se lève comme un doigt d'or...

Et des passants aux semelles de plomb
Ramèrent le songe dans leur mansarde
Où ils retrouvent la tristesse
Attablée devant des verres vides...

Le guignon retourne ses poches
Avec un sourire à faire frémir,
Et l'amour vous regarde avec des yeux de reproche
Où l'on sent des larmes venir.

LASSITUDE

Les jolis, les doux soirs, les soirs où l'on se sent
Comme une sauvagine qui trouve soudain closes
Toutes les issues de son terrier,

Quand il pleut sur les cheminées,
Que le vent noir tord les fumées
Et pleure sur un autre ton
Les villanelles oubliées,

Quand tout vous sourit : catastrophes
Et bienfaisantes trahisons,
Quand personne au monde ne s'offre
A partager vos dernières illusions,

Par les rues désertes des villes
Quand le malheur suit le bonheur
D'un tout, tout petit pas tranquille,
Si tranquille qu'il vous fait peur,

Il serait doux d'être ce petit vieux
Qui va mourir au fond d'une chambre inconnue.

AGONIE

Les murs bougent au petit jour,
Les lumières sont des fantômes
Et les gens parlent sans parler
Pour qui se meurt sur l'oreiller.

L'herbe a dit qu'il pouvait mourir,
L'arbre le croit, le vent le souffle,
Et tous ceux qui l'aiment se sentent
Traversés d'envies de prier.

Ses objets familiers l'oublient
Et déjà se dédient à d'autres,
Et déjà d'autres mains referment
Les portes qu'il aimait ouvrir.

Le monde entier fait feu sur lui
Qui râle au creux des couches moites.
Sa femme commence en secret
A parler de lui au passé.

A PROPOS DE BOXE

par GEORGE BORROW

Traduction de E.-M. Denis-Graterolle

« Holà! Monsieur, pouvez-vous nous dire où aura lieu le combat de boxe? »

C'est ce que me cria un homme trapu, chaussé de bottes brunes, tête nue, les mains dans les poches, qui se tenait debout à l'entrée d'une brasserie rurale devant laquelle je passais.

Mais comme je ne savais rien de ce combat, et que l'aspect de l'homme ne m'incitait guère à la conversation, je répondis simplement par la négative et poursuivis mon chemin.

C'était par un aimable et beau matin de mai; le soleil brillait haut, et les oiseaux chantaient dans les haies. J'étais souvent joyeux en des saisons pareilles, car du plus loin que je me souvienne, le soleil et le ramage des oiseaux m'ont été chers. Mais à cette époque je n'étais pas joyeux, mon esprit n'était pas en repos. Je me livrais à un débat intérieur, et ce débat était triste et sans solution. Je soupirais, et levant les yeux au ciel, j'énonçais : « Qu'est-ce que la Vérité? » Mais tout à coup, par un violent effort, m'arrachant à mes méditations, je m'élançai en avant; un mille, deux milles, trois milles furent bientôt laissés derrière moi. Et maintenant j'atteignais un petit bois de bouleaux mêlés d'autres arbres, et ouvrant une barrière, je remontais une sorte d'avenue, et bientôt arrivé devant une grande maison de briques rouges, d'aspect assez ancien, je frappais à la porte.

Dans cette maison vivait un gentleman avec qui j'avais affaire. Il passait pour un gentleman anglais du meilleur aloi, et pourvu de biens considérables; à cette époque, il avait besoin d'un millier de livres, comme il peut arriver de temps à autre aux gentlemen très fortunés. Je lui apportais mille livres dans ma poche, car c'est étonnant de voir combien les riches trouvent de gens tout prêts à leur venir en aide, et avec quelle compassion chacun considère leur détresse. On disait qu'il avait du bon vin dans sa cave.

« Votre maître est-il chez lui? demandai-je au domestique qui apparaissait dans la porte.

— Son Honneur est à la maison, jeune homme, dit le domestique en regardant mes souliers, qui portaient témoignage que j'étais venu à pied. Je vous demande pardon, Monsieur, ajouta-t-il en me regardant en face.

— Domestiques, domestiques, pensais-je en le suivant dans la maison, regardez donc toujours la figure des gens à qui vous ouvrez la porte avant de regarder leurs souliers, ou bien vous pourriez prendre l'héritier d'un premier ministre pour le fils d'un boutiquier. »

Je trouvai en Son Honneur un gentleman rubicond et réjoui, d'environ cinquante-cinq ans; il était vêtu d'un habit vert, d'une culotte de velours blanc et de guêtres de drap, et assis sur un canapé de cuir à la vieille mode, avec deux petits terriers anglais de race pure de chaque côté de lui. Il avait tout l'aspect du vieux gentleman anglais authentique dont la cave contient de bons vins.

« Monsieur, dis-je, je vous apporte mille livres. »

Je lui dis cela dès que le domestique se fut retiré, et que les deux terriers eurent cessé d'aboyer comme il est naturel à des chiens de leur sorte à la vue d'un étranger.

Et quand le magistrat eut reçu l'argent, et rendu en échange certain papier que je lui donnai à signer, il se frotta les mains, et me regardant avec une grande bienveillance, s'écria :

« Et maintenant, mon jeune ami, maintenant que notre affaire est conclue, vous pourrez peut-être me dire quand le combat doit avoir lieu.

— Je regrette de ne pouvoir vous renseigner, Monsieur, mais tout le monde semble s'en inquiéter. » Et je lui racontai alors ce qui m'était arrivé sur la route avec l'aubergiste.

« Je le connais, dit Son Honneur; c'est un de mes locataires, et un brave homme, qui pourtant me doit un peu trop de loyers. Mais qu'est-ce là, mon jeune ami? Vous avez l'air d'avoir beaucoup marché; vous ne seriez pas venu à pied?

— Si, Monsieur, à pied.

— A pied! Mais cela fait seize milles.

— Je ne serai pas fatigué quand j'aurai fait la route du retour.

— Vous ne savez sans doute pas monter à cheval?

— Mieux que je ne sais marcher.

— Alors pourquoi marchez-vous?

— Il m'arrive souvent de voyager pour mon métier, tantôt à pied, tantôt à cheval, suivant ma fantaisie.

— Voulez-vous un verre de vin?

— Oui.

— C'est bon; duquel?

— Du Madère! »

Le magistrat se donna une tape violente sur le genou. « Vous avez bon goût, dit-il; j'aime aussi un bon verre de Madère, et je vais vous en donner un comme vous n'en boirez pas tous les jours. Asseyez-vous, mon jeune ami; vous allez avoir un verre de Madère, et du meilleur. »

Là-dessus il se leva, et suivi de ses terriers, sortit lentement de la pièce.

Je regardai autour de moi, et ne voyant rien qui me promît de l'amusement, je m'assis et retombai dans mes pensées habituelles.

« Qu'est-ce que la vérité? dis-je.

— La voilà, dit le magistrat qui revenait au bout d'un quart d'heure, suivi d'un domestique portant un plateau. Voilà ce qu'il y a de vrai, ou je ne suis pas bon juge, encore moins juge de paix. Cette bouteille est dans ma

cave depuis trente ans à la Noël passée. Là, dit-il au valet, posez ça, et laissez-nous seuls, mon jeune ami et moi. Eh bien! qu'en pensez-vous?

— C'est très bon, dis-je.

— Avez-vous jamais dégusté du meilleur Madère?

— Je n'avais jamais bu de Madère.

— Alors vous demandez un vin sans savoir ce que c'est?

— Je le demande, Monsieur, pour savoir ce que c'est.

— Allons, il y a de la logique là-dedans, comme dirait Parr. Vous avez entendu parler de Parr, Parr le Grec, comme on l'appelle?

— Je ne le connais pas.

— Sans doute; vous êtes un peu trop jeune; mais si vous aviez mon âge, vous auriez pu le connaître dans la ville d'où vous venez. Il y tenait une école, et je fus son premier élève. Il m'entonnait le grec à coups de canne, si bien que j'avais fini par le prendre en affection, et lui aussi m'aimait bien. Il est venu me voir l'année dernière, et s'est assis dans ce fauteuil. Je vénère Parr : il sait beaucoup de choses, et c'est un homme sensé.

— Connaît-il la vérité?

— La vérité! il sait ce qui est bon, qu'il s'agisse d'une huître ou d'une autruche. Il n'est pas seulement sensé, mais carré.

— Si nous buvions à sa santé?

— Merci, mon garçon; à la santé de Parr, et à celle de Whiter.

— Qui est Whiter?

— Vous ne connaissez pas Whiter? Je croyais que tout le monde connaissait Whiter, le philologue, bien que vous ne sachiez sans doute pas ce que ce mot veut dire. Un ami des langues mortes et vivantes, tout à fait autre chose que vous : il en comprend une vingtaine; qu'est-ce que vous dites de ça.

— Est-ce un homme sensé?

— Quant à ça, je ne sais qu'en dire; il avait de drôles

d'idées en tête. Il a écrit un livre pour prouver que tous les mots prennent leur origine dans la terre. Qui sait? les mots ont des racines, et les racines vivent dans la terre; mais après tout, je ne dirai pas que c'est un homme tout à fait sensé, bien qu'il parle grec presque aussi vite que Parr.

— Est-ce un homme carré?

— Oui dà, mon garçon, plus carré que Parr. Si vous voulez, je vais vous chanter une chanson qui vous fera comprendre son caractère :

Donnez-moi un cuissot de chevreuil à manger, et du
[vieux Madère à boire,
Une femme douce à serrer dans mes bras, et avec qui
[dormir,
Un livre arabe à étudier, un bidet du Norfolk à monter,
Et une maison ombragée où vivre au bord d'une rivière;
Avec toutes ces bonnes choses, et la santé par-dessus le
[marché,
Quand je vivrais cent ans, je ne réclamerais pas la mort.

Et voilà pour boire à la santé de Whiter... mais vous ne savez rien de ce combat de boxe?

— Non, Monsieur; à la vérité, ces temps derniers j'ai été très occupé de diverses affaires, sans quoi j'aurais peut-être pu vous renseigner. La boxe est un bel art.

— Savez-vous boxer.

— Un peu.

— Mon garçon, je vous honore. La boxe est, comme vous dites, un bel art; puissé-je ne jamais voir le jour où les Anglais en rougiront, où des escrocs et des canailles la déshonoreront! Je suis magistrat, et, naturellement, je ne peux patronner très ouvertement la boxe, mais cependant j'assiste parfois à un match : j'ai vu le Game Chicken battre Gulley.

— Avez-vous jamais vu Big Ben?

— Non, pourquoi? »

Mais ici nous entendîmes le bruit d'un cabriolet s'arrêtant à la porte, et aussitôt on sonna et frappa avec vio-

lence; un instant après, le domestique qui m'avait fait entrer apparut.

« Monsieur, dit-il avec une certaine agitation, voilà deux messieurs qui désirent vous parler.

— Deux messieurs qui veulent me parler! Qui donc?

— Je ne sais pas, Monsieur, mais ils ont l'air de messieurs sportifs, et... et... (ici il hésita) d'après un ou deux mots qui leur ont échappé, je croirais qu'ils viennent au sujet de la boxe.

— De la boxe, dit le magistrat. Non! ce n'est guère possible. Cependant, faites-les entrer. »

On entendait maintenant des pas lourds dans l'escalier, et le domestique introduisit deux hommes dans le salon. Les chiens aboyèrent de nouveau, mais plus fort qu'ils n'avaient fait contre moi, car cette fois il y avait deux intrus. Tous deux étaient de très beaux hommes, mais celui qui entra le premier mérite une mention particulière : c'était un homme de moins de trente ans, haut de six pieds. Il était vêtu d'un habit bleu, d'une culotte de velours blanc à côtes, serrée au-dessous du genou par de petits boutons dorés. Il avait aux jambes des bas de laine d'agneau blanche, et aux pieds des souliers qui atteignaient la cheville; autour du cou, un mouchoir bleu à pois. Il ne portait ni favoris ni moustaches, et ne semblait faire aucun cas de son système pileux, car ses cheveux châtain clair étaient tondus de près. Le front était assez haut, mais un peu étroit; le visage, ni large ni mince, mais plutôt mince que large. Le nez était assez fin, les yeux gris, avec une expression où la sévérité se mêlait de quelque chose de presque félin. Son teint était excessivement pâle, rehaussé cependant de quelque marque de petite vérole; ses formes étaient athlétiques, mais élancées, ses bras longs. Tout l'aspect de cet homme formait un mélange du violent et du malin. On l'aurait pris pour un boxeur : il en avait l'habit minutieusement soigné; mais quelque chose manquait à ses manières : le calme du professionnel. Il avait plutôt l'air d'en jouer le rôle — bien — très bien —

mais tout de même de jouer un rôle. Mais son compagnon! c'était là le vrai boxeur, il n'y avait pas à s'y tromper : un grand homme massif, à large face et au nez aplati, vêtu comme un boxeur prêt à entrer dans le ring. Il portait des bottes à tige blanche et une blouse brune et flottante de jockey.

Comme le premier s'avançait vers la table derrière laquelle était assis le magistrat, il souleva son chapeau de castor blanc et fit un salut assez distingué; puis regardant de mon côté, il m'adressa un petit signe de connaissance.

« Puis-je vous demander qui vous êtes, Messieurs? dit le magistrat.

— Monsieur, répondit l'homme d'une voix grave mais assez agréable, permettez-moi de vous présenter mon ami M***, le célèbre boxeur. »

Et il montrait de la main l'homme massif au nez aplati.

« Et votre nom, Monsieur? dit le magistrat.

— Mon nom importe peu, dit l'homme; si je vous le disais, il n'éveillerait en vous aucun sentiment d'intérêt. Je ne m'appelle ni Kean, ni Belcher, et je n'ai rien fait jusqu'ici pour me distinguer comme ces personnages, ni même comme mon ami ici présent. Cependant mon heure peut venir : nous ne sommes pas encore enterrés; et quelle que soit cette heure, j'espère me montrer égal à ma destinée, si haute soit-elle.

« *Comme un oiseau couvé parmi les Hélicons.* »

Et un sourire à demi théâtral passa sur ses traits.

« En quoi puis-je vous obliger, Monsieur? dit le magistrat.

— Monsieur, la brièveté est l'âme de l'esprit. Nous avons besoin d'un terrain pour un combat projeté entre mon ami et un as de la ville. En traversant votre domaine par ce beau matin, nous avons vu un pré qui pourrait faire notre affaire. Prêtez-nous ce pré, et vous aurez un grand merci; vous nous feriez une faveur, et qui ne vous

coûterait pas grand chose : nous ne vous demandons là ni Stonehenge ni la vallée de Tempé. »

Mon ami paraissait un peu hésitant; mais après un instant, il dit d'un air ferme, mais courtois :

« Monsieur, j'ai le regret de ne pouvoir satisfaire à votre demande.

— Vous ne pouvez pas! », s'écria l'homme dont le front s'assombrit comme le ciel de minuit; et d'un ton rauque et farouche : « Vous ne pouvez pas! Et pourquoi?

— C'est impossible, Monsieur, absolument impossible!

— Pourquoi donc?

— Je ne suis pas obligé de vous en donner la raison, Monsieur; ni à vous, ni à personne.

— Permettez-moi de vous demander de revenir sur votre décision, dit l'homme sur un ton de profond respect.

— C'est absolument impossible, Monsieur : je suis magistrat.

— Magistrat! alors, que le diable vous emporte, vieux tampon en habit vert, garde champêtre!

— Monsieur! » dit le magistrat en bondissant, le visage enflammé de fureur.

Mais l'homme quittait le salon en jetant vers moi un petit salut maussade; un instant plus tard on entendait les pas lourds des deux compères qui descendaient l'escalier.

« Qui est cet homme? demanda mon ami en se tournant vers moi?

— Un sportsman bien connu dans la ville d'où je viens.

— Il semblait vous connaître.

— J'ai parfois échangé quelques coups de poing avec lui.

— Comment donc s'appelle-t-il? »

★

A cette époque, je me posais continuellement une question qui aura plus d'une fois frappé les yeux de mon lecteur : « Qu'est-ce que la vérité? » Je m'étais insensiblement engagé dans un sombre labyrinthe de doutes, et de quelque côté que je me retournasse, je n'apercevais aucun espoir de m'en délivrer. Je dirai en peu de mots comment j'en étais arrivé à cette situation. J'avais étudié bien des matières afin de devenir sage, et j'avais lu et médité les paroles de ceux qu'on appelle sages, jusqu'à me rendre maître de l'humaine sagesse; je savais donc que tout est énigmatique, et que l'homme est pour soi-même une énigme; d'où le cri : « Qu'est-ce que la vérité? » J'avais cessé de croire à la vérité de tout ce en quoi j'avais foi jusqu'alors, et pourtant je ne trouvais rien où fixer une croyance raisonnée. J'étais, en vérité, dans un labyrinthe! De quoi ne doutais-je pas? J'étais dans le doute quant au crime et à la vertu. Je doutais que l'un fût à blâmer et l'autre digne de louanges. Toutes choses ne sont-elles pas soumises aux lois de la nécessité? Assurément, le temps et le hasard gouvernent toute chose; mais comment cela peut-il être? Hélas!

D'abord, me voici; pourquoi suis-je né? Toutes choses ne sont-elles pas nées pour être oubliées? C'est incompréhensible, mais n'en est-il pas ainsi? Ces papillons tombent et sont oubliés. En quoi un homme vaut-il plus qu'un papillon? Tout naît donc pour être oublié. Hélas! quelle angoisse ; c'est en de tels moments qu'on désire mourir. Le sage roi de Jérusalem, assis sous ses treilles ombreuses auprès de ses viviers ensoleillés, et disant tant de belles choses, désirait mourir quand il voyait que non seulement tout était vanité, mais qu'il était lui-même vanité. Le temps viendra-t-il où tout sera oublié de ce qui est maintenant sous le soleil? S'il en est ainsi, de quoi sert la vie?

En vérité, c'était pour moi une douleur de l'esprit de

voir, comme le Sage l'avait vu jadis, que tout ce que je pouvais accomplir devrait absolument n'être que de faible durée; et alors, à quoi bon le faire? Je me disais : quelque renom que je puisse acquérir, durera-t-il pour l'éternité? c'est trop dire. Un millier d'années? Voyons. Qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai appris le gallois, et j'ai traduit les chants d'Ab Gwilym — quelque douze mille lignes — en vers anglais; j'ai aussi appris le danois, et j'ai transposé le vieux livre de ballades jeté sur une plage par la tempête dans les mètres anglais correspondants. Fort bien! en ai-je déjà fait assez pour m'assurer mille ans de renommée? Non, non! certes non; je n'ai pas la moindre raison d'espérer que mes traductions du gallois ou du danois se liront encore dans mille ans. Certes, mais je n'ai que dix-huit ans, et je n'ai pas compté tout ce que j'ai fait; j'ai appris bien d'autres langues, et j'ai même acquis quelques notions d'hébreu et d'arabe. Si je continue à ce train jusqu'à quarante ans, je serai alors très savant, et peut-être aurai-je, entre autres choses, traduit le Talmud, et quelques-unes des grandes œuvres des Arabes. Bah! tout cela n'est qu'érudition et traduction, et ne m'assurera jamais l'immortalité. La meilleure traduction n'est qu'un écho et quel écho merveilleux il faudrait qu'elle fût pour qu'on l'entendît encore après mille ans. Non! tout ce que j'ai déjà fait, et tout ce que je pourrai faire encore de semblable, je puis le compter comme rien : comme un simple amusement. Il faut faire autre chose. Il faut ou bien écrire quelque grande œuvre originale, ou conquérir un empire; l'un est tout aussi facile que l'autre. Mais suis-je capable de l'un ou de l'autre? Oui, je crois l'être, avec des circonstances favorables. Oui, je crois que je peux me promettre une réputation de mille ans, si seulement je me donne la peine nécessaire. Oui! mais qu'est-ce après tout que mille ans? Malheur à moi! Autant me croiser les bras.

« Je voudrais n'être jamais né », me disais-je; et parfois une pensée s'imposait à moi. Suis-je jamais né? Tout ce que je vois n'est-il pas mensonge, fantôme illu-

soire? Existe-t-il un monde, une terre, un ciel? La doctrine de Berkeley... la doctrine de Spinoza! Cher lecteur, je n'avais lu alors ni Berkeley ni Spinoza. Je ne les ai pas lus encore. Qui sont-ils, ces hommes d'hier? « Tout est mensonge, tout n'est qu'un fantôme illusoire », sont de vieux gémissements; ils sortent naturellement de la bouche de ceux qui, rejetant ce bouclier d'élection contre la folie qu'est la simplicité, prétendent à être aussi sages que Dieu, et ne parviennent qu'à connaître qu'ils sont nus. Ce doute du « tout universel » est contemporain de la race humaine; l'homme s'est hâté de poursuivre la prétendue sagesse. Tout n'est que mensonge, fantôme illusoire, on le disait déjà quand le monde était jeune, quand sa surface, à part une étroite portion, n'avait pas été foulée par le pied de l'homme, et quand la grande tortue y rampait encore. Tout est mensonge : c'était la doctrine de Bouddha, et Bouddha vivait trente siècles avant que le sage roi de Jérusalem, assis sous ses treilles ombreuses près de ses viviers ensoleillés, n'eût dit tant de belles choses, et entre autres : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »



Mais la boxe! pour en revenir au combat de boxe, que dirai-je? On ne peut en dire long : il fut bientôt fini. Certains dirent que l'as de la ville, qui passait pour le meilleur des deux adversaires, et dont le corps présentait un modèle parfait de beauté athlétique, consentit par amour du lucre à se laisser vaincre par le champion massif, au nez aplati. Une chose est certaine, c'est qu'on le vit s'effondrer sous un coup de poing dont la force n'avait rien d'exceptionnel. « Sept! huit! neuf! » criait-on; mais il demeurait à terre, insensible en apparence, et il ne souleva sa tête que plusieurs minutes après que les arbitres eurent proclamé la victoire de son adversaire.

Il y eut des acclamations : en vérité, on ne manque

jamais d'acclamer une victoire, fût-elle mal acquise, mais il y eut aussi beaucoup de grincements de dents, surtout parmi les boxeurs de la ville. « Tom nous a vendus, disaient-ils, vendus aux rustauds; qui l'eût cru? » Et il y eut encore des grincements de dents, et des fronts courroucés se tournèrent vers le ciel; mais qu'est ceci? Serait-il possible que le ciel se courrouçât à son tour? Comment, il n'y a pas un quart d'heure... mais que ne peut-il se produire dans l'espace d'un quart d'heure? Depuis plusieurs semaines le temps avait été constamment radieux; ce jour mémorable s'était levé radieux, et il l'était encore à deux heures après midi; la lutte venait de prendre fin, et à ce moment j'avais levé les yeux : quel beau ciel d'un bleu intense, et quel énorme et terrible soleil nageait tout là-haut, dans le milieu du bleu. Pas un nuage — on n'en avait pas vu un seul depuis des semaines — pas un nuage en vue; seulement à l'extrême ouest, sur l'horizon, quelque chose comme le bout d'une aile noire. Il n'y a qu'un quart d'heure de cela, et maintenant tout le nord du ciel est occupé par un énorme nuage noir, et on ne voit plus le soleil que çà et là entre des masses de vapeur à la dérive. Quel changement! Mais un autre combat va commencer. Un grand garçon s'attaque dans le ring à un homme d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, au corps de diamant. Quel vaillant garçon! C'est un paysan, mais il vient de Brummagen, il fait honneur à son pays. Mais son adversaire a un corps de diamant. Dans quelle lumière étrange ils combattent; mais qui peut s'en étonner si l'on regarde ce nuage effroyable qui usurpe maintenant la moitié du ciel, et le soleil qui lutte avec les nuages sulfureux; le visage du jeune garçon, tourné vers moi, paraît horrible dans cette lumière, mais c'est un brave enfant, il frappe son ennemi au front, et le coup résonne comme un marteau sur le roc. Mais voici un choc et un grondement au-dessus de nos têtes, une commotion violente, la tempête commence à se déchaîner; voilà le vent et la poussière, un craquement, la pluie et la grêle; est-il possible de boxer parmi un tel tumulte?

Oui! le combat continue; l'adolescent frappe encore l'homme en plein front, mais rien ne sert de frapper cet homme, son corps est de diamant. « Enfant, tu commences à faiblir, tu vois trouble »; l'homme se met à l'ouvrage, à travers la pluie et la grêle. « Enfant, tu ne tiendras pas dix minutes contre la pluie, la grêle et les coups d'un tel adversaire. »

Et maintenant l'orage battait son plein; le nuage noir chargé de tonnerre s'était émietté en beaucoup de nuages affectant les formes les plus fantasques et les couleurs les plus étranges; certains étaient d'une indicible splendeur. La pluie tombait en déluge, et l'on voyait plus d'une trombe d'eau dans les alentours; une cohue immense courait dans la même direction, une multitude d'hommes de tout rang, pairs et paysans, boxeurs et juifs, et ces derniers venaient pour piller, et maintenant ils pillent au milieu de cette folle confusion de grêle et de pluie, d'hommes et de chevaux, de charrettes et d'équipages. Mais tous couraient dans la même direction, à travers la boue; une ville distante seulement de trois milles est bientôt atteinte et bientôt remplie : elle ne contiendra pas plus du tiers de cette grande cohue; mais il y a plus loin une autre ville : la bonne vieille ville est plus loin, à douze milles seulement, allons donc! qui voudrait rester ici? poussons jusqu'à la vieille ville.

Pêle-mêle, une multitude bariolée d'hommes et de chevaux, de charrettes et d'équipages, tous deux dans la direction de la vieille ville; et au milieu de cette foule insensée, au moment où les torrents de pluie s'abattaient avec la plus grande furie, où l'artillerie du ciel sonnait comme je ne l'avais jamais entendue sonner, je sentis quelqu'un me saisir par le bras... je me retournai et vis le bohémien Petulengro.

« Je ne vous entends pas, Monsieur Petulengro, dis-je; car le tonnerre couvrait les mots qu'il semblait prononcer.

— *Dirginni*, entendis-je enfin, ça tonne. Je vous demandais, frère, si vous croyez aux sorts.

— Je n'y crois pas, Monsieur Petulengro; mais c'est

un drôle de temps pour demander si on croit aux sorts.

— *Grondinni*, dit M. Petulengro, ça grêle. Je crois aux sorts, frère.

— Et qui a plus de raisons d'y croire que vous qui en vivez? Mais cette tempête est vraiment horrible.

— *Dirginni, grondinni la villaminni!* Ça tonne, ça grêle, et aussi ça flambe. Regarde là-haut, frère! »

Je levai les yeux. Comme je l'ai dit, cette tempête présentait un caractère particulier : les couleurs merveilleuses des nuages. Certains étaient d'un vert vif, d'autres de l'orange le plus éclatant, d'autres noirs comme de la poix. Le bohémien me montra du doigt un point dans le ciel.

« Que vois-tu là, frère?

— Un nuage étrange.

— A quoi ressemble-t-il, frère?

— Un peu à un ruisseau de sang.

— Ce nuage annonce un destin sanglant.

— Un destin sanglant? Et pour qui?

— Qui sait? » dit le bohémien.

Filant sur la route, et éclaboussant et éparpillant de droite et de gauche hommes, chevaux et charrettes, arrivait une calèche tirée par quatre chevaux, avec des postillons en vestes écarlates et en culottes de cuir. Deux hommes s'y étalaient : le boxeur triomphant et son ami et compère, le sportsman que je connaissais.

« Pour lui », dit le bohémien en montrant ce dernier, dont les traits sévères s'éclairèrent d'un sourire de triomphe quand, me reconnaissant dans la foule, il me fit un signe de tête, tandis que la calèche s'éloignait rapidement.

La calèche filait à travers les torrents de pluie, emportant celui qui se vantait d'être égal à « n'importe quel destin ». Beaucoup ont entendu parler de cet homme... beaucoup désirent peut-être en savoir davantage. Je n'ai rien à voir à la suite de sa vie : il a accompli son destin. « Un homme dur, violent. » Tout doux, ami, quand tu vas parler sévèrement des morts, rappelle-toi que tu n'as pas encore accompli ton destin.

L'AME RELIGIEUSE DE ROMAIN ROLLAND

par JEAN-BERTRAND BARRÈRE

Car lorsqu'on décrit une âme, il faut bien distinguer d'abord l'heure où on la saisit : nul ne reste le même au cours de toute une vie...

R. R., *Gœthe et Beethoven*, p. 27 (à propos de Bettina Brentano).

Le propos d'en parler est imprudent. Romain Rolland a noté dans son *Journal* de 1912 : « ... un professeur-conférencier, que je détourne de l'idée de faire une conférence sur la *Religion de Romain Rolland* » (1). Aussi me contenterai-je de jeter quelques lueurs loyales sur un sujet aussi vaste et complexe. Pourtant, Romain Rolland a aussi écrit : « L'essence de mon être était, fut toujours religieuse, fille de Dieu (2). » Comment donc taire un problème qui est au cœur de l'œuvre, d'où elle procède?

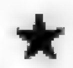
Certes, Romain Rolland nous invite à parler de lui, à condition de respecter deux conditions. La première est, précisément, de s'appuyer sur le témoignage de ses livres : « Aucun n'a le droit de parler pour moi. Moi seul ai qualité pour en parler. Et moi, ce sont mes livres (*tous* mes livres) et mon Journal (*tous* les cahiers de mon Journal) (3). » C'est pourquoi je ne craindrai pas de m'effacer derrière lui et de multiplier les citations. La seconde est de le faire sans passion, impartialement, avec ce culte de la vérité dont il a lui-même donné l'exemple : « Quel est, dit-il, l'ami assez désintéressé pour nous permettre d'exister, en dehors de son propre

(1) *De Jean-Christophe à Colas Breugnon, pages de journal*, p. 53 (12 nov.), éd. du Salon Carré, Paris, 1946.
(2) *Le Voyage intérieur*, p. 129, éd. Albin Michel, 1942.
(3) *Journal*, avril 1936, cité dans Bulletin n° 1 de l'Association des amis de R. R., août 1946.

cercle de passions, de conceptions, de préjugés (4) ? » Or, le sujet est de nature à mettre les passions en jeu. On l'a bien vu lors de son enterrement, dont le service religieux a suscité, sinon des polémiques, du moins de l'étonnement et des réactions diverses. On lisait dans un journal de l'époque : « Romain Rolland était-il croyant? Son testament dira qu'il ne croyait pas aux vertus des cérémonies religieuses... Romain Rolland était un mystique sans Dieu personnel. » Moi-même, je posai la question : « Seuls les siens, ses amis, Claudel qui, croit-on, l'avait revu, pourraient le dire (5). » Il semble que celui-ci ait entendu cet appel. A la fin de 1948, traitant à Bruxelles de ce sujet, ce prophète passionné et apôtre impérieux du catholicisme résumait ainsi l'évolution religieuse de Romain Rolland :

> L'âme de Romain Rolland fut essentiellement religieuse. Son itinéraire à travers le panthéisme, avec le secours de la musique et sous son influence prééminente, fut une ascension vers la croyance en un Dieu personnel et transcendant qu'il atteignit au cours de ses dernières années (6).

Peut-on discerner les linéaments d'une « évolution » religieuse, son « itinéraire » spirituel se dessine-t-il aussi nettement, ou son cheminement, pour employer un terme d'allure plus modeste et moins délibérée, comporte-t-il des allées et venues, des louvoiements? Telle est la question que, à notre tour, et le génie en moins, nous voudrions aborder.



On a dit que Romain Rolland était un « mystique sans Dieu personnel » : et il y a toute apparence, bien que son Dieu, comme on va voir, se personnalise parfois (lui parlerait-il autrement?); mais il ne l'a pas été sans débat. Il a insisté à plusieurs reprises sur le fait qu'il était « né catho-

(4) *Le Périple*, p. 35, éd. Emile-Paul, Paris, 1946.
(5) *Témoignage chrétien* (12 janvier 1945); le journal susvisé est les *Lettres françaises*.
(6) *Figaro littéraire*, 1er janvier 1949 (conférence du 4 décembre 1948, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1949). Au moment où je réunissais les éléments de cette étude pour en faire l'objet d'une causerie à Londres (mai 1948), le sujet n'avait pas encore été abordé. Depuis le lumineux essai de P. Claudel, auprès duquel tout autre doit pâlir et ne saurait se légitimer que par une exactitude scrupuleuse dans l'interprétation des documents, je n'ai pas manqué, comme on verra, de m'y référer.

lique » (7). En voici deux témoignages, portés à trente ans de distance :

(1902) Je suis de vieille famille catholique, et de quels catholiques ! Je descends des Lamoignon (je ne vous l'ai jamais dit?); je suis d'une race « enracinée » ou « racinée », comme ils disent, depuis des siècles au centre de la France...

(1930) Je suis né, et j'ai passé mes quatorze premières années, dans un pays du centre de la France où ma famille était établie depuis des siècles. Ma race est exclusivement française et catholique, sans aucun alliage étranger... (8).

En dressant « l'arbre » de famille, dans ce pur poème qu'est *le Voyage intérieur*, Romain Rolland n'a pas négligé cet aspect de ses origines. Dans la lignée des ancêtres paternels, optimistes et gaulois, et dans celle des Courot, du côté maternel, jansénistes et austères, dominées respectivement par les figures hors-cadre du bisaïeul Boniard et du grand-père Courot Edme, deux sceptiques amis des livres et de la vie, viennent prendre rang son père, « non-croyant », et sa mère, « si religieuse et qui jusqu'au dernier jour pratiqua avec ferveur » (9). Ces deux veines semblent s'être rejointes, selon une image aimée de lui, dans son sang (« l'unité de ce fleuve de sang »). Sa religion, ou l'expression donnée chaque fois plus ou moins provisoirement à son sentiment religieux — de Spinoza il dit que celui-ci lui fournit une « solide plate-forme d'attente » — me paraît avoir été commandée, ou au moins marquée, par un raidissement contre ce qu'un rationaliste appellerait la tentation du catholicisme.

Romain Rolland a relaté, dans le même ouvrage, les circonstances de sa rupture avec la foi de ses pères. Sa mère avait résolu que le collège « somnolent et vieillot » de Clamecy ne suffisait plus aux études de son fils, qui avait atteint quatorze ans, et qu'il les poursuivrait à Paris, où la famille se transporterait. Il y fréquenta les lycées Saint-Louis, puis Louis-le-Grand. Romain Rolland a évoqué cette « crise affreuse de désintégration de la personnalité » qui suivit. Jeté brusquement hors de son « nid de province », « transplanté... dans l'asphalte parisien », l'adolescent respira, « de quinze à dix-sept ans, les vapeurs de l'abîme ». Toutes ces pages, écrites en 1926 et revues en 1940, sont hypnotisées par

(7) *Le Seuil*, p. 75, éd. du Mont-Blanc, Genève, 1945.
(8) *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*, p. 190 (28 avril), Albin Michel, 1949; *Vie de Ramakrishna*, t. I, p. 19, Stock, 1930.
(9) *Voy. int.*, p. 63 sq., notamment pp. 113 et 114.

l'image fondamentale du « gouffre », où l'enfant déraciné tombait : « Dieu était mort. »

> Tout mon salut m'est venu de ma sincérité intérieure, absolue et constante, à tous les instants de ma vie, dans toutes les circonstances... Mon premier acte d'énergie, à cette heure d'adolescence où je sombrais sans Dieu, fut de rompre avec ma religion. Ce fut mon acte le plus religieux (10).

Cette décision peut s'interpréter, dès cet âge, d'après une tendance qui porta toujours Romain Rolland à prendre du recul pour mettre au point son jugement, quand il ne constatait plus la coïncidence d'un idéal tout fait avec sa propre pensée. A propos de son séjour en Suisse, poste de guet sur la France, il a noté : « La nature m'a fait presbyte... Mes yeux sont conformés pour regarder au loin (11). » Mais comme le dialogue qui s'instaure nous détourne de ce Dieu impersonnel à la considération duquel on a prétendu fixer une fois pour toutes son esprit! On peut répéter de Rolland ce qu'il a dit lui-même de Péguy, qu'il est « un monde en mouvement » (12) :

> Par respect pour moi-même et pour le Dieu caché, je n'ai pas voulu feindre, mimer le semblant de croire, recrépir la façade, m'obstiner à pratiquer. Dieu! je suis franc avec toi! Je ne vais plus à ta Messe. Je la sais trop auguste pour agenouiller devant ton sanglant sacrifice un corps veuf de son âme, et dont la bouche remue des oraisons à vide. Je ne crois pas en toi.
> — « Ne pas croire, c'est encore croire! Tu ne me nierais point, si nous n'étions aux prises... »
> Ma rupture avec le catholicisme fit saigner le cœur de ma mère. Mon père, non-croyant, se montra offusqué. Il était de ceux qui pensent que la religion est bonne pour les enfants. Indifférente, l'Eglise ne fit pas le moindre effort pour me retenir au bercail; elle attendit sous l'orme que je revinsse la trouver (13).

Me trompé-je? on croirait presque discerner, dans cette dernière constatation, une nuance de dépit, corrigée par le défi de la boutade. Confrontée avec la fin de Romain Rolland, cette phrase, écrite en 1926, fait sensation, ou plutôt elle le ferait s'il n'avait pris soin d'indiquer ses dernières volontés et leur exacte signification dans une lettre autographe en date du 12 novembre 1943, à Vézelay :

> Je désire être enterré à Clamecy, près de mes parents. Bien que je ne croie pas aux cérémonies de l'Eglise, je consens à ce que

(10) *Voy. int.*, p. 130.
(11) *Périple*, p. 116.
(12) *Péguy*, t. I, p. 14, Albin Michel, 1944.
(13) *Voy. int.*, p. 131.

mon corps soit porté à l'église Saint-Martin de Clamecy et qu'on y célèbre l'office des morts. Je crois qu'en m'y refusant, je ferais scandale parmi d'honnêtes gens qui sont mes amis et que j'ajouterais à la peine de cœurs qui me sont chers. Je ne le veux pas (14)...

Cette mise au point interdit donc toute conclusion positive en faveur d'un retour final à la foi catholique. Claudel lui-même, à qui l'envie ne devait pas manquer, y renonce : « L'honnêteté nous le défend. » Est-ce à dire qu'il se soit davantage arrêté à l'étape suivante, le spinozisme, où certains ont prétendu le fixer? Il ne le semble pas.

Romain Rolland a relaté en quelques pages du *Voyage intérieur*, qui comptent parmi les plus lyriques de son œuvre, quelle révélation fut pour lui, lors d'une après-midi d'hiver, dans sa chambre froide de la rue Michelet, la lecture de l'*Ethique*. Je me contenterai, à regret, d'en extraire quelques lignes qui marquent le sommet de cette confidence et où l'on ne peut s'empêcher d'entendre un écho personnel au « Joie!... Joie!... Pleurs de joie!... » de Pascal :

Vertige!... Vin de feu!... Ma prison s'est ouverte. Voilà donc la réponse obscurément conçue dans la douleur et dans le désespoir, appelée par des cris de passion aux ailes brisées, obstinément cherchée, voulue, dans les meurtrissures et les larmes de sang, la voilà rayonnante, la réponse à l'énigme du Sphinx qui m'étreint depuis l'enfance... « *Nature naturante* » et « *nature naturée* »... *C'est* la même. « *Tout ce qui est, est en Dieu.* » Et moi aussi, je suis en Dieu! De ma chambre glacée, où tombe la nuit d'hiver, je m'évade au gouffre de la *Substance*, dans le soleil blanc de l'Etre (15).

Rolland attribue, dans son souvenir, ce premier contact avec Spinoza à l'année 1886, époque de sa préparation à l'Ecole Normale. L'année suivante lui permit d'accommoder le Dieu de Spinoza à ses goûts, et, dit-il, à ses besoins. Le résultat de cette élaboration tient dans les quarante pages inédites de ce *Credo quia verum*, où il verra plus tard le reflet d'une « heure de vie... tôt dépassée ». Mettant fin à ses « controverses intérieures », il lui apportait la paix pour une dizaine d'années peut-être, « une base suffisante, tout au moins une solide plate-forme d'attente, sur laquelle, soulagé de mes doutes, je commençai de bâtir ma vie — ma vraie vie créatrice, — mes passions et mes œuvres ». Il canalisait provisoirement cette source impétueuse de mysticisme que la perte de la foi avait laissée répandue, égarée sans objet. Ainsi Rolland peut-il échapper au désarroi de ce jeune

(14) M. Doisy, *Romain Rolland*, éd. La Boétie, Bruxelles, 1945, appendice.
(15) *Voy. int.*, p. 45, et, pour la suite des citations, p. 50,

normalien positiviste, « qui ne vivait que par le culte de la science » :

Il me disait — écrit-il en 1892 à sa vieille amie Malwida — l'écroulement, qui se produit en ce moment, de tout l'édifice d'illusions amoncelées par la science... Tout ce qu'ils défendaient leur semble plus vide encore que tout ce qu'ils combattaient. Il n'y a plus rien, plus rien. C'est une liquidation générale. — La ressource du mysticisme leur est refusée; c'est le privilège des raisons faibles et des cœurs forts. — Ils sentent, comme les autres, le besoin d'une religion; mais l'impossibilité d'y croire jamais (16).

Sans doute est-il permis de trouver, dans cette dernière phrase, un écho prolongé de son propre drame. En tout cas, le « rationaliste » qui s'enflamme d'une telle ardeur pour Spinoza — et souvent par la suite il y aura encore recours — n'a rien d'un pur et strict rigoriste. En 1898, Louis Gillet pourra lui écrire encore : « Vous qui ne croyez pas en un Dieu personnel... (17). » Mais, se référant aux années qui précédèrent la première guerre mondiale, lui-même marquait pour soi avec force la distance qui le séparait de cette génération d'idéalistes de 1903 qui le suivaient sans véritablement le comprendre : « J'étais sorti du Doute de Renan et du Réalisme panthéistique de Spinoza (18). » Cet aveu non plus n'est pas négligeable.

Comment expliquer ce malentendu? Rolland croit en trouver la source dans sa formation : « Ma formation d'esprit était autre, étrangère à la leur, et, au fond, presque opposée. » Et il croyait très fermement à la réalité inévitable de telles différences; c'est en quoi il montrait un réalisme congénital qui devait rester pour ses amis de pensée un mystère et une source de mésentente. A Malwida, qui lui demandait s'il croyait « qu'il y a vraiment une diversité fondamentale entre les races humaines », il répond en 1899 : « Je ne crois à rien de fondamental qu'à Dieu. Tout le reste est une question de plus ou de moins. Dans l'état actuel des choses, il est clair que les races diffèrent profondément; mais les provinces diffèrent aussi entre elles; et aussi les familles; et les individus (19). » Rolland, déjà à cette époque, n'avait rien d'un idéaliste désincarné. Même après avoir rompu avec le catholicisme, il se garde bien de renier sa formation : elle est un *fait*. Et l'avertissement de Christophe à Olivier, c'est une

(16) *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, Albin Michel, 1948, p. 64.
(17) *Op. cit.*, p. 36.
(18) *Périple*, p. 42.
(19) *Op. cit.*, p. 261.

partie de lui-même qui le donne à l'autre, et surtout à ses frères : « Religion et instinct se sont affaiblis chez vous. Vous n'êtes qu'intelligence. Casse-cou, la mort vient (20). »

De là des rappels imprévus, des tendresses, par lesquels ses attaches premières se manifestent, de manière à former une étonnante continuité, dès avant 1900, comme en témoigne cette singulière défense du catholicisme assumée contre Malwida :

J'aurais bien aussi quelques mots sur la question du catholicisme. Il y a là sans doute, chez chacun de nous, une préférence instinctive (*remarquons au passage cette association de « religion et instinct », déjà rencontrée*), originelle, et qui tient à notre foi première, — qui nous fait pencher plutôt, vous vers le protestantisme, moi vers le catholicisme ; — bien que nous soyons tous deux absolument libres de pensée. — Mais je suis certain que le catholicisme, le vrai, le grand catholicisme, n'est une gêne pour aucune pensée puissante (21)...

Cette juvénile apologie arrache un sourire de doute à l'auteur de *Partage de midi*, qui la cite aussi. A l'inverse, la préface de *Michel-Ange* (1907), où, dans un sursaut fondé sur la vie, Rolland sent revivre les affres de sa révolte, a des duretés qui reposent sur une aussi évidente mésinterprétation du catholicisme (22) :

... Cette grande race humaine qui, depuis dix-neuf siècles, remplit notre Occident de ses cris de douleur et de foi : le chrétien...
... Nous, dont la gorge connaît l'odeur âcre et enivrante du pessimisme chrétien, — nous à qui il a fallu faire, certains jours, un effort pour ne pas céder, comme d'autres (*songe-t-il à Péguy?*), dans les moments de doute, au vertige du Néant divin !

(20) *Jean-Christophe, Dans la Maison*, éd. définitive en un volume, Albin Michel, 1949, p. 1070.

(21) *Op cit.*, p. 248. Confronter avec cette déclaration, exactement contraire, de 1915 (lettre du 15 janvier à G. Séailles, dans *Adieu au passé*, fragment du *Voy. int.* publié dans *Europe*, 15 juin 1931) : « ...cet idéal (*l'idéal national*) qui est aujourd'hui dangereusement anachronique, et qui, pour parler sans pitié pour la foi de ma jeunesse, n'est pas une entrave moindre que l'idéal catholique au libre développement de l'idéal des temps nouveaux. » On saisit là un exemple frappant des variations contradictoires de Rolland.

(22) R. A. Wilson, dans son livre *The Pre-War Biographies of Romain Rolland*, Oxford University Press, 1939, pp. 67-68, dément l'influence attribuée par Lerch à Nietzsche sur Rolland à ce sujet, remarquant que tous deux s'opposent irréductiblement sur la place accordée aux sentiments chrétiens de charité et d'amour fraternel. Selon lui, le grand reproche de Rolland aurait concerné les chrétiens qui sacrifient leur vie terrestre à la préoccupation de l'au-delà, une telle abdication étant en désaccord avec sa propre conception d'une seule existence éternelle, sans rupture entre l'ici-bas et l'au-delà. Ce serait une simplification, sinon une déviation, soit de la part de tels chrétiens, soit de la part de R. Rolland, confirmant l'opinion de Seippel, selon laquelle il avait « une idée insuffisante du christianisme, malgré le profond respect qu'il lui a souvent témoigné (p. 148) ».

...Foi, qui n'est bien souvent qu'un manque de foi dans la vie, un manque de courage et un manque de joie!... Nous savons sur combien de défaites est bâtie votre douloureuse victoire!... Et c'est pour cela que je vous aime, chrétiens, car je vous plains. Je vous plains et j'admire votre mélancolie. Vous attristez le monde, mais vous l'embellissez. Le monde sera plus pauvre, quand votre douleur n'y sera plus.

Il est inutile de souligner les nuances subtiles de sentiment qui se jouent dans ce texte : le regret et la sympathie, la déception particulière de Michel-Ange, en qui il s'attendait à trouver « un roc », la sincérité et l'injustice. Car c'est le procès du jansénisme qu'il fait là, non du catholicisme. Douleur, « pessimisme chrétien », « néant divin », toutes ces expressions ressortissent à une religion du tombeau, non à celle de la Résurrection. Et il est vrai sans doute que ce grief court les pages de Renan, dont l'influence sur Rolland, reconnue de lui-même, ne saurait être sous-estimée; et il est probable qu'il correspond à une conception austère, dominante en cette fin du XIXe siècle, peut-être issue des lointains excès jansénistes. Mais alors, quand un autre catholicisme lui apparaîtra plus tard, beaucoup trop tard, vigoureux et jovial, optimiste, près de la terre, celui de Péguy et de Claudel, alors quelle tentation, quel regret peut-être!

Romain Rolland a pu varier dans son attitude à l'égard du catholicisme, glissant d'un extrême à l'autre. Il s'est parfois durci à la manière d'un doctrinaire qui se cherche, ou bien, cédant au sentiment, il se relâchait de cette raideur affectée. Mais il n'a rien renié de ses liens originels et s'est toujours senti une espèce de *parenté* avec les catholiques. Ce sentiment se manifeste à plusieurs reprises, d'une manière ou d'une autre, dans sa correspondance et dans son *Journal*. Directement, par exemple, dans un fragment inédit, daté de Schoenbrunn, août-septembre 1908 :

Un hôtel presque tout peuplé de prêtres et de dévots (surtout dévotes) français ou belges... — Jamais je ne m'étais trouvé dans un tel milieu, et pendant si longtemps. — Le plus curieux, c'est que ces catholiques se mettent à lire mes livres, et spécialement mon *Jean-Christophe*, avec ardeur... C'est la première fois que je reçois cet accueil de mes coreligionnaires; jusqu'à présent, je les croyais indifférents, ou hostiles. J'avoue que c'est une joie pour moi de me sentir compris par eux : car, s'ils veulent bien me comprendre, eux seuls me comprendront tout à fait. — ...J'entre en relations avec l'un d'entre eux, qui m'est sympathique : l'abbé G... Je lui soumets mon état de conscience et l'impossibilité

où je suis de croire à une religion révélée, quoique je me sente moralement plus près des catholiques que de tout autre (23).

Corrélativement, le manque de formation religieuse chez certains de ses amis lui donne l'impression pénible d'être auprès d'eux un incompris et comme un *étranger*. Ils faussent l'interprétation de *Liluli;* et Rolland, dans une lettre à P. Seippel (1921), se rebelle : « Moi, dont la vie n'a été qu'une âpre et inlassable ascension du fond du pessimisme où ma jeunesse se débattait! Aucun de mes amis ne conçoit ma foi profonde. Ils ne sont pas religieux (24). » Il se rend compte à quel point l'ambiance confessionnelle donne à l'esprit une sorte de clivage aussi indestructible que le milieu national (25). Toute l'histoire religieuse de sa jeunesse est reprise et transposée dans *Antoinette* (1908), où s'affrontent la médiocre conception de la religion - assurance contre l'enfer, qui le hérisse, l'athéisme, qui le révolte, et la pure foi, qu'il abandonne à regret, comme Orphée Eurydice, en se retournant plus d'une fois : « Il lui était si naturel de croire, dit-il d'Olivier, qu'il ne comprenait pas comment on pouvait douter. » Et, considérant « le lent travail de désagrégation de sa foi » : « Il en avait cruellement souffert... Mais il gardait le cœur mystique. » Aussi n'est-ce pas le moins curieux, mais non le plus étonnant, de le voir avouer ce lien indirectement par une grande exigence à l'égard des catholiques, celle des véritables amis : « Ces choses, leur Dieu, leur foi, je n'y crois pas. C'est un malheur. Mais je respecte ceux qui y croient. Et quand je les vois qui rusent et qui trichent avec leur foi — cette foi que je n'ai pas, je serais prête à la défendre; je souffre pour elle (26). » C'est Annette qui parle (1927). Mais Rolland pense-t-il autrement? Un texte bien curieux du *Périple* (1924), commentant l'isolement où il s'est trouvé dans son combat de *Au-dessus de la mêlée*, en 1914-1915, confirme cette exigence déçue :

> Etait-ce à moi, éternel solitaire... de rappeler aux socialistes, dont je n'étais point, qu'ils trahissaient leur cause? A moi, de rappeler aux chrétiens, dont je n'étais plus (dont je croyais ne plus être, par scrupule trompeur de loyauté et — peut-être — d'humilité) qu'ils trahissaient leur Dieu?.... (27).

(23) Je dois cet inédit, et quelques autres qui peuvent se trouver dans ce texte, à la confiante obligeance de Mme Romain Rolland : qu'il me soit permis de l'en remercier ici vivement.
(24) Citée par P. Claudel, *loc. cit.*
(25) Cf. passage cité n. 21.
(26) *Mère et fils*, III, 1, p. 74.
(27) *Op. cit.*, p. 100.

De ces années 1924-26 datent encore *le Seuil, le Royaume du T, le Voyage intérieur,* publiés peu après ou peu avant sa mort. On y trouve des documents intéressants sur ses méditations de ce moment-là : atteint par la maladie, Romain Rolland (27 *bis*) se croit alors au terme de sa vie d'ici-bas, « au seuil » de la mort et de la vérité suprême; il fait dans ces pages une sorte d'examen de conscience lucide. Il nous livre ainsi, non pas des excuses, mais quelques explications sur des réticences, des regrets parfois : sur le côté formaliste des rites catholiques (la messe, la confession, etc.), imperméable à la conscience enfantine (28); sur un certain paganisme tellurien, un fétichisme instinctif des « dieux du peuple » (29); contre l'aspect sémitique de l'Ancien Testament qui, lié à l'histoire du christianisme, *rebute* son esprit formé par la pensée grecque : « Je me suis trouvé, avoue-t-il, d'emblée, infiniment plus à l'aise dans la pensée hellénique, ou dans celle des Aryens de l'Inde primitive (30). » Ainsi, ces feuillets personnels de publication tardive sont loin de fournir matière à une adhésion au christianisme, mais ils retentissent encore de cette véhémente et mystérieuse protestation : « Vous ne m'avez jamais appris à aimer le Christ. J'ai dû le découvrir seul, et plus tard, — beaucoup trop tard (31). » Il dit bien, remarquons-le, *le Christ,* non le christianisme. Pour apprécier la différence, il convient de se reporter à l'*Avertissement au lecteur d'Occident,* daté de Noël 1928, que Rolland a placé en tête de son *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante :* « On ne fera jamais que la personne du Christ, réelle ou légendaire (ce sont deux ordres de la même réalité), ne domine à bon droit, dans l'histoire de l'homme, la personne d'un Platon. Elle est la création monumentale et nécessaire de l'Ame de l'humanité (32). » Mais, au cas où cela ne suffirait pas, il avait pris soin de marquer ses positions : « Je ne crois pas, pour ma part, à un Dieu personnel, ni surtout à un Dieu de la seule douleur. Mais je crois que, douleur et joie mêlées, et avec elles toutes les formes de la vie, il n'est de Dieu que ce qui,

(27 *bis*) Ch. Du Bos, qui l'a rencontré en mai 1923 à Londres, au congrès du Pen-Club, en esquisse dans son *Journal* ce portrait dépourvu d'aménité : « R. R., dans la coupe du visage, le teint, le regard, relève du régime de pain et d'eau d'une prison qui doit être située près de Genève. » (T. I, p. 273.)

(28) *Le Seuil*, p. 75 sq.

(29) *Le Royaume du T*, p. 50.

(30) *Ibid.*, p. 33.

(31) *Le Seuil*, p. 82.

(32) T. I, p. 21.

dans l'homme et dans les hommes et dans l'univers, est une naissance perpétuelle (33). » En vérité, sommes-nous si loin du persistant contresens de la préface de *Michel-Ange*, de Renan et de Spinoza, que, il y a deux ans à peine, il disait avoir dépassés dès avant 1914 (34) ? On en douterait.

Pourtant, il y a quelque chose de nouveau. Entre 1920 et 1930, Romain Rolland recherche du côté de l'Orient un élargissement de son sentiment religieux, susceptible, sinon de le fixer, au moins de le modeler, de l'enrichir. Il éprouve le besoin de « respirer », selon une image caractéristique de ses rythmes spirituels (35) et dont il retrouve un précédent chez Michelet, dans un passage de la *Bible de l'humanité*, qu'il choisit de citer en épigraphe à son *Essai :*

Il faut respirer, reprendre haleine, se refaire aux grandes sources vives qui gardent l'éternelle fraîcheur. Où la trouver, si ce n'est au berceau de notre race, aux sommets sacrés d'où descendent ici l'Indus et le Gange, là les torrents de la Perse, les fleuves du Paradis? Tout est étroit dans l'Occident. La Grèce est petite : j'étouffe. La Judée est sèche : je halète. Laissez-moi regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient...

Michelet avait ses raisons de se tourner vers la civilisation de l'Inde, sur laquelle les travaux d'un Burnouf parmi d'autres avaient ouvert l'œil de ses contemporains et où un Hugo, à la même époque, persiste à ne voir que fatras. Rolland, qui avait aussi des raisons de circonstances pour s'intéresser à l'Inde — sa sœur Madeleine travaillait à des traductions et c'est à elle qu'il dédie son *Essai* — ne devait, ni par formation ni par tempérament, rester insensible à cette communauté linguistique retrouvée aux origines qui lui restituait un aspect de la « la Grande Déesse..., l'Unité » (36) :

J'ai consacré ma vie au rapprochement entre les hommes. J'y ai tâché entre les peuples de l'Europe, et particulièrement entre les deux grands frères ennemis d'Occident. Je m'y efforce, depuis dix années, entre l'Occident et l'Orient. Et je voudrais le tenter aussi entre les diverses formes de l'esprit, que l'Occident et l'Orient sont censés (à tort) représenter : la raison et la foi — il serait plus juste de dire : entre des formes diverses de la raison et de la foi (37)...

(33) *Ibid.*, p. 15.
(34) Dans le *Péripte*, cf. n. 18.
(35) *Voy. int.*, p. 19 ; voir notre article sur *Romain Rolland et Malwida*, dans *French Studies*, vol. IV, n° 2, Oxford, avril 1950, p. 104.
(36) T. I, p. 16-17.
(37) *Avertissement au lecteur d'Occident* (1928) *depuis dix ans :* le début de ces recherches se placerait donc aussitôt après la fin de la première guerre mondiale.

« Il s'est fait — ajoute-t-il — de nos jours, un absurde divorce entre ces deux moitiés de l'âme. » Il cherche à résoudre deux divorces, Occident-Orient, raison-foi, dont l'un, le premier, est le symbole de l'autre. Si la raison est du côté de l'Occident, il n'est pas difficile de déduire ce qu'il demande à l'Inde : la foi, ou, plus exactement, le spectacle d'une religion *vivante* (et il faut considérer l'usage que Rolland fait de ce mot, dans son titre, *l'Inde vivante*, dans son *Avertissement*, « l'Unité non abstraite, mais *vivante* ») car, pour lui, « la religion n'est jamais une œuvre accomplie ». Et, sans doute, on comprend bien qu'il conçoive, selon une idée assez hégelienne et familière aux historiens et philosophes allemands du XIX[e] siècle, la religion comme un « devenir », « où Ramakrishna est un frère plus jeune de notre Christ ». Mais, c'est cela, et plus que cela : « Elle est le jaillissement de la source. Jamais l'étang. » Reportons-nous à des mots usités ci-dessus : « *création...* de l'Ame de l'humanité », « *naissance* perpétuelle » ; ce qui l'attire, c'est l'élan religieux, avant qu'il ne se fixe en doctrine, cet élan dont il lui paraît inconcevable qu'il puisse subsister, vivre dans une doctrine toute faite depuis deux mille ans comme la doctrine chrétienne. Aussi ne s'étonne-t-on pas que, guidé par son obsession d'unité, concentré sur la naissance des religions, quand il parle des chrétiens, ce soit aux premiers chrétiens qu'il pense, « au point juste de jonction entre l'Orient et l'Occident », comme il le dit de l'œuvre du Pseudo-Denys, « à l'heure exacte où ils mariaient leurs lumières » : « Cette parenté (« entre les conceptions de la mystique hindoue et celles de la mystique chrétienne, à ses grandes heures ») est plus frappante, à mesure qu'on se rapproche davantage de la source du christianisme (38). » Et, d'autre part, repris par sa formation d'historien, qui lui interdit de se contenter de sentir et le somme de connaître, il appelle de ses vœux l' « étude objective » de ces authentiques « faits d'expérience religieuse » par des spécialistes de « mystiques comparées » (39).

Sans doute, il demeure, en dépit de ses vœux, partagé entre les exigences mal accordées de science et conscience. Mais ce

(38) *Vie de Vivekananda*, t. II, *Note II. De la mystique helléno-chrétienne des premiers siècles et de sa parenté avec la mystique hindoue*, p. 228 et 225.

(39) *Ibid.*, p. 213. Cf. t. I, p. 31 : « ...il (Vivek.) portait partout l'*Imitation de Jésus* et, avec la *Bhagavad*, il répandait la pensée du Christ » ; et n. 2 : « Le Christ qu'il prêchait ouvrait ses bras à tous. »

bain mystique lui a comme ouvert les pores. Les textes indiens lui ont rendu l'intelligence des textes chrétiens, au moins le contact avec certains d'entre eux : le « torrent de flamme » d'un Ruysbroeck le met en état d'y reconnaître, par exemple, « les visages reflétés de plus d'un illustre poète catholique, comme Claudel, qui y ont puisé » (40). Il est possible que cet office mystique ait été poursuivi par la musique, à laquelle Claudel précisément a consacré les pages les plus significatives de son étude et dont l'oncle Gottfried disait déjà à l'enfant Christophe : « Vois-tu, petit : tout ce que tu écris à la maison, ce n'est pas de la musique. La musique dans la maison, c'est le soleil en chambre. La musique est dehors, quand tu respires le cher petit air au bon Dieu (41). » Claudel a magnifiquement montré de quelle communication avec Dieu elle avait tenu le rôle pour Rolland pendant les seize années (1927-43) passées par lui en compagnie de Beethoven. Cependant, lui-même a marqué à ce sujet qu'il ne voulait renier aucun des droits de l'historien : réagissant contre la formule, souvent émise, selon laquelle « nul art, plus qu'elle (la musique), ne nous détache, ne nous allège de la pesanteur humaine » (G. Auric), Rolland nous met en garde avec lui-même contre une conception d'un art *désincarné*, qui ne lui paraît ni exacte, ni souhaitable (42). Ce mot revient souvent dans la dernière partie de sa vie comme un signal de méfiance. Dans le même sens, tout illuminé qu'il nous apparaît par ce retour aux sources orientales de la foi, il semble éprouver un besoin, dirait-on, de se cantonner dans des paysages et des climats plus familiers, de se « repiquer » au pays et aux héros natals. Sans doute, il publie son *Eclair de Spinoza* (1931), rend hommage aux maîtres de sa jeunesse, Shakespeare, Gœthe, Renan, ses *Compagnons de route* (1936); mais Jean-Jacques, qu'il relit pour en extraire des *Pages immortelles* (1938), mais Chateaubriand, dont il découvre pour ainsi dire, pendant les années noires, les *Mémoires d'outre-tombe*, mais surtout *Péguy*, qu'il choisit pour dernier compagnon dès 1940 — « Ce livre que j'écris est une veillée devant l'autel de l'âme ardente qui, comme

(40) T. II, p. 246, n. 2.
(41) *Jean-Christophe, L'Aube*, éd. déf., p. 96.
(42) *Le Chant de la Résurrection* (1937), éd. du Sablier, nouv. éd., 1947, p. 21 sq. Il y rappelle le tribut payé à la musique même dans son *Jean-Christophe*, citant notamment « l'Ode à la Musique » au début de la *Nouvelle Journée* (p. 1431-2, éd. citée) : « Musique, amie sereine, ta lumière lunaire... Musique qui berças mon âme endolorie, Musique qui me l'a rendue calme, ferme et joyeuse », etc.

sa Jeanne, compagne de sa brève vie, vécut la Passion de la France à l'heure tragique où le destin frappe à la porte » (43) — ces âmes choisies jalonnent la dernière étape de son itinéraire spirituel et, peut-être, en indiquent une nouvelle inflexion, une dernière oscillation.

Il faut relire ce chapitre intitulé *la Venue de la Grâce* où, en suivant Péguy pas à pas dans cette « exaltation mystique » qui lui éclairait à la fois le travail fait et le travail à faire, Rolland se replonge dans les transes de ses propres souvenirs. Faisant allusion à son propre *Buisson Ardent*, qui faisait suite dans les *Cahiers* au *Porche du Mystère de la Deuxième Vertu*, il note : « Il est frappant que nous ayons reçu, chacun de son côté, presque en même temps, par un double éclair, comme une fourche à deux dents, l'illumination religieuse (44). » Il y revient, entre parenthèses, dans le texte même : « Et, dans le même temps, dans les mêmes nuits, brûlé des mêmes insomnies, j'étais remué par les mêmes vents du désert... Mais le Dieu du *Buisson Ardent* me laissait brûler... Celui de Péguy soufflait la chandelle, lui disait : « Dors! Abandonne-toi! Car je suis là... » (45). Reportons-nous à cette « bataille divine » d'où Christophe sort « brisé, brûlé, vieilli de dix ans, — mais sauvé » :

> Dieu n'était pas pour lui le Créateur impassible, le Néron qui contemple, du haut de sa tour d'airain, l'incendie de la ville que lui-même alluma. Dieu souffre. Dieu combat. Avec ceux qui combattent et pour tous ceux qui souffrent. Car il est la Vie, la goutte de lumière qui, tombée dans la nuit, boit la nuit. Mais la nuit est sans bornes, et le combat divin ne s'arrête jamais; et nul ne peut savoir quelle en sera l'issue (46)...

Ces lignes de 1911 sont-elles oubliées, dépassées? Il les relit sans doute, il les revit. Et ce n'est pas la première fois, comme il écrivait au sculpteur autrichien Gustinus Ambrosi, le 5 mars 1923 :

> Mais je ne dirais pas, comme vous, à Dieu : « Tout est bon. » Non. Si tout était bon pour en-Dieu, il serait un tyran monstrueux, car son bien serait fait de la souffrance de milliards d'êtres. Je dis : le Bon, le Beau, la Lumière sont en nous; ils luttent en nous et par nous. Et Dieu lutte avec nous. La grandeur du combat est que nous ne savons pas quelle en sera l'issue. Si la victoire était inscrite d'avance, elle serait une défaite; car elle serait *imposée*. Mais le tragique et le divin dans l'Etre — dans

(43) T. I, préf., p. 11.
(44) *Ibid.*, n. 95, p. 353.
(45) *Ibid.*, p. 287.
(46) *Jean-Christophe, Le Buisson Ardent*, éd. déf., p. 1422.

celui du cosmos, somme de chacun de nous — c'est cet élément *libre*. Nous ne savons pas si le cosmos va fleurir ou se faner, si sa corolle continuera de s'ouvrir et répandra dans l'infini son lumineux pollen, ou si elle se flétrira, et ses pétales tomberont avant la maturité. Nous ne le savons pas, car cela dépend, pour une part, de chacun de nous (« Nous » = pas seulement les hommes, mais tous les êtres vivants). Chacun de nos regards contribue à créer la beauté du monde. Chacun de nos actes d'amour crée « le royaume de Dieu » (47).

Sans doute une telle pensée exigerait-elle une mise au point pour coïncider avec l'orthodoxie catholique : peut-être y entre-t-il une sorte de manichéisme d'instinct, soutenu par un élan mystique qui se nourrit de la pensée indienne, de la musique de Beethoven et de l'Evangile, tantôt l'un, tantôt l'autre, ou même à la fois. Mais sûrement, la position n'est pas de tout repos : un tel homme ne s'abandonnait pas à Dieu, il le cherchait partout. Le *Pater* que R. Rolland est rapporté avoir dit tous les soirs de sa vie s'éclaire d'être rapproché des lignes qui, dans le *Buisson Ardent*, servent de conclusion à la bataille, jamais achevée, de Christophe :

Et Christophe comprit la sagesse du vieux Haydn, se mettant à genoux, chaque matin, avant de prendre sa plume... *Vigila et Ora.* Veillez et priez. Priez le Dieu, afin qu'il soit avec vous. Restez en communion amoureuse avec l'Esprit de vie (48) !

Certainement, en ce sens, le travail de sa vie créatrice a quelque chose d'une prière, comme il le dit de Péguy, et d'une prière continue. Pour Tolstoï, comme d'ailleurs pour Beethoven, Rolland historien se refusait à dissocier l'œuvre de la biographie : « Art et vie sont unis. » Il ne l'entendait pas seulement comme un encouragement dans le sens d'une étude chronologique pour laquelle la vie conditionne la création; dans le sens inverse, c'est l'art qui commande la vie, c'est toute la vie concentrée sur l'effort créateur : le cri de *la Révolte*, « Il n'y a de joie que de créer », il le retrouve plus de vingt ans après dans l'enseignement de Ramakrishna : « Vivez, aimez, créez. » L'élévation morale de sa conception de l'art témoigne pour la qualité de cette prière et de cette âme.

(47) *Agathon*, Almanach auf das Jahr 1948, Wien, lettre datée de Villeneuve.
(48) P. 1426.

★

Comme elle est d'un poète, cette prière est plus fervente qu'orthodoxe; elle est lyrique et non-conformiste. Que l'âme de Rolland ait été essentiellement religieuse, comme il le pensait, cela n'est pas douteux. Qu'il ait senti, plus ou moins vivement selon les époques et les milieux, ses attaches d'origine chrétienne, et que, même eût-il voulu les larguer, il ait éprouvé la vanité de l'entreprise, on le contesterait mal d'un homme qui a souvent reconnu et affirmé ce qu'il appelait lui-même son « racinement ». A-t-il rêvé d'un élargissement du christianisme? Lorsque Rolland commente l'*Epître aux frères indiens* (1880) de Keshab et note : « C'est la plus haute expression du théisme universel; et elle sera bien proche des libres théistes d'Europe qui refusent allégeance à une religion révélée (49) », sans doute se classe-t-il parmi ces derniers? Le suit-il, lorsque celui-ci prétend concilier théisme et christianisme authentique, disant que « l'Europe chrétienne n'a compris qu'une moitié des paroles du Christ. Elle a compris que Christ et Dieu ne font qu'un mais non que Christ ne fait qu'un avec l'Humanité » (50)? Est-ce cette expression de l'unité qui le tente? Il est impossible de répondre et de déterminer, sans recours au *Journal* encore largement inédit, quelles furent les croyances de Rolland dans les dernières années de sa vie.

Au total, c'est en effet un bilan d'alternances qui ressort de ces quelques sondages indicatifs. Il est dû sans doute moins à l'influence initiale d'un Renan, pourtant incontestable et d'ailleurs reconnue de lui-même — mais Rolland a dénié « aux livres une influence prépondérante sur la formation de l'âme » : « Si cette âme vaut jamais quelque chose, elle le doit à son propre fonds, à ses profondes aspirations (51) » — qu'à la nature de son propre tempérament. Or, si ce tempérament a été modifié par les circonstances particulières de sa biographie, Rolland n'en partage pas moins les données fondamentales avec d'autres, comme Rousseau avec lequel il a pu se sentir à bon droit plus d'une affi-

(49) *Vie de Ramakrishna*, p. 134.
(50) *Ibid.*, p. 137.
(51) Lettre à R. Wilson, 29 juin 1936, insérée dans l'Appendice de ses *Pre-War Biographies of Romain Rolland*, Oxford University Press, 1939.

nité. Sur ce point, il nous semble qu'une analyse de M. Le Senne provoque des réflexions susceptibles d'éclairer le cas religieux de Romain Rolland :

> Un des traits les plus caractéristiques et les plus généraux de la conscience sentimentale... est *la dissociation fréquente de l'affectivité et de l'objectivité dans la vie religieuse.* Toute religion chrétienne est à la fois affective, pure, et déterminée, institutionnelle, confessionnelle. Par son intimité, elle exige la sincérité du cœur, demande l'amour, et, à la limite, la charité lui suffit; mais en même temps par sa structure sociale, comme médiation entre les âmes d'une ou des diverses époques, elle se détermine, impose une dogmatique, une canonique, une liturgie. Le propre de beaucoup de sentimentaux, c'est, sous l'inspiration de la sincérité intérieure, d'attaquer le conformisme social. Des deux composantes de la religion, le sentimental retient l'affective, il rejette la confessionnelle... Le sentimental substitue à la religion organisée un anarchisme religieux, une religiosité sincère, mais indéterminée (52).

On trouve en effet chez Rolland, d'une part, cette religiosité diffuse qui répugne à la discipline de l'Eglise, au côté du dogme. Il semble qu'il dût accepter ce pertinent accord proposé par Louis Gillet le 4 mai 1902 : « Qu'importe après cela ce que nous pensons sur des points de dogme? Il y a pour nous unir quelque chose d'antérieur aux dogmes : l'instinct du divin. Malgré vous, malgré moi, notre pensée ne pense qu'entre le monde et Dieu (53) ! » Mais il n'a pas répondu là-dessus, il a laissé tomber la discussion commencée; c'était plus ou autre chose que ce qu'il admettait pour lors. Cependant, comme d'autres sentimentaux cités par M. Le Senne, Rousseau, Thoreau, Biran, Senancour, il incline volontiers vers un panthéisme dont la nature et la musique lui sont de parlants interprètes. Trop droit, trop scrupuleux pour accommoder une religion à ses tendances, Rolland n'avait rien ni d'un protestant à la manière de Gœthe, ni de ces protestants qui s'ignorent et se font un catholicisme à soi. Pourtant, parfois, devant la coïncidence de telle de ses réactions avec le message chrétien, il est saisi d'un doute, il s'interroge, comme lors de sa prise de position sur la guerre en 1914-15 : « Etait-ce à moi, éternel solitaire... de rappeler aux chrétiens, dont je n'étais plus (dont je croyais ne plus être, par scrupule trompeur de loyauté et peut-être d'humilité) qu'ils trahissaient leur Dieu? » (1926). Ce scrupule exige de nous autant de délicatesse ou de prudence à son sujet.

(52) R. Le Senne, *Traité de caractérologie*, Presses universitaires de France, 1945, p. 265.
(53) *Corresp.*, *op. cit.*, p. 196.

Car il y avait, d'autre part, chez Rolland, comme chez beaucoup de sentimentaux, Rousseau par exemple, ce que M. Le Senne appelle une disposition à la raideur doctrinaire (54), qui ne le laissait satisfait que d'arguments fondés en raison. Plus d'une fois déjà, nous l'avons vu évoquer, pour lui-même ou pour d'autres, « l'impossibilité... de croire à une religion révélée ». Dans sa discussion avec Gillet, c'est sa raison qui achoppe sur la divinité du Christ : « ... Quand il s'agit d'un fait « monstrueux » comme la résurrection d'un homme, j'ai besoin de témoignages d'une autre sorte que les faits divers de l'histoire; il faut qu'ils soient monstrueux comme le fait même; c'est là un miracle qu'on m'allègue; il ne peut se prouver que par un miracle permanent (55). » On a remarqué que, à l'époque de ses études sur l'Inde, il intègre toujours le Christ dans « l'histoire de l'homme ». Le problème, j'allais dire le mystère, du mal le détourne d'une conception chrétienne de la divinité, et, pierre de touche où discerner le déiste du chrétien, c'est avec Dieu qu'il se trouve d'emblée en rapport et, si j'ose dire, plus à l'aise qu'avec le Christ. Romain Rolland s'en rendait compte et il a constaté la coexistence de cette inhibition avec son élan dans une mise au point inédite de 1943, que je cite d'après Claudel :

> Etrange dualité de ma nature! Une raison ferme, tranquille, inflexible, qui ne croit pas et sur laquelle aucun argument de foi ne mord. Un instinct du cœur, qui s'abandonne aux élans de la prière — et peut-être surtout au puissant courant du fleuve invisible coulant sous terre des siècles d'âmes croyantes qui m'ont précédé et engendré. Nous cheminons ainsi sur deux chemins parallèles, sans rien pouvoir l'un sur l'autre, mais sans nous heurter.

Ce qu'il résumait ailleurs : « Ma raison se refuse à croire : le mot de refus est d'ailleurs inexact, elle ne peut pas. » Non pas tant inexact : elle bronche contre les soulèvements de sa sensibilité religieuse; c'est cette partie rationaliste de lui-même qui considère le catholicisme comme une tentation irrationnelle, donc inavouable; elle lui oppose un raidisse-

(54) Robespierre en est. Le rapprochement surprend, quand on pense à l'esprit de tolérance qui accompagne, chez Rolland, son désir d'unité. Cf. pourtant ce jugement du doyen Himly, son président de jury de thèse, que R. R. rapporte avec le sourire à Malwida (*op. cit.*, p. 142) : « Il doit être un entêté dans la vie, c'est effrayant. C'est bien heureux qu'il n'ait pas vécu au moyen âge. Il était homme à faire griller ceux qui ne pensent pas comme lui, et à s'en aller dîner tranquillement après. » Et R. de conclure : « Ce n'est pas si mal juger! »

(55) *Op. cit.*, p. 193.

ment de toute sa formation intellectuelle. Or, Rolland n'est pas dupe de la raison, il en connait les limites et la vanité. Louis Gillet s'est montré particulièrement clairvoyant, quand il lui écrivait le 3 mars 1900 :

> Je sens bien que vous en voulez à l'esprit chrétien d'avoir produit des œuvres que votre raison et votre morale condamnent. Il me semble que vous êtes toujours tenté par le christianisme et arrêté par les formes qu'il a revêtues ou créées... Mais il y a en vous une certaine rigueur, une dureté inflexible et peut-être un peu étroite de principes, qui vous rend sévère pour ce qui est moins austère que vous (56).

Ce raidissement fléchit parfois sous la pression du sentiment, au point de donner lieu à des oscillations irrégulières vers une attitude analogue à celle d'un catholique. Si ces oscillations ont été moins marquées que chez un Rousseau, elles n'en affectent pas moins une ligne générale qui apparente Romain à Jean-Jacques. Seulement, plus fort d'ailleurs chez Rolland que chez Rousseau, le « puissant courant du fleuve invisible », image de l'hérédité familiale, nationale et religieuse, coule chez ce dernier dans un sens différent et le rend à l'Eglise réformée (57). Le « racinement » de Rolland le tourne au contraire vers l'Eglise catholique romaine : « Ma race — proclamait-il au seuil de son *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante* — est exclusivement française et catholique, sans aucun alliage étranger... Or, en ce vase fermé, modelé dans l'argile des Gaules..., j'ai trouvé, dès l'enfance, toutes les empreintes de l'univers (58). » J'ai commenté ailleurs (59) ces images des « racines » et du « souffle » qui représentent les forces opposées de la tradition et de l'élan, de la révolte. « Depuis le jour — écrivait-il à Gillet le 28 avril 1902 — où le vent de la Liberté a soufflé, il a tout emporté : religion, patrie, famille; et il a fait lever en moi une foi, une patrie, une famille nouvelles (60). » C'est que la religion chrétienne se plaçait chez lui du côté de la tradition, tandis que le sentiment religieux restait infixé, épars au gré du souffle transportant de l'idéalisme. De ce divorce congénital vient, semble-t-il, cette impossibilité à les faire

(56) *Op. cit.*, p. 65.
(57) Dans le *Vicaire savoyard*, Rousseau avoue ne pas éprouver le besoin « d'une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu voulait être servi » et, dans sa réponse à l'archevêque Christophe de Beaumont, il confesse comme Keshab : « Je suis chrétien, non comme un disciple des prêtres, mais comme un disciple de Jésus-Christ. »
(58) T. I, p. 19.
(59) Art. cité, n. 35.
(60) *Op. cit.*, p. 190.

coïncider, à porter au bénéfice de la participation à une confession établie les riches élancements qui l'enlevaient vers l'absolu et le divin. D'où l'alternance. Mais il y avait beau temps que Romain Rolland, comme son Christophe, selon sa propre et belle formule, « avait émigré en Dieu » :

Et l'âme de Christophe était comme l'alouette. Elle savait qu'elle retomberait tout à l'heure, et bien des fois encore. Mais elle savait aussi qu'infatigablement elle remonterait dans le feu, chantant son tireli, qui parle à ceux qui sont en bas de la lumière des cieux (61).

(61) *Jean-Christophe, Le Buisson Ardent*, éd. déf., p. 1426-8.

CINQ POÈMES

par BERNARD COURTIN

IL S'EST FAIT PETIT POUR CONNAITRE L'IMMENSE...

Il s'est fait petit pour connaître l'immense,
il a marché comme un enfant pour goûter
la nuit infinie.

Que demandes-tu à la nuit infinie?
Une pierre pour tuer les oiseaux
et dire : je suis le plus fort;

Ou une étoile de la nuit
pour te gouverner
et dire : je suis ébloui.

LE PLUS BEL ENDROIT DE MA MAISON...

Le plus bel endroit de ma maison,
c'est le seuil de ma porte;

Si tu as une fleur,
laisse-la à tes cheveux;

Si tu danses,
garde ta danse propre.

Qui mange à ma table?
Qui boit mon vin?
Ce sont d'autres lèvres
et pourtant je suis rassasié
et pourtant je suis ivre.

Connais-tu ce sage qui laisse la porte ouverte,
qui laisse les visages, le ciel et la fleur envahir son seuil,
et n'est plus dans un angle sombre qu'un éclat de rire?

LE BATEAU FEND LA MER...

Le bateau fend la mer et la lune passe au-dessus de la mer
et le bateau et la lune n'ont pas d'yeux pour se voir
et ceux qui chantent dans le bateau chantent un bonheur qu'ils
[ne connaîtront jamais
et la lune qui passe au-dessus de la mer n'est pas l'étrange lune
[du rêve de l'enfant,
n'est pas l'étrange lune;
elle passe au-dessus de la mer et les marins chantent dans le
[bateau;
c'est l'impossible amour du monde;
ce qui se reconstruit au secret du cœur c'est de nouveau le mys-
[tère du cœur;
les mots sont comme les fleurs et les coquillages des mystères
[aussi grands que nos mains.
La branche n'échappe pas à l'arbre,
le fruit n'échappe pas à l'arbre;
le ciel est unique et c'est celui qui a la couleur des pétales de
[fleurs et laisse passer la lune,
le ciel est unique et c'est un berceau de soie.

LA MONTAGNE EST TAILLÉE COMME UN VISAGE DE MONSTRE...

La montagne est taillée comme un visage de monstre,
la maison de la vallée est détruite.
Que viens-tu dire avec tes lèvres sans parole?
Que viens-tu cueillir avec tes mains sans doigts?

L'oiseau, mon amour; l'oiseau a vu son compagnon mourir de froid sur le sol gelé, il n'en continue pas moins sa route et emporte en son bec la mousse du nid futur.

Tu ne m'as pas donné à manger.
Crois-tu donc que je vais ramper comme ton chien?
Crois-tu donc que je vais me sauver comme ton chien?
Je vais rester sur le seuil de ta porte
et je vais crier et je vais t'empêcher de dormir
et je vais t'empêcher d'être heureux
et ta maison va m'appartenir,
à moi, moi qui ne sais que crier,

Qui peut détruire une montagne,
une montagne cachant soleil, lune, étoiles,
une montagne de temps et de labeur,
une montagne de crimes et de sueurs,
sinon un pauvre rire de fou?

Le reste, mon amour, appartient aux forêts, aux fêtes de la place publique et à la courbe du soleil.

QUI VIENT DE DIRE...

Qui vient de dire : Le dernier arbre de la forêt résistera aux bûcherons?

Et le roi demanda : Quel est cet enfant en haillons qui danse à ma porte? Ignore-t-il que les vêtements d'or et la musique des harpes est nécessaire au bonheur?

Et le prince revint et dit au roi : C'est celui qui était silencieux qui m'a blessé et c'est celui qui était silencieux qui m'a donné la fleur qui obsédait tes nuits et dont tu ignorais le nom.

Et le roi se lamenta : Mon royaume est un fêtu de paille pour celui qui fait l'amour; mon royaume est un fêtu de paille pour celui qui mange; mon royaume est un fêtu de paille pour celui qui chante; mon royaume est un fêtu de paille pour celui qui meurt.

Qui vient de dire : Si mon trésor est trop lourd pour une épaule de bûcheron je le mettrai dans un cœur d'oiseau?

EN MARGE DU "JOURNAL" DES GONCOURT 1857-1869

LES RELATIONS D'EDMOND ET JULES DE GONCOURT AVEC SAINTE-BEUVE

par JEAN BONNEROT

Il y avait près de dix ans que les Goncourt avaient publié leur premier roman *En 18..*, paru le 2 décembre 1851, quand ils firent la connaissance de Sainte-Beuve qui vint leur rendre visite le lundi 28 octobre 1861 et pendant toute une après-midi « causa avec bavardage ». Ils lui avaient adressé leurs premiers livres et le critique, avec sa courtoisie scrupuleuse, les avait remerciés : simple échange de politesses banales. Dès novembre 1862 ils s'étaient retrouvés chez Gavarni, qui organisait avec Sainte-Beuve un dîner, qui devait avoir lieu deux fois par mois, chez Magny, le restaurateur attitré du critique. C'est le fameux dîner Magny qui réunit, pendant huit ans régulièrement, un petit groupe d'écrivains fidèles : pas de cérémonial, pas d'étiquette : un dîner d'hommes, heureux de se détendre et de parler sans contrainte, coudes sur table : morale, politique, religion, art, littérature, rien n'est épargné; grands hommes et petits auteurs sont passés au crible et la gloire, dans le cliquetis des mots, tombe en poussière comme un pastel. Sainte-Beuve et les Goncourt se retrouvent encore dans le salon de la Princesse Mathilde, l'hiver, rue de Courcelles, et l'été à Saint-Gratien. Ils discutent morale et littérature, s'amusent à des jugements ou racontent leurs souvenirs.

Bien que Sainte-Beuve les appelle « mes chers amis », ce ne sera jamais une amitié véritable et jamais une franche

et cordiale intimité. Différence d'âge : Sainte-Beuve a dix-huit ans de plus qu'Edmond et vingt-six de plus que Jules, et le solennel « Monsieur » des lettres s'adoucit bientôt et devient la grave formule « Très cher Maître et Ami ». Différence de milieu aussi : Sainte-Beuve, après tant d'années méticuleusement consacrées à écrire, chaque semaine, son feuilleton du *Moniteur* ou du *Constitutionnel*, est devenu ponctuel, exact, comme un employé; les Goncourt, avec leurs goûts artistes, leur souci exagéré d'analystes, leur besoin capricieux et raffiné de disséquer, ne pouvaient plaire au critique, inquiet de mille petits détails, et toujours correct, respectable et distingué. Ils en ont d'ailleurs esquissé, en maintes pages de leur *Journal*, des silhouettes à l'eau-forte. La première fois qu'ils l'ont vu, en 1861, ils ont noté immédiatement « son grand front, son crâne chauve et luisant, ses gros yeux à fleur de tête, son nez de curieux, de sensuel, de gourmand, sa bouche large, voilée d'un aimable sourire, ses joues colorées, sa carnation rose et poupine », et ont reconnu en lui un « bibliothécaire de province vivant dans l'ombre d'un cloître de livres sous lequel il y aurait un cellier de généreux bourgogne ».

Quand ils dînent avec lui chez Gavarni, en novembre 1862, c'est à peu près la même impression : « sous sa calotte à la fois d'Académie et de sacristie il a l'air d'un petit mercier en partie fine. » S'ils viennent le visiter dans sa maison de province de la rue du Mont-Parnasse, ils le trouvent au milieu d'un empilement de livres, d'un amas de brochures, un désordre de déménagement, tout à fait l'aspect d'une chambre d'hôtel garni habitée par un bénédictin. Il a demeuré assez longtemps dans sa modeste chambre de la Cour du Commerce, enfoui parmi des monceaux de livres et de notes, pour avoir conservé l'habitude de ce décor : il n'en conçoit pas d'autre. Au cours de ces dîners Magny, où les convives invités se renouvelaient sans cesse, les Goncourt ont pu cruellement portraiturer Sainte-Beuve, notant ses réparties, ses colères subites en tempête. C'est ainsi qu'un jour de février 1863 il leur est apparu comme un « conventionnel niveleur, laissant percer contre la société du XIXe siècle des haines à la Rousseau » — ou bien, et c'est le même soir, ils l'ont trouvé « timide, sacrifiant, et servilement souvent, à la considération du nom, et ne sachant pas se dégager de ce qui est officiel, consacré, académiquement reconnu ».

Cependant c'est ce même critique, prisonnier des conve-

nances, qui démissionne de la commission du Dictionnaire de l'Académie et renonce à son traitement de 1.200 francs par an, pour avoir la liberté d'écrire un article sur Littré, et force est alors aux Goncourt d'avouer que c'est de la belle passion désintéressée. Ils s'étonnèrent plusieurs fois de certains des jugements de Sainte-Beuve, jugements exagérés, injustes et amers, jugements de promenade, lancés audacieusement et comme à l'étourdie dans la fièvre de la causerie, comme en cette après-midi de septembre 1863 où, revenant de la campagne, Sainte-Beuve jette des anecdotes « sur la fosse » de Vigny dont on venait d'apprendre la mort. Et Goncourt ajoute ce commentaire impitoyable : « il me semble voir des fourmis envahir un cadavre, il vous nettoie une gloire en dix minutes et laisse du monsieur illustre un squelette bien net. »

Ils reconnaissent bien dans Sainte-Beuve le besoin et le goût de savoir et le souci de la précision qui l'obligeait, par scrupule, à poser vingt questions sur un détail, pour l'orthographe d'un nom propre et la précision d'une date, et saluent, non sans quelque ironie, son « touchant désir de tout comprendre » — et en dix lignes ils jugent tous ses articles — comme tant d'autres signés de noms moins illustres — « d'une littérature aimable et parfaitement ingénieuse, et puis voilà tout ».

Sainte-Beuve qui est un causeur merveilleux et de grand savoir n'a pas, comme eux, ce style étincelant de mille petites facettes et fait de taches de couleurs : le côté plastique des choses et des œuvres lui échappe, et son éducation latine lui a dès longtemps imposé un tour d'esprit classique par avance et même professoral. « C'est très gentil... » mais quoi qu'il tente, « jamais, avec son petit parlage écrit, il n'a baptisé un homme ou donné une signification définitive d'une œuvre en un mot ou en une phrase; jamais enfin il n'a coulé dans du bronze la médaille d'une gloire ».

La formule est jolie, mais pas très exacte, et maintes pages des *Lundis* ou des *Portraits littéraires* ou *Contemporains* résument encore, en leur concision heureuse et leurs expressions poétiquement subtiles et délicates, le jugement définitif qu le temps n'a pas révisé. Certes, l'art des nuances lui est familier et il excelle à envelopper la pointe sous des fleurs, mais il n'est pas comme ils le disent — un « terrible empoisonneur d'éloges ». Prisonnier de sa tâche hebdomadaire et harassé par des recherches et des lectures incessantes pour

documenter, chaque lundi, son article, Sainte-Beuve est apparu aux Goncourt — et à d'autres contemporains — « comme une espèce de boutiquier en goguette ». « Avide d'inédit il a passé des jours à interroger les uns et les autres, recueillant les anecdotes, collectionnant les récits : mais alors, était-ce aux historiens qui ont feuilleté les livres de comptes de Mme du Barry, fouillé les tiroirs de son cabinet de toilette et glané dans toutes les corbeilles les bouts de papier, de reprocher au portraitiste des *Lundis* d'avoir ramassé des « ragots » et des « rabâchages imbéciles » ?

Les Goncourt avaient peu d'amitié pour Sainte-Beuve, qui leur avait cependant consacré, en décembre 1862, et en mai 1866, deux grands articles du *Constitutionnel* et avait, ici et là, à la rencontre, glissé sur leur œuvre des compliments aimables. S'il parle de Marie-Antoinette en 1864 il n'omet pas de citer leurs « biographies émues, animées d'une partialité posthume qui ne déplaît pas et qui tient à la jeunesse sans cesse renaissante des cœurs ». A propos de Gavarni, il n'oublie pas de signaler en détail l'étude qu'ils lui ont dédiée. Si le héros de l'article est la comtesse de Boufflers, Alexis Piron ou Maurice de Saxe, il sait à la manière d'une fleur épingler le compliment : « MM. de Goncourt décrivent ce pastel de manière à décourager après eux. » Mais un jour il ne consentit pas à écrire d'article sur un de leurs romans, *Madame Gervaisais;* il était alors malade, soucieux, préoccupé — et les auteurs furent froissés de son silence comme d'une injure.

Quand Edmond de Goncourt publia, en 1887-1888, les trois premiers volumes du *Journal,* rédigé avec son frère, il eut peut-être, malgré son souci de « dire vrai », le regret de certaines phrases sur Sainte-Beuve et ajouta une longue note explicative : « Nous n'avons obéi à aucun petit et misérable sentiment dans ce portrait, ayant bien certainement plutôt à nous louer qu'à nous plaindre du critique; nous avons été tout bonnement mordus par ce désir d'analyste de pousser à fond la psychologie d'une individualité très complexe... »

En marge du *Journal,* il est curieux de placer, comme un commentaire, les vingt-six lettres et billets que Sainte-Beuve écrivit aux Goncourt et quelques extraits des réponses que firent les Goncourt. Les lettres autographes de Sainte-Beuve dorment, mystérieusement scellées au Tome XXVI de la Correspondance générale des deux frères déposée à la Bibliothèque Nationale, sous la cote « Fonds Français, Nouvelles

Acquisitions, n° 22475 ». Nul n'a eu, depuis des années, la permission de les voir, encore moins de les lire, en dehors du bibliothécaire qui, un jour, en fit le classement et le numérotage, et du relieur qui les monta sur onglets. Ombre et silence. Une interdiction, comme un voile d'oubli pèse sur ces gros registres. L'éditeur de la *Correspondance de Sainte-Beuve* a pu, après maintes démarches qui ne sont pas à raconter ici, obtenir la faveur de voir les feuillets 179 à 207 et d'en copier le texte. Ce sont ces lettres qui, pour la première fois, vont reparaître au jour. Quant à celles des Goncourt à Sainte-Beuve, les manuscrits en ont été recueillis par l'érudit collectionneur Spoelberch de Lovenjoul, et le texte en partie publié par Edmond de Goncourt en 1855.

Ces lettres rectifieront quelques dates du *Journal*, préciseront certains détails de leur vie littéraire et permettront de mieux apprécier les relations du critique avec les deux auteurs « qui n'en font qu'un », qui, à huit ans de distance l'un de l'autre, sont jumeaux qui pensent et sentent à l'unisson, qui non seulement écrivent, mais causent comme un seul homme... »

C'est pour les remercier de leur *Histoire de la Société française pendant la Révolution*, parue chez Dentu, que Sainte-Beuve leur écrit sa première lettre.

Paris, 27 mars 1854.

Messieurs,

Je reçois le beau volume que vous me faites l'honneur de m'adresser et dans lequel vous nous promenez à travers le Paris d'avant et d'après 93, un peu plus amusant que le nôtre je m'imagine. Vos jeunes et ingénieuses résurrections ne peuvent qu'appeler l'intérêt, Messieurs, en remettant en lumières ces vignettes variées de l'histoire. Je n'ose vous dire que je pourrais les faire entrer dans l'un de ces cadres qui sont un peu raides au *Moniteur* et un peu antiques. Je vais du moins en les lisant m'amuser et m'instruire et j'en garderai aux auteurs toute reconnaissance.

Agréez, Messieurs, l'expression de mes sentiments très distingués.

Sainte-Beuve.

Les Goncourt adressèrent l'année suivante leur *Histoire de la Société Française pendant le Directoire* (le livre figure au catalogue de la Bibliothèque de Sainte-Beuve, deuxième partie, N° 622). Sainte-Beuve était trop correct pour ne pas les remercier, mais peut-être un hasard de rencontre dans la rue ou dans un salon l'en a-t-il dispensé. En 1857 un nouveau livre, *Les Portraits intimes du XVIII*e *siècle, Etudes*

nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits, suscita cette réponse de Sainte-Beuve :

Ce 23 mars 1857.

Messieurs,

Je vous suis fort reconnaissant de votre charmant et curieux cadeau. J'ai voulu lire ces portraits avant de vous en remercier. C'est affaire à vous d'entrer dans toutes ces intimités et ces déshabillés et de nous en rapporter de si fraîches nouvelles. Vous nous apprenez bien des choses qu'on ne sait plus et vous le faites en vous jouant. Votre Théroigne de Méricourt m'a surtout instruit et vous nous l'avez photographiée au vif et sous jambe : il n'y manque rien.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Sainte-Beuve.

Quelques jours plus tard, nouveau livre édité chez Poulet Malassis, *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits*, et nouveaux remerciements du critique.

Ce 18 avril 1857.

Avec vous, Messieurs, un remerciement en appelle vite un autre. Votre Sophie Arnould est un charmant volume et par ce qui est d'elle et par ce que vous y avez mis. Votre portrait de Lauraguais, entre autres, de ce braque de tant d'esprit, est des mieux-venu et des plus parlants. La Sophie Arnould de la fin paraîtra maintenant grâce à vous digne de son bon temps, elle a beau chanter :

Ça n' devait pas finir par là
Puisque ça commençait comme ça,

on se dit que tout finit bien pour elle puisqu'elle vous a comme légataires de ses souvenirs et pour historiqueurs.

Agréez, Messieurs, l'expression de mon dévouement.

Sainte-Beuve.

Cependant Sainte-Beuve n'a pas encore cité le nom des Goncourt dans ses articles, parce que l'occasion ne s'en est pas présentée. Mais lorsqu'il réédite, en 1859, le Tome IV de ses *Causeries du Lundi*, troisième édition, il n'oublie pas, dans les pages consacrées à Marie-Antoinette, de glisser une longue note aimable sur leur *Histoire de Marie-Antoinette* « où ils ont deviné tant de curieux documents inédits en y mêlant du brillant et du généreux, et se prononçant avec énergie contre toute espèce de supposition et de concession à cet égard... » Ces lignes, qu'ils n'avaient point sollicitées, ont fait plaisir aux historiens qui s'empressent d'adresser au cri-

tique la seconde édition de leur volume, et très aimablement Sainte-Beuve leur répond.

Ce 8 février 1859.

Messieurs,

Vos bonnes grâces devancent mes lenteurs, je reçois cette deuxième édition de l'histoire de Marie-Antoinette quand je ne vous ai pas dit encore combien j'avais trouvé dans la première de quoi m'instruire en un sujet, si connu ce semble, mais que vous avez renouvelé par la quantité de témoignages directs et intéressants. Vous y avez mêlé un brillant de chevalerie qui sied et que Burke eût applaudi.

Recevez, Messieurs, mes sincères compliments pour votre succès, avec l'expression de mes sentiments les plus obligés et les plus distingués.

Sainte-Beuve.

Un article à propos des *Mémoires du duc de Luynes* sur la Cour de Louis XV lui fournit, le 23 juillet 1860, un prétexte pour glisser quelques mots aimables sur « MM. de Goncourt qui sont si bien informés d'ailleurs et si friands de toutes ces choses du XVIII[e] siècle ». Cette fois-ci, sans tarder, ils écrivent à Sainte-Beuve ce billet :

27 juillet 1860.

Monsieur,

Nous avons déjà à vous remercier de vouloir bien nous lire, nous avons aujourd'hui à vous remercier d'avoir bien voulu nous nommer de façon si aimable.

Nous sommes, Monsieur, très parfaitement vos obligés.

C'est un assaut courtois d'amabilités, ou plutôt un échange de bons procédés et de politesses littéraires. Après les livres d'histoire, voici le second roman, *Sœur Philomène*. Remerciements de Sainte-Beuve qui, curieux de se documenter sur le XVIII[e] siècle, souhaite de venir interroger ces collectionneurs passionnés et ces érudits si riches en notes et en papiers inédits sur le siècle de Louis XV. Les mémoires, lettres, études, ne cessent de paraître sur cette époque et le critique, aux aguets de l'actualité de librairie, devine qu'il aura bientôt, pour un article à écrire, intérêt à entrer en relations avec eux et son remerciement est déjà l'annonce de sa visite prochaine.

Ce 13 septembre 1861.

Messieurs de Goncourt sont toujours pour moi les plus aimables gens qu'il y ait au monde. J'ai reçu leur volume. *Sœur Philomène* est un roman d'une vérité parfaite, étudié sur le vif. J'espère que

je n'en resterai pas toujours avec Messieurs de Goncourt à les remercier de loin. Outre qu'ils sont très aimables je sais qu'ils ont des trésors de curiosité, d'art et de littérature qu'ils se font un plaisir de montrer à leurs amis et ils me traitent (et avec raison) comme si je l'étais. Je leur demanderai un jour de vouloir bien me permettre de regarder le XVIIIe siècle, le leur, avec eux et je les prie en attendant de recevoir ici l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus obligés.

Sainte-Beuve.

Les Goncourt acceptent l'offre de Sainte-Beuve et, sans lui fixer de rendez-vous précis, l'attendent; mais la vie régulière du boulevard Montparnasse est bouleversée en cette fin de septembre 1861. Il est « plus assujetti que jamais »; il est harcelé par ses articles; Jules Troubat entre chez lui comme secrétaire et, catastrophe domestique, la plus grave de toutes dans cette existence ordonnée et paisible, il y a brouille entre la cuisinière, la vieille Marie, et Mme Dufour, qui est l'intendante de la maison. L'on s'imagine Sainte-Beuve délaissant ses épreuves pour aller consoler Marie grognonne et pleurante, qui déclare qu'elle ne veut pas rester — faisant appel aux bons offices d'une voisine pour mettre la paix entre ces dames et cherchant quelqu'un de confiance qui pût faire ses repas. Aussi le temps passe et il ne peut répondre aux Goncourt que le 16 octobre.

Ce 16 octobre 1861.

Oui, Messieurs, j'ai reçu la lettre très aimable que vous m'avez écrite, je comptais chaque jour y répondre. Mais sur ces entrefaites, j'ai été repris par mon travail de manœuvrier semainier et je suis de la tête au pied dans l'engrenage hebdomadaire sans voir jour à une vraie récréation comme celle que je me promettais... Je mens, pourtant j'ai un jour, l'après-midi de lundi, où je relève la tête et où je m'amuse. Je me suis engagé à aller à la campagne lundi prochain, mais voulez-vous que le lundi 28 je profite de vos bontés et que j'aille dans l'après-midi vous remercier de toutes vos gracieuses attentions et les réclamer encore?

Agréez, Messieurs, l'expression de mes sentiments dévoués.

Sainte-Beuve.

C'est le lundi 28 octobre (et non le lundi 18 comme le porte par erreur le *Journal*) que Sainte-Beuve vient, vers 2 heures de l'après-midi, faire la connaissance intellectuelle des Goncourt. Entrevue cordiale : « il cause à petites touches menues, sans jamais un large coup de pinceau : sa conversation ressemble à la palette d'une peintresse à l'aquarelle toute chargée de jolis, de délicats, et de timides tons. » On parle de tout,

de son portrait de Louis-Philippe, de l'Académie, de leur roman *Sœur Philomène,* de Mme de Boigne. Une gouache qu'il aperçoit dans un coin représentant « l'Ile d'amour en 1793 », lui rappelle la connaissance de Salvandy et de Béranger, puis, de là, on saute à Mme d'Osmond, on rebondit à Flaubert, on aborde les questions de théâtre; la journée passe et Sainte-Beuve les quitte sur ces mots : « Venez me voir les premiers jours de la semaine, après cela, j'ai la tête dans un sac. »

Pour ne pas perdre de temps au milieu de ses articles, il profite de ce que la Princesse Mathilde vient dîner chez lui le 14 novembre, pour y inviter les deux frères, et pour la première fois à la formule cérémonieuse « Messieurs » ou « Chers Messieurs », il substitue la formule plus cordiale « mes chers amis ».

Ce dimanche 10 novembre 1861.

Mes chers amis,

C'est jeudi prochain 14 que la princesse a choisi. Ainsi je compte sur votre bonne présence à cette heure.

A vous de tout cœur.

Sainte-Beuve.

Aucune lettre à la Princesse ou à d'autres amis ne fait allusion à ce dîner et le *Journal* est muet sur cette soirée : peut-être n'y sont-ils pas venus... Toujours est-il qu'une année entière se passe silencieuse. Les Goncourt achèvent leur livre sur *La Femme au XVIIIᵉ siècle* pour lequel, depuis des années, ils prenaient des notes dans les archives. Le sujet est vaste, curieux, nouveau, et va permettre au critique d'esquisser brillamment une gravure au petit trait; il leur demande les bonnes feuilles de leur ouvrage :

Chers Messieurs et amis,

Je suis à court si vous ne m'y aidez. Voulez-vous que je fasse l'article sur votre nouveau livre pour lundi en quinze? En ce cas, j'aurais besoin d'avoir immédiatement les bonnes feuilles, car j'écris le *vendredi* qui précède de 8 jours, c'est-à-dire vendredi prochain. Vous seriez donc mon sujet de lecture d'ici à vendredi. Je m'y prends bien tard mais vous m'excuserez sur l'intention.

Tout à vous.

Sainte-Beuve.

Le temps presse, il va falloir, en quelques jours, lire d'autres volumes sur le XVIIIᵉ siècle, préciser certaines dates; les Gon-

court lui adressent, dès le lendemain, les bonnes feuilles de leur livre avec ce mot :

17 novembre 1862.

Cher Monsieur,

Vous nous offrez ce que nous n'osions espérer.

Nous sommes bien heureux, d'autant plus heureux qu'il nous eût été odieux de profiter de nos bonnes relations pour réclamer de vous ce grand service et ce grand honneur.

Nous sommes d'avance vos très reconnaissants

E. et J. de Goncourt.

Mais voici que, chemin faisant, l'article prend une autre forme, ce n'est plus « la Femme du XVIIIe siècle », mais à propos de ce livre une série de médaillons où il va faire le portrait de la duchesse de Boufflers, de la maréchale de Luxembourg, de Jean-Jacques, de Choiseul, et en toute hâte il demande des éclaircissements aux auteurs eux-mêmes sur ces personnages.

18 novembre 1862.

Je vous remercie, chers Messieurs, et je vous lis. Sauriez-vous point par hasard la date de la mort de la comtesse de Boufflers, l'amie du prince de Conti? Elle est morte après 89 et je ne vois pas qu'aucun de ceux qui ont parlé d'elle ont donné cette date mortuaire.

Sur la maréchale de Luxembourg, dont si bien vous parlez, connaissez-vous comme source d'information autre chose que le prince de Ligne, Jean-Jacques, Lévis, du Deffand?

Qu'est-ce que cette biographie d'elle par M. de la Porte? Est-ce l'article de la *Biographie Universelle?*

Excusez-moi, mais je suis en plein à la nage.

Bien à vous.

Sainte-Beuve.

Le temps de feuilleter leurs notes, de contrôler quelques références, et le lendemain ils répondent au scrupuleux critique :

19 novembre 1862.

Cher Monsieur,

Nous ne savons pour la mort de la comtesse de Boufflers que la date approximative donnée par les biographies : vers 1800.

Nous ne connaissons absolument point d'autres sources d'information sur la maréchale de Luxembourg que celles indiquées par vous.

La biographie de la maréchale dont vous nous parlez est, comme vous le présumiez, la notice de la Biographie Universelle signée L. P. F. (Hippolyte de Laporte).

Il ne nous reste plus qu'à vous remercier de nous lire si consciencieusement et qu'à nous dire, cher Monsieur, vos bien reconnaissants

E. et J. de Goncourt.

Mais Sainte-Beuve ne se contente pas de leur réponse : il interroge son ami, Augustin Jal, pour savoir quand mourut la comtesse de Boufflers née Saujon, la protectrice de Rousseau. Les biographes sont muets ou très vagues au sujet de sa mort : vers 1800 ne suffit pas : « si vous me tirez d'embarras, je ferai brûler pour vous un beau cierge ».

Il s'adresse également au bibliothécaire de la Bibliothèque Impériale, Ravenel, que, depuis des années, il interroge à toute occasion, et qui lui sert d'intermédiaire pour ses recherches et pour emprunter des livres rue Richelieu.

Je me suis attaqué d'abord à la vieille Mlle de Luxembourg, mais je guigne depuis longtemps la comtesse de Boufflers, l'amie du prince de Conti. Une seule chose m'arrête. On ne dit rien d'elle depuis certain voyage à Paris en 1789, de la fin, de la mort, rien. Vous qui savez toutes ces choses, si vous ne me les dites pas je donne ma langue aux chiens. Où et quand mourut-elle?

Deux jours après, nouvelle lettre à Augustin Jal : les renseignements qu'il en a eus ne sont pas assez précis; il insiste pour cette date de mort et il voudrait bien savoir son prénom. Peut-être s'appelait-elle Amélie, mais il ne faut pas la confondre avec une nièce, plus connue sous le nom d'Amélie de Boufflers. Jal finit par trouver et lui fournir quelques détails peu connus, tandis que Ravenel lui offre des lettres inédites, mais trop tard pour qu'elles puissent figurer dans l'article, qui paraît le 1er décembre 1862 dans le *Constitutionnel*.

Cet article a permis aux Goncourt de mieux connaître Sainte-Beuve; il a plaisir à causer avec eux. Gavarni, sur ces entrefaites, organise, le 22 novembre, le premier dîner Magny, où les Goncourt seront parmi les fidèles. Désormais, deux fois par mois, ils se retrouveront chez ce même restaurateur où Sainte-Beuve a ses habitudes. C'est ce dîner Magny désormais qui va être le lien d'amitié entre le critique et les deux frères. Des billets, de-ci de-là, rappellent les rendez-vous et les questions littéraires où les remerciements pour des volumes tiennent en une ligne :

Ce 21 avril 1863.

Mes chers amis,

Je vous remercie de la nouvelle *Marie-Antoinette*. Notre dîner étant maintenant le lundi au lieu du vendredi, et le lundi 27 étant

le premier de la nouvelle ère, il faudra bien prévenir ceux des amis qui sont à votre portée de ce changement. Rien n'est difficile à admettre comme les changements de calendrier.

Tout à vous.

Sainte-Beuve.

Vous le rappellerez à Saint-Victor.

C'est sans doute à cette lettre, qui change l'ordre des dîners Magny, que Jules de Goncourt répond (la lettre n'est pas datée) :

Cher Monsieur,

Nous préviendrons nos amis dans notre rayon.

Et puis lundi nous prendrons jour avec vous et Gavarni pour notre autre dîner qui est tout arrangé.

Nous vous serrons bien affectueusement la main jusque-là.

J. de Goncourt.

Les deux frères ont commencé depuis 1859 à publier, par fascicules illustrés de dessins gravés à l'eau-forte, une série de portraits d'artistes : les Saint-Aubin, Watteau, Prudhon, Boucher, Greuze. Ce dernier, qui forme le cinquième fascicule, paraît en 1863, et Sainte-Beuve remercie aussitôt par ce billet :

Ce 27 mai 1863.

Mes chers amis,

Voici ce qu'on appelle un vrai cadeau : je me suis jeté tout de suite sur celle des biographies que je ne connaissais pas, sur le Greuze. Que c'est piquant, que c'est curieux, quel revers de médaille et quel envers de la toile ! Cherchez, dit l'Ecriture, et vous trouverez. Vous faites les deux et vous y mettez l'esprit qui assaisonne.

Merci encore et tout à vous.

Sainte-Beuve.

A ce soir.

Cependant Sainte-Beuve commence à ressentir les premières atteintes du mal qui finira par l'emporter. Toujours assis à sa table de travail, passant des heures à dépouiller des livres, à prendre des notes, ayant ses semaines rongées, grignotées heure par heure par la composition de ses articles, il est pris en juin d'un lumbago brutal. Il s'excuse auprès de la Princesse Mathilde de ne pouvoir bouger : il est hors d'état de faire son pèlerinage à « Notre-Dame de St-Gratien... ce mercredi était pourtant et il est plus que jamais sacré pour moi ». Il ne pourra accompagner les Goncourt, et comme

il connait les heures du chemin de fer il leur envoie l'horaire avec toutes les indications utiles pour se retrouver.

16 juin 1863.

Mes chers amis,

Je comptais bien aller mercredi à Saint-Gratien et je l'espère encore.

Cependant je suis pris depuis hier d'une manière de lumbago qui m'attache à mon canapé. Je verrai pourtant jusqu'au dernier moment.

On part à 5 heures ½, — à 5 heures 40 minutes — à 6 heures et même si l'on a tout manqué il y a encore, de désespoir, un train à 6 heures ½ (Chemin de fer du Nord, on prend les billets pour Enghien aller et retour).

Tout à vous.

Sainte-Beuve,

Ce 16 juin

Arrivé à Enghien, on trouve ou l'omnibus de la Princesse, ou les voitures calèches qui vous mènent en 10 minutes à Saint-Gratien, on est ramené à Enghien à 11 heures moins le quart pour le dernier convoi par l'omnibus du Château.

Un sujet tente Sainte-Beuve, mais il n'est pas très féru d'histoire de l'art et cependant voudrait offrir à son ami Gavarni l'hommage d'un grand article. « La littérature gagne à s'isoler et à ne pas s'enfermer en soi — il ne s'agit pas de déplacer les genres, de changer les procédés ni de transporter un art dans une autre, mais Gavarni appartient au mouvement littéraire »; il est « l'observation même »; il n'a cessé de voir et de noter « en fait de mœurs, de costumes, de figures élégantes, de plaisirs, de folies et de repentirs tous les masques et dessous de masques ». Et quel meilleur guide trouverait-il, pour débrouiller cette étude, que ces deux artistes parfaits, que ces deux amateurs incomparables? Il avait pris rendez-vous avec eux quand une douleur au genou, suite d'une chute, l'immobilisa à la chambre, et il s'excusa de ne pouvoir aller chez eux.

Ce lundi 2 heures ¾.

Mes chers amis,

Au moment de monter en voiture pour me rendre chez vous, il m'arrive, ce qui est trop souvent mon fait, une impossibilité physique d'aller. Mon mal de genoux, suite de ma chute et dont je croyais avoir fini, s'est renouvelé et sous une forme assez douloureuse et aiguë : ma rotule souffre et refuse presque le service depuis hier. Je croyais cependant pouvoir faire cette course et le découragement me prend. On vous porte ce billet en voiture. Vous seriez

bien aimable, si cela ne vous dérangeait pas trop, de profiter du retour pour me venir entretenir un peu de notre amie et poser les bases du travail ensemble.

Agréez mille excuses et mille amitiés.

Sainte-Beuve.

C'est un commissionnaire qui porte la lettre le lundi 13 juillet 1863 (et non le 12 comme le dit le *Journal*) et les deux frères au retour d'une visite près de Paris s'arrêtent rue du Montparnasse et lui donnent sa première leçon sur l'histoire de la gravure. Ils lui ont prêté plusieurs albums de lithographies et toute la fin de l'après-midi se passe en causerie. Sainte-Beuve lit les légendes des gravures « en les estropiant par une ignorance de toutes les modernités, de tous les parisianismes, une ignorance qui lui fait nous demander ce que c'est que le plan, que nous lui expliquons, par ma tante, qu'il ignore aussi bien que le clou ».

Les Goncourt s'amusent de son ignorance, mais se prêtent de bonne grâce à le documenter. « Il va, dans une planche de deux personnages, il va jusqu'à prendre l'ombre portée de l'un d'eux pour un troisième personnage, et met un moment l'entêtement le plus comiquement colère, à voir trois individus en scène. » Il quête des explications, demande le sens d'un mot, le crayonne en hâte sur un bout de papier. « Ainsi il attrape, ainsi il saisit, ainsi il happe au vol, sans rien digérer, vos idées, vos notions, votre science. »

Au cours de ses lecture, Sainte-Beuve complétera ses notes, examinant à tête reposée les albums qui lui ont été prêtés. Il y passe des semaines et s'interrompt pour demander aux Goncourt des notes sur la comtesse d'Albany qui va devenir le sujet d'un article à propos de la publication de Saint-René Taillandier.

Ce mardi 18 août 1863.

Mes chers amis,

Voilà que j'envoie prendre votre trésor Albany. Je vous redemanderai jour et cette fois chez vous pour achever de tout préciser sur notre ami. L'idée d'une consultation me paraît bonne. Je l'appuierai auprès de Veyne la première fois qu'il viendra.

Agréez remerciements et amitiés.

Sainte-Beuve.

Sa table est tellement embarrassée qu'il en égare des papiers, et comme les deux frères lui avaient prêté des documents

sur la Comtesse il ne les retrouve que quelques jours après, au milieu d'un album de Gavarni.

Ce 24.

Mes chers amis,

J'ai en effet *Paris le matin et le soir* et c'est dans ce cahier que j'avais placé la comtesse d'Albany que j'y retrouve. Ainsi l'échange mutuel nous mettra parfaitement au courant.

Pardon et merci encore. Tout à vous.

Sainte-Beuve.

Tout le mois d'août se passe à préparer les pages sur Gavarni. En septembre, l'article n'est pas encore achevé; les Goncourt l'annoncent cependant confidentiellement au dessinateur : « On dit que nous allons avoir, un de ces jours, un Gavarni par Sainte-Beuve, mais chut! c'est nous qui devons donner des renseignements, nous en donnerons de propres. »

Enfin il s'adresse à Gavarni lui-même; selon son habitude il aime à interroger les auteurs directement, et en septembre va faire de longues séances au Cabinet des Estampes qui ne possède pas moins de dix-huit albums de son œuvre; il l'annonce en ces termes à l'artiste (1) :

Ce mardi.

Cher ami,

Je vous remercie bien du volume. Nous avons dîné avec vous en esprit, nous étions cinq; nous vous aurions bien voulu en présence réelle; je ne refuse rien, car plus j'ai de choses sous les yeux chez moi, plus je me pénètre de vous. Je finirai par la Bibliothèque Impériale qui ne possède pas moins de 18 volumes de votre œuvre. Je ne mettrai le premier article que le lundi 12 8bre. Mais je vis avec vous, je vous goûte, vous admire sous tant de forme et vous en aime mieux. Par toute cette Etude j'ai voulu mettre du passé dans notre liaison. Maintenant il y a longtemps que je vous connais et nous sommes de vieux amis.

Sainte-Beuve.

Quelques jours auparavant il avait interrogé son ami Emile Forgues (2), on n'est jamais trop complet et Sainte-Beuve aime toujours pousser ses enquêtes aussi loin qu'il le peut.

Ce 5 août 1863.

Mon cher Monsieur,

Je supprime les cérémonies, les excuses. Le fait est que je voudrais écrire sur Gavarni, le peintre de mœurs. Je le connais, je connais beaucoup de ses amis, j'ai déjà recueilli bien des témoignages.

(1) Lettre obligeamment communiquée par M. Lemoine.
(2) Lettre aimablement communiquée par M. Forgues.

J'aimerais à avoir le vôtre et quelques détails sur lui en des années déjà anciennes dont il n'aime à parler que d'une manière bien générale. M'accorderiez-vous une demi-heure d'entretien sur ce sujet. Je suis si embesoigné, si pris d'occupations à jour et heure fixes que je ne suis guère libre que les après-midi de samedi ou de lundi. Ce serait à l'un de ces jours-là que je vous prierais de m'assigner rendez-vous. Voilà bien des exigences et des demandes à la fois; j'ose compter, pour m'excuser, sur une bienveillance que j'ai déjà éprouvée.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments de considération et de dévouement.

Sainte-Beuve.

Le critique a fini par recueillir ainsi plus de quarante pages griffonnées sur des bouts de papier, un mélange de dates, de jugements, de mots techniques, de citations que l'on peut lire encore dans la Collection Lovenjoul, Tome XIV, Dossier D 551, fol. 73 à 127. On y surprend, une fois de plus, la méthode de petites touches qui lui était familière. Quand tout est réuni il se met à écrire; un scrupule le prend et il s'adresse encore aux Goncourt.

Ce 25 septembre 1863.

Chers amis,

Enfin je suis sur le Gavarni. Je voudrais bien préciser encore quelques questions, avoir sous les yeux la physionomie du *Journal de Paris* où il fit une si brillante rentrée. Vous avez ce journal même, n'est-ce pas; ne pourrais-je l'avoir sous les yeux? au moins en partie. J'irai vous réclamer une de ces après-midi.

A lundi, j'espère au diner, tout à vous.

Sainte-Beuve.

On vous a bien regrettés mercredi.

L'article occupe trois numéros du *Constitutionnel*, 12, 19 et 26 octobre 1863, et Sainte-Beuve peut enfin rendre à ses amis tout le lot de gravures qu'ils lui avaient prêté.

Ce 16 novembre 1863.

Voici mes chers amis, ces précieuses pièces que j'ai gardées si longtemps; je ne vous les renverrai pas sans vous remercier encore et vous redire que sans vous je n'aurais eu l'idée ni les moyens de faire à notre ami le plaisir de lui rendre cette justice, — mais devant vous. Je voudrais bien qu'il se rémoustillât un peu. Vous seuls pouvez y réussir.

Mille amitiés.

Sainte-Beuve.

Vous trouverez dans le volume *Paris* la préface de Larcher copiée.

Sainte-Beuve ayant, en janvier 1864, dans un article sur l'Anthologie grecque, cité à plusieurs reprises Bernard Jullien, « docteur ès lettres, licencié ès sciences », lui avait décoché de-ci de-là quelques pointes qui amenèrent une réplique de l'auteur à laquelle répondit Sainte-Beuve assez ironiquement : « On ne parle pas impunément de M. Bernard Jullien, il faut en retour subir de sa prose... » Là-dessus les Goncourt félicitèrent le critique de sa boutade : « Cela part du cœur et monte de la conscience. Il y a là une ferme modestie, une haute tristesse, une digne amertume, et par là-dessus un coin d'humanité qui nous fait vous aimer. Encore bravo! » Sainte-Beuve remercie ses correspondants quelques jours plus tard par ce billet :

Ce 6 février 1864.

Je vous remercie de votre assentiment à mon petit coup de tête et de plume : on craint d'être toujours entre une faute et une timidité; ma foi il faisait froid ce jour-là et j'avais des *nerfs*. Oui, à samedi 13, avec vos aimables convives.

Tout à vous.

Sainte-Beuve.

Toute une année s'écoule, sans un échange de lettres. Lorsque paraît *Germinie Lacerteux*, les Goncourt viennent le déposer rue Montparnasse. Sainte-Beuve était absent, et trois jours plus tard, après avoir achevé et corrigé au *Constitutionnel* son article sur l'Histoire de Zeller, il répond :

Ce 15 janvier 1865.

Chers amis,

J'ai eu du regret de manquer jeudi votre aimable visite. J'ai aussitôt coupé et me suis fait lire le soir les premiers chapitres de Germinie. J'ai été attaché par ce récit simple, vrai, d'une vérité si peu flattée, mais si conforme à la réalité où pas un trait n'est livré au hasard ni accordé au convenu. Je poursuivrai tout ce récit dont vous nous avez lu quelques passages chez Magny. Mais déjà j'étais frappé d'une chose, c'est que, pour bien juger cet ouvrage et en parler, il faudrait une poétique tout autre que l'ancienne, une poétique appropriée aux productions de l'art nouveau, d'une recherche nouvelle. Et c'est déjà un grand éloge à un livre que de susciter une question de cette importance, de sortir à ce point des vieilles données et d'entrer dans des sillons si neufs. J'espère que votre hardiesse sera comprise. Je voudrais trouver moyen d'y aider. Je vous serre la main bien cordialement.

A demain, mes chers amis.

Sainte-Beuve.

La lettre, Edmond de Goncourt l'a publiée en note dans le volume de *Lettres* de son frère pour montrer, dit-il, le critique « non pas étroitement enfermé dans les poétiques anciennes, mais ambitieux, mais désireux de s'ouvrir aux poétiques nouvelles ».

Pour ne pas parler du *Jules César* de Napoléon III et cependant « ne pas paraître s'éloigner de l'Empire », Sainte-Beuve imagine de consacrer un grand article (il s'étendra sur deux numéros) à l'*Histoire des Cabinets de l'Europe* d'Armand Lefebvre : mais il lui manque des renseignements indispensables, notamment des articles de la *Revue des Deux Mondes* et une notice du *Journal des Débats*. Par exception il ne les emprunte pas à la Bibliothèque Impériale, dont il demeure cependant un lecteur fidèle, puisqu'il y a consulté et emporté, voici à peine un mois, dix ouvrages sur Marie-Thérèse. Il s'adresse aux Goncourt :

Ce 8 mars 1865.

Mes chers amis,

Je commence à penser sérieusement aux articles sur M. Armand Lefebvre. J'ai reçu de Berlin deux lettres pleines de renseignements dont je vais faire mon profit. Je voudrais bien avoir la notice que vous avez écrite et aussi le travail de M. Armand Lefebvre publié dans la *Revue des Deux Mondes* et non encore réuni en volume. Votre ami m'a dit que Mme Lefebvre aurait la bonté de me l'envoyer. Au reste j'espère vous rencontrer ce soir.

Tout à vous.

Sainte-Beuve.

Ils envoient à Sainte-Beuve leur notice et réclament à la comtesse Lefebvre de Béhaine, qui les envoie quelques jours plus tard, les articles de la *Revue des Deux Mondes*.

Cependant les deux frères semblaient enfin atteindre la gloire. Le Théâtre Français représentait le 5 décembre 1865 *Henriette Maréchal*. Tout annonçait le succès, l'entrain des interprètes, le jugement des connaisseurs qui avaient entendu lecture de la pièce chez la Princesse Mathilde : au lieu d'applaudissements, ce fut une tempête de cris; pendant six représentations la pièce était sifflée, et le maréchal Vaillant exigeait du directeur Edouard Thierry le retrait de la pièce, bien que, les deux derniers jours, la cabale ait semblé moins violente. C'était une déception cruelle : Sainte-Beuve s'empressait de leur écrire :

Mes chers amis,

Je regrette fort de ne point m'être trouvé chez moi quand vous êtes venu. Voici trois jours que je veux vous écrire pour vous dire

le chagrin et l'étonnement que j'ai eu en apprenant la suspension d'*Henriette*. Je n'y comprends rien encore, puisque justement la cabale diminuait.

J'espérais vous serrer la main mercredi chez la Princesse. Je suis toujours chez moi toute l'après-midi du mardi. Y a-t-il un jour où j'aie chance de vous trouver.

Sainte-Beuve.

Samedi soir.

Fatigués de ces journées d'émeute, de ces cabales de haine, dont les échos trainaient dans les brasseries et les salles de rédaction, les deux frères allèrent « se reposer de leur gloire pendant huit jours au bord de la mer », au Havre, et annonçaient à Sainte-Beuve qu'ils seraient infidèles au Magny du premier de l'an. Celui-ci leur répondait :

Ce 27 décembre 1865.

Mes chers amis,

Je regrette de ne pas vous voir lundi mais je comprends votre besoin de quelques jours de repos et solitude. J'ai reçu une aimable lettre de Bertin à votre sujet, je vais y répondre. M. Lefebvre de Béhaine a pris et prend de loin toute la part possible à cet orageux succès ou à cet échec qui vous tire du pair. Que la nature humaine et surtout littéraire est donc sujette à absurdités. Vous avez eu de bonnes raisons pourtant et de vives défenses. Si vous n'avez pas envoyé votre volume avec préface à Nestor Roqueplan, vous devriez bien le faire : il ne l'avait pas reçu dimanche dernier. Il a été un des plus spirituels dans le compte rendu de la soirée. M. L. de Béhaine s'inquiète fort d'une chose qui nous inquiète aussi, de cette distinction qui aurait été comme promise pour le premier de l'an. Elle serait deux fois due. Mais la politique y consentira-t-elle? Oh! mes chers amis, que vous êtes heureux malgré tout, avec votre confraternité, votre position indépendante, votre amour de l'art, votre vocation à travers tout! Joignez-y seulement de la santé et revenez vite pour la satisfaction de ceux qui vous aiment et que votre charmant esprit en deux personnes rajeunit et rejoint.

A vous de cœur.

Sainte-Beuve.

Six mois plus tard, Sainte-Beuve faisait aux deux frères l'agréable surprise de leur consacrer tout un article du *Constitutionnel* dans le numéro du 14 mai 1866, à propos de leur volume *Idées et Sensations,* et il en prenait prétexte pour faire leur portrait : « J'ai le plaisir de les connaître personnellement... Ils sont passés maîtres en matière du XVIIIe siècle... Artistes jusqu'à la moelle, ils voient le monde de ce côté unique de l'art... », mais aux éloges se mêlaient quelques critiques et chicanes, prenant contre eux la défense de certains

auteurs, leur reprochant leur goût trop raffiné, trop purement pittoresque, leur abus de l'« épithète rare ». Ils souffraient mal que l'on fît des réserves et pas une lettre dans leur correspondance, pas une ligne dans leur *Journal* ne fait la moindre allusion à cet article, au demeurant fort élogieux.

Un an plus tard, le 24 novembre 1866, Gavarni mourait, Gavarni le fondateur avec Sainte-Beuve du dîner Magny, le grand peintre de la vie moderne et l'un des plus chers amis des Goncourt. Ils étaient en voyage, à Bar-sur-Seine, et c'est par une ligne de journal qu'ils apprirent la fin de celui qui les appelait ses « petits », tellement était grande l'affection paternelle qu'il leur avait vouée. « Vous avez dû nous chercher ce matin des yeux et du cœur derrière ce cercueil, qui emportait une des chaudes amitiés de notre vie. » Sainte-Beuve malade ne pouvait aller à Auteuil rendre les derniers devoirs à leur ami et s'en excusait par ce mot :

Ce 26 novembre 1866.

Chers amis,

J'ai été frappé comme vous de ce coup soudain, quoique avec cette misérable santé qu'il traînait on pût s'attendre à tout.

Indisposé moi-même, je n'ai pu me rendre à Auteuil ce triste matin de dimanche. J'ai écrit à son fils qui m'avait lui-même adressé quelques mots, mais je n'ai aucun détail sur les derniers moments, n'ayant vu ni le docteur ni personne qui pût m'apprendre ce qu'on a besoin de savoir sur un ami disparu. Vous aurez à lui élever pour votre part un digne monument. Son nom vivra et restera en faveur : il était comme consacré avant sa mort.

Je vous ai bien regrettés au dernier lundi, j'ai été rassuré en sachant que vous étiez absents de Paris. Autrement j'aurais craint que ce qui s'était passé à cet autre lundi maussade ne fût pour quelque chose dans votre absence. Je ne l'aurais pas supporté et je cesserais plutôt d'en être si vous n'y veniez plus. Mais nous n'en sommes pas là du tout, je l'espère bien.

A bientôt, à vous de tout cœur.

Sainte-Beuve.

De plus en plus, la maladie retient au logis Sainte-Beuve qui n'a pu revoir les Goncourt avant leur départ pour Vichy, où ils viennent faire une saison. Et ce sont eux qui lui donnent les premiers de leurs nouvelles : ils comptent achever au retour leur roman sur Rome, *Madame Gervaisais*, mais ne se consolent pas de n'avoir pu acheter la maison de Mme de Tourbey que Girardin a vendue à un autre. « La vie est plate à Vichy comme l'eau qu'on y boit », mais non sans petits potins : « Le maréchal et la maréchale Canrobert y

faisaient ces temps-ci la figure du mariage de Caliban et de Titania », et ils envoient quelques friandises à la maison.

Justement le *Figaro* vient de conter dans ses « Echos » l'amusante histoire, déjà vieille de quinze jours, du cahier manuscrit de la princesse Julie, où le critique était tourné en ridicule et sali et que celui-ci avait renvoyé avec une lettre frémissante d'ironie. « Voulez-vous savoir l'histoire d'une princesse, d'un manuscrit et d'un académicien... » ; et chacun de rire, les Goncourt tout les premiers, d'où les remerciements de Sainte-Beuve.

Ce 4 juillet 1868.

Chers amis,

Vous êtes les plus aimables des buveurs d'eau. La maisonnée a reçu les friandises et on y a fait honneur à l'instant et sous les diverses espèces. En ma qualité de gourmand j'en ai goûté aussitôt. Notre petite affaire s'est ébruitée et le *Figaro* le raconte. Laissons dire et nous en... (*sic*).

Je regrette moins que vous et pour vous la jolie maison. J'ai vu un médecin de Mme de T[ourbey] attribuer si positivement son miasme de fièvre à une résidence prolongée il y a trois ou quatre ans sur ce terrain encore peu établi que le cadre riant avait cessé de me séduire.

Revenez tout à fait frais et en appétit. Ce roman de Rome viendra en plein à propos et il me semble que l'opinion littéraire à votre égard est dans un état d'éveil et de curiosité avertie où il ne faut qu'un coup de talent pour décider un grand succès.

Vous me parlez d'une bien jolie maréchale et à ne la voir qu'en artiste elle est ravissante : mais son mari semble fait exprès pour montrer qu'on peut être un *miles gloriosus* en permanence. Il faut voir passer et repasser tout cela et se dire que le rêve est pour la petite porte secrète, pour le petit port mystérieux et caché que vous savez bien... Le malheur est que la petite porte ne s'ouvre pas ou qu'elle ne s'est ouverte qu'une fois et qu'elle ne se rouvre plus.

Je vous serre les mains, chers et aimables amis.

Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve ne sort presque plus et a dû renoncer aux dîners Magny. Aussi profite-t-il de ce que la Princesse Mathilde accepte de venir dîner rue du Montparnasse pour inviter les deux frères.

Ce 18 octobre, vendredi, 1868.

Chers amis,

La Princesse me fait l'honneur de venir dîner lundi 21 dans ma petite maison. Soyez s'il vous plaît de ce lundi, — un Magny retrouvé.

A vous de cœur. R. S. V. P.

Sainte-Beuve.

Mais l'amitié de Sainte-Beuve et des Goncourt va s'assombrir. La brouille de Sainte-Beuve avec la Princesse, à propos de l'entrée du critique au *Temps* — journal hostile à l'Empire — gêne d'abord un peu la liberté de leurs relations. Cependant ils lui adressent, à la fin de mars, leur roman *Madame Gervaisais,* et le critique, qui les reçoit chez lui le 22 mars, promet d'en rendre compte et leur demande même de répondre à ses objections. D'accord. Mais, venant faire visite à la Princesse, ils parlent de cet article futur et ajoutent que « ce sera un éreintement ». Le propos est rapporté par un témoin à Sainte-Beuve, qui s'étonne que l'on pût appeler éreintement un article avant qu'il eût paru. Il remit dans un dossier les notes qu'il commençait à prendre et ne parla plus de l'article. Le bruit s'en répandit et les Goncourt demandèrent quelques explications.

9 avril 1869.

Cher maître et ami,

Il nous a été dit hier que vous aviez renoncé à faire dans le *Temps* sur notre roman les articles que vous nous aviez courtoisement offerts, et dont la sévérité, avec l'invitation de votre part à une réponse, eût été pour nous une marque d'estime. On a ajouté que vous auriez dit à ce propos que c'est par notre faute que ces articles ne paraîtraient pas.

Par notre faute! Nous n'y comprenons rien. C'est sur cela, cher maître et ami, que nous venons vous demander une réponse qui nous importe, une explication qui ne nous laisse pas plus longtemps dans une fausse position vis-à-vis de vous et du public.

Nous sommes, dans l'attente d'un petit mot, toujours vos bien dévoués.

Edmond et Jules de Goncourt.

Sainte-Beuve répondit le même jour pour mettre fin à ces « potins » et commentaires qui avaient tout envenimé; mais incapable d'écrire lui-même (très peu de lettres sont de sa main à cette époque) il dicta la réponse à Troubat et c'est là l'explication de la formule de politesse « Chers Messieurs » au lieu du « Chers Amis » habituel. Edmond de Goncourt en publia le texte, en note, dans l'édition de la Correspondance de son frère Jules, avec ce commentaire : « Incontestablement, *Madame Gervaisais* ne plaisait pas à Sainte-Beuve... »

Ce 9 avril 1869.

Chers Messieurs,

Il m'a semblé, après toute réflexion, que je m'embarquerais dans une opération difficile et presque impossible : développer, au milieu

de beaucoup d'éloges de détail, des objections sur le procédé et sur l'ensemble et le faire non seulement sans blesser les auteurs, mais encore en échappant aux commentaires plus ou moins bienveillants et certainement très éveillés de leurs entours.

J'ai été amené à cette réflexion et de moi-même et aussi, je vous l'avouerai, par quelques-uns de ces échos qui n'ont rien du tout de grave en soi, mais qui avertissent du péril.

Comme mon intention et l'esprit dans lequel je comptais faire ces articles étaient très nets et qu'ils eussent été les mêmes il y a six mois qu'aujourd'hui, je supporterais mal qu'il en pût rien être attribué à la variation de température des milieux, comme dit notre ami Taine.

Il n'y a sans doute de la faute de personne en tout ceci, mais une fois le doute éveillé, le plus sûr pour moi est de m'abstenir.

D'ailleurs la très incertaine et très faible utilité dont auraient pu être ces articles est produite déjà en ce sens que vous les ayant esquissés à l'avance, vous pouvez parfaitement juger si quelque chose vous en semble juste ou si tout en est vain. Le reste avec les ornements ne serait que pour la galerie.

Tout à vous.

Sainte-Beuve.

Si Sainte-Beuve n'a jamais dicté à Troubat l'article qu'il avait promis sur *Madame Gervaisais*, il en a du moins esquissé les grandes lignes : et, dans les quarante-huit petites feuilles de papier (3) où il a, selon son habitude, griffonné au crayon des remarques et impressions de lecture, on peut suivre sa pensée et surprendre, d'un coup d'œil indiscret, sa méthode de travail.

Ce sont d'abord de brefs commentaires jetés, au fur et à mesure qu'il lisait, à la façon de signets.

Ils décrivent les choses romaines dans un style qui n'est pas romain — une suite d'études en serre chaude — || Savez-vous au fond ce que c'est : c'est du jeune Anacharsis en délire — || Le but c'est la description. Les sentiments de Mme Gervaisais ne sont que des accidents et des moyens — Invasion de la peinture dans la littérature et invasion de la médecine dans le roman. *Salammbo. Germinie Lacerteux :* hystérie remontée. || A eux deux ils forment un carré d'infanterie contre lequel il n'y a pas de prise... ||

Ailleurs Sainte-Beuve a relevé, au gré des pages (4), les expressions et images qui l'ont choqué.

P. 140 *(104)* majesté porcine... gâtisme de la toute-puissance. Très mauvais passage.

(3) Manuscrit à la collection Lovenjoul.

(4) Le chiffre de page entre parenthèses correspond à celui de l'édition définitive, publ. sous la direction de l'Académie Goncourt, éd. Flammarion et Fasquelle, avec postface de Gustave Geffroy, 1923. La seconde éd. chez Charpentier, 1875, éd. courante, plusieurs fois réimprimée jusqu'en 1921, manque à la Bibl. Nat.

P. 143-144 *(106-107)* Via Appia ou Chaussée Clignacourt. C'est toujours le même procédé.

P. 144 *(107)* neutre alteinte; à ce degré-là, c'est une erreur.

P. 145 *(108)* jaune d'un rose thé.

P. 146 *(109)* s'y tuyaute.

P. 156 *(116)* allumette de papier rose. C'est puéril.

P. 167 *(124)* Ils peignent Rome comme ils ont peint Fragonard. Le Transtévère. Ils ont besoin de décrire ce quartier. Ils l'y font passer en faisant jouer la machine morale et en s'y forçant.

Description du Transtévère. Il y a trop de choses. Par chaque grand trait qui se détache et qui s'y grave. C'est toujours la méthode du bric-à-brac. L'esprit n'emporte que de la confusion.

P. 186 *(137)* C'est du rococo romain. Comparez cela à la campagne romaine de Chateaubriand. Le goût se révolte.

P. 302 *(221)* Patience insupportable. C'est vrai.

P. 316 *(230)* Tout ça est fabriqué comme Graindorge.

C'est une torture morale qu'ils font subir à cette femme et par contre-coup au lecteur.

L'attaque de nerfs d'Honorine. C'est insensé, c'est atroce, c'est absurde.

P. 318 *(232)* bric-à-brac. La chose y était, mais le mot leur échappe.

P. 319 *(233)* Empereur de la souffrance. C'est fait avec de la logique plutôt qu'avec de l'observation.

P. 321 *(234)* Saint Jérôme. Ils ont vu la nature par les paysages peints et les personnages vivants par les tableaux. On sent que c'est par les tableaux qu'ils ont commencé. C'est là leur première nature.

P. 322 *(235)* C'est un cas d'extase pure et d'hystérie mystique. Un médecin ferait beaucoup mieux et nous donnerait au moins des cas authentiques.

P. 323 *(235)* Il semble que la peinture des personnes sainement passionnées étant épuisée il n'y ait plus qu'à faire la monographie des forcenés et des maniaques. O Richardson, roi des romanciers, familiers et touchants, et raisonnable, que vous êtes loin. Ce ne sont que cas singuliers, médicaux, physiologiques, de même qu'il y a invasion et débordement de la peinture dans la littérature, il y a envahissement de la peinture morale par la description scientifique et posologique. Tous les domaines sont confondus. C'est on peut le dire une question de mesure encore plus que de principes. Mais évidemment la mesure est dépassée. J'en appelle aux nerfs de tout lecteur.

P. 326 *(237)* cerveau de première communion. Quel est le physiologiste? ce n'est plus de la peinture morale. Ce n'est pas de la science rigoureuse.

Eau de seltz. Voilà des explications d'amphithéâtre et de laboratoire. Ce n'est pas possible. Nous ne sommes plus dans l'art. Cela échappe à l'appréciation des lecteurs de goût. Ce n'est pas un article quil faut faire, mais un rapport à l'Académie de Médecine.

P. 326 *(238)* l'appassionnement. Pourquoi cette fatigue d'expression? Comme on sent qu'ils se sont mis à deux et à quatre pour faire ça.

P. 376 *(273)* C'est un moral fabriqué à plaisir.

Ça finit comme l'enfant de Crésus et le lecteur reste planté là.

Enfin, d'autres notes, plus longues et presque rédigées, semblent des fragments de chapitres, et des débris du futur article.

Ils disent : c'est mon tempérament? Rabelais aussi a du trop, et on peut dire de lui, pour excuse qu'il a du tempérament. Mais s'il avait eu un frère, Rabelais cadet ou Rabelais aîné, et que tous deux attelés au Pantagruel se fussent cotisés pour grossir les kyrielles courantes et le trop-plein de la veine, l'ombre de Rabelais ne serait pas bienvenue aujourd'hui à dire pour toute raison, à chaque critique exact et méticuleux : « Que voulez-vous, c'est mon tempérament! » La vérité pour MM. de Goncourt c'est qu'ils obéissent à un parti pris, à un concert et à un rythme.

Ils lisent et apprennent à force, juste à temps pour faire un livre : les lectures de la veille y passent toutes vives; mais un peu crues. C'est forcé et gorgé. Ils n'ont jamais eu la vue large et libre des choses, la vue à distance; ils sont comme des myopes qui n'auraient jamais vu chaque chose qu'à la loupe ou le nez dessus.

Ils semblent s'être proposé ce problème : étant donné toutes les questions de Rome, toutes les décisions et les compartiments de la Rome antique et moderne, chercher, trouver une existence de femme qui trouve dans sa condition et dans sa nature d'esprit tous les motifs pour y passer, pour y habiter successivement et puis les creuser à fond. C'est ainsi que ces géomètres ont cherché la somme des courbes, quitte à passer par certains points déterminés.

L'un devrait être le frein de l'autre, au lieu d'être l'aiguillon.

Si on leur dit que Mme Gervaisais ne peut avoir fait telle chose, ils répondent : « Elle était comme ça », et à ceux qui leur disent que leur style est trop travaillé, trop renchéri, ils répondent : « Nous sommes ou plutôt je suis comme çà; c'est mon tempérament. » De telles réponses coupent court à tout. Qu'ils me permettent de leur parler avec l'autorité de nos propres erreurs et fautes.

Ces bribes de notes jetées sur le papier, les unes au cours de la lecture du roman, les autres après la conversation que Sainte-Beuve avait eue avec les Goncourt au sujet de *Madame Gervaisais*, correspondent bien aux termes de la lettre qu'il leur adressait le 9 avril 1866 pour leur annoncer « après toute réflexion » qu'il ne ferait pas l'article. Il excellait trop dans l'art d'envelopper les critiques et de présenter les objections! Mais les Goncourt furent maladroits de répéter que l'article serait un « éreintement ». Ils jugeaient un peu rapidement des pages qui n'étaient pas encore écrites. Sainte-Beuve était très susceptible; la maladie dont il souffrait rendait à certains jours sa susceptibilité plus aiguë. Il fut froissé aussi de ce que l'incident eût été commenté dans les journaux. Quand le bruit fut un peu calmé, les roman-

ciers écrivirent à Edouard Charton pour lui demander enfin cet article dans le *Temps*.

1er mai.

Cher confrère de Magny,

Vous savez que Sainte-Beuve devait faire dans le *Temps* la critique de *Madame Gervaisais* et qu'il y a renoncé pour des considérations en dehors du volume.

Nous serions heureux si vous vouliez bien faire à ce livre l'honneur d'un article.

Croyez-nous vos tout dévoués.

E. et J. de Goncourt.

Mais il est quelque peu injuste ce jugement du *Journal :* « jusqu'à la fin, même au bord de sa tombe, Sainte-Beuve sera le Sainte-Beuve de toute sa vie, l'homme toujours mené dans sa critique par les infiniment petits, les minces considérations, les questions personnelles, la pression des opinions domestiques autour de lui ». La rancune et la colère sont mauvaises inspiratrices. Sainte-Beuve trop souvent a eu la faiblesse de les écouter et ces lignes, épinglées sous un autre nom que celui de Sainte-Beuve, ne dépareraient pas les carnets des *Poisons*.

Cependant Sainte-Beuve avait oublié l'incident de l'article non publié sur *Madame Gervaisais :* la souffrance lui laissait à peine le répit suffisant pour écrire la série de ses articles sur le général Jomini; il s'inquiétait encore de la santé de ses amis d'hier : aussi lorsqu'il apprit, par un visiteur, que Jules de Goncourt, malade d'une crise de foie, était venu suivre un régime sévère à Royat, il lui envoya aussitôt ce petit mot :

15 juillet 1869.

Mon cher ami,

J'ai bien du regret d'apprendre que les eaux de Royat ne vous ont pas fait de bien. Pour moi c'est tout simple : à un certain âge la souffrance est de droit, à votre âge c'est une injustice et vous devez vous révolter. Le docteur Philips, quand vous le rencontrerez, vous dira assez mes misères.

Travaillez, mais pas trop.

A vous deux.

Sainte-Beuve.

Il ne semble pas que les Goncourt aient répondu à cette lettre : leur amour-propre d'auteurs avait été trop froissé pour qu'ils pussent pardonner. Le jour où l'article leur avait été

nettement refusé, ils avaient mis un point à cette fragile amitié littéraire et tourné très vite le feuillet. Ils apprirent à Trouville, le 15 octobre 1869, la mort de Sainte-Beuve survenue le 13 et négligemment notèrent dans leur *Journal* la nouvelle, sans un mot d'adieu, sans une phrase de regret, mais ajoutèrent, après avoir feuilleté les journaux, ce simple commentaire : « Le défunt n'est vraiment pas payé de toutes ses gracieusetés à l'endroit de la petite presse. » C'est sec et bien maigre, et l'on est tenté de conclure que Sainte-Beuve n'est vraiment pas payé de toutes ses gracieusetés à l'endroit de MM. de Goncourt. Ils n'avaient point pardonné, mais les textes sont là et leur mémoire avait été infidèle : ils ne se sont pas souvenus que Sainte-Beuve leur avait décerné, en 1866, un éloge qui est resté dans ses grandes lignes le jugement même de la postérité : « MM. de Goncourt sont des artistes aussi distingués que convaincus et sincères, un talent rare en deux personnes, de parfaits gentilshommes de lettres. Ce sont des modernes et de purs modernes; ils marchent hors rang, courageux et unis, à leurs risques et périls, se tenant par goût aux avant-postes de l'art; ils tentent constamment, ils cherchent sans cesse. »

HOMMES DANS LA FORÊT

par MARCEL LE ROY

AU VOISINAGE DU NIAMOU

Les travaux de prospection m'avaient conduit sur les bords de l'Oulé, un affluent du Diani, aux confins du Libéria. Depuis quelques jours, je me promenais sur ses rives sauvages, parfois d'un accès assez difficile, allant de village en village avec mon équipe de boys et de moniteurs, des Malinkés, et de porteurs et de travailleurs, ces derniers uniquement des Guerzés que j'avais recrutés dans le pays.

Bien que les Malinkés considérassent les autres un peu comme des sauvages, ils faisaient ensemble fort bon ménage; nous étions d'ailleurs très bien reçus dans tous les villages où nous nous arrêtions, et les chefs s'ingéniaient à servir à mes hommes une nourriture de choix et très abondante. Cela contribuait certainement à entretenir les bonnes relations.

Tous les villages se trouvent à quelques kilomètres de l'Oulé, mais, lorsqu'on s'est établi dans l'un d'eux, il est facile de rejoindre la rivière où conduisent généralement deux ou trois pistes en des points différents, ce qui permettait de bien l'étudier tout le long de son cours. Les guides ne manquaient pas pour nous accompagner.

Un jour cependant j'eus l'impression très nette que le guide ne me faisait pas prendre le plus court chemin pour me rendre à la rivière. D'après les renseignements que j'avais pu recueillir, elle ne devait pas être éloignée de plus de quatre kilomètres; nous mîmes pourtant plus de deux heures pour l'atteindre et je fus à peu près

sûr que ce n'était pas au point où j'avais décidé de travailler. Ayant interrogé le guide sur les autres pistes partant du village, il me répondit qu'elles ne conduisaient nulle part; c'était assez bizarre, mais allez donc vous y reconnaître avec ces pistes qui serpentent indéfiniment et font mille détours.

Le lendemain, ayant bien expliqué le point où je désirais me rendre, je crus discerner chez le guide une certaine hésitation; mais, comme nous devions traverser tout d'abord un petit village situé à deux ou trois kilomètres, il ne fit aucune difficulté pour me conduire jusque-là.

Lorsque nous fûmes arrivés dans ce village, ce fut une autre histoire. Brusquement sa connaissance du pays s'était évanouie; il ignorait où se trouvaient les pistes et où elles conduisaient. Cette amnésie soudaine avait quelque chose d'extraordinaire, car il est impossible d'imaginer qu'un indigène ne connaisse pas parfaitement les environs immédiats de son village. Devant sa mauvaise volonté évidente, je n'avais qu'à me passer de lui; cela serait d'autant plus facile que de nombreux habitants venaient au-devant de nous et qu'un nouveau guide serait aisé à recruter.

Quelle erreur était la mienne! Les renseignements que l'on me donne ici sont tellement fantaisistes et contradictoires, on cherche si manifestement à m'éloigner de la rivière que je finis par me fâcher tout de bon et même menacer le chef de me plaindre au commandant de Cercle. De telles menaces dans un Cercle civil seraient inopérantes, l'administrateur me répondrait carrément que les indigènes sont maîtres chez eux et que l'on ne veut pas d'histoires; mais dans un Cercle militaire la discipline est plus grande et le prestige de l'autorité est resté tout entier.

Malgré tout je n'obtiens rien; perdant tout à fait patience, je déclare au chef que, puisqu'il ne veut pas m'aider, je me passerai de lui et que je saurai bien trouver tout seul les chemins, qu'au besoin je reviendrai avec quelques tirailleurs pour m'aider à les trouver. Tout à fait vexé, il se retire dans sa case.

Décidément je ne comprends rien à cette attitude extraordinaire et qui contraste tellement avec l'accueil que j'étais habitué à recevoir partout. Il se passe certainement quelque chose qui m'échappe, mais quoi?

Pendant ce temps, mes ouvriers guerzés tenaient de longs palabres avec les habitants du village; ils ont l'air tout à fait hésitants à leur tour et semblent eux aussi vouloir flancher. Cela commence à devenir grave; il faut absolument en finir. Je m'adresse au chef d'équipe des Guerzés, un ancien tirailleur parlant à peu près le français et qui jusqu'ici s'était montré très dévoué : « Enfin, qu'y a-t-il? lui dis-je. Que signifie tout cela? »

Mais lui aussi hésite maintenant à me parler. Les Malinkés se sont rapprochés de moi; gagnés par la contagion, ils paraissent à leur tour un peu effrayés. Je veux tirer tout cela au clair et renouvelle ma question; il finit par se décider à me répondre : « On ne peut pas aller dans la forêt. Il y a un homme très méchant qui empêche de passer. »

Je ne réalise pas tout de suite de quoi il retourne et ne peux m'empêcher de répliquer :

« Comment? Toi, un ancien tirailleur, et encore avec moi, tu as peur d'un homme? Aussi méchant soit-il, tu es certainement plus fort que lui et qu'est-ce qu'il peut faire contre nous tous?

— Il est très méchant et très fort, s'entête-t-il. C'est celui qui fait les tatouages. »

J'ai fini par comprendre et je n'aurais même plus eu besoin qu'un des Malinkés me dise :

« C'est le Niamou qui est dans la forêt! »

Ainsi donc tout s'explique. Depuis quelques jours, je tournais autour d'une forêt sacrée et peut-être même, sans le savoir, en avais-je violé certains coins. On devait craindre que, sous des apparences de travail, je ne cherche à en découvrir quelques mystères et, cette fois, j'approchais certainement du centre principal où il est absolument interdit de pénétrer. Le Niamou! L'esprit qui vit dans les profondeurs sylvestres et ne se manifeste que sous un masque affreux, que personne d'autre que les

sorciers ne doit approcher et regarder en face était là avec son accompagnement habituel de terreur et d'effroi, prêt à jeter les pires sortilèges. Voilà pourquoi les guides ne connaissaient plus les chemins, les habitants avaient un accueil froid et presque hostile, les Malinkés eux-mêmes, des musulmans et qui s'en moquaient auparavant avec nous mais à distance, commençaient à trembler maintenant que l'on se trouvait dans son voisinage.

Les choses ainsi mises au point, il ne me restait plus qu'à m'entendre au mieux avec les indigènes. J'envoyai chercher le chef du village qui revint tout penaud et commençai par lui reprocher de ne m'avoir pas dit tout de suite les raisons pour lesquelles on ne voulait pas me conduire à la rivière. J'ajoutai que je n'avais aucune intention d'aller là où se trouvait le Niamou, qu'il n'avait qu'à continuer tranquillement ce qu'il avait à faire mais que moi aussi j'avais un travail à exécuter et qu'il existait certainement une partie de la rivière où je pourrais travailler sans le déranger; il n'aurait qu'à ne pas s'occuper de moi, de même que je ne m'occupais pas de lui.

Ce raisonnement finit par le convaincre; nous tombons d'accord et un guide est désigné pour me conduire.

Nous nous mettons donc en route, moi en tête, précédé par le guide; derrière moi, marche le Malinké qui porte mon fusil, puis vient la théorie des moniteurs et des ouvriers portant sur la tête les instruments de travail.

La piste me paraît sinistre; elle s'allonge entre des fourrés qui me semblent plus épais que d'habitude; on dirait aussi que l'ombre qui tombe des grands arbres est plus noire et plus profonde. La marche est assez pénible, car c'est une succession de petites collines assez abruptes et qui le paraissent d'autant plus que, si les chemins de brousse ont l'habitude de zigzaguer en tous sens, pour gravir les élévations de terrains ils ne connaissent plus que la ligne de plus grande pente. En outre, je suis excédé par un de mes ouvriers guerzés qui s'obstine à jouer la même phrase musicale sur un bizarre instrument à cordes; et, ce qu'il y a de plus pénible, c'est que

cette phrase n'a que quatre notes alors que l'instrument possède six cordes!

Nous marchons depuis une demi-heure lorsque, tout à coup, du milieu d'un fourré sur le bord de la piste s'élève un grand bruit de branches et de feuillages bouleversés sous une poussée violente. En même temps, derrière moi, c'est un long cri de détresse sorti à la fois de toutes les gorges, un de ces cris d'effroi à donner le frisson aux âmes les mieux trempées et qui s'achève comme un râle en un « Ha! Ha! » étranglé.

Je me retourne brusquement : plus personne derrière moi; avec une agilité et une vitesse surprenantes, ayant jeté leurs charges pour se sauver plus vite, je vois détaler au tournant du chemin les derniers de mes hommes et, le dernier de tous, mais non moins rapide, le boy qui portait mon fusil. En avant, plus personne non plus; le guide a fui tout aussi vite. Et je reste seul sur la piste, la canne à la main, face à face avec une magnifique panthère qui devait dormir tranquillement et qui, dérangée dans son sommeil, s'est dressée en sursaut. Nous restons à nous regarder un moment, un très court moment; puis la mâchoire de la bête se crispe en une grimace, elle fait entendre un feulement, fait un bond dans la forêt où elle disparaît aussitôt.

Tout cela a été si rapide que je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Ce n'est qu'après son départ que je réalise la situation et tremble à mon tour. Mais je n'ai pas le droit de manifester de la peur devant mes hommes qu'il s'agit maintenant de réunir et, rassemblant tout mon sang-froid, je crie aussi fort que je peux : « Une biche! Une biche! »

Mes gens, tranquillisés de me voir sain et sauf mais pour leur compte évidemment et je ne me fais aucune illusion, s'enhardissent peu à peu et reviennent un à un. Je n'ose pas les gronder ni même leur faire honte de leur frayeur; le chef d'équipe des Guerzés, tout penaud, tient cependant à m'expliquer que cela avait fait tellement de bruit qu'ils avaient tous cru que c'était une panthère. Quant au boy qui porte mon fusil, il a repris en silence

sa place derrière moi; lorsque je le regarde, il essaye de sourire mais il y arrive à peine et il rit jaune; outre sa frayeur, il n'est peut-être pas très fier de m'avoir abandonné en emportant mon arme.

La colonne reformée, nous reprenons notre marche; mais au bout de quelque temps, très échelonnés, voici sur la piste quatre ou cinq Guerzés armés d'arcs. Deviendrais-je nerveux à mon tour? Il me semble qu'ils ont des mines patibulaires et peu rassurantes. Ils avancent lentement et me croisent sans un salut, ce qui n'est guère dans les habitudes; il n'est pas non plus dans les habitudes que les Guerzés se promènent l'arc à la main et je sais que leurs flèches sont toujours empoisonnées. Certainement, alertés par le chef du village qui a dû les faire rejoindre par une piste plus courte, ils sont venus en reconnaissance, sentinelles avancées du Niamou.

Enfin voici l'Oulé; la piste se prolonge de l'autre côté de la rivière que franchit un élégant pont de lianes. Des hommes sont là, sur les deux rives, un peu en amont, défendant l'accès des chemins. Ils nous crient que le Niamou est dans ces parages et qu'il est défendu de remonter la rivière. Comme je leur fais répondre que je n'ai pas l'intention de le faire et qu'aucun de mes hommes n'ira de ce côté, ils ne voient aucun inconvénient à ce que nous allions dans la direction opposée où j'entends d'ailleurs un grondement de rapides. Tout se passe donc le mieux du monde, tout au moins avec eux, car nous n'en avions pas encore fini avec les incidents imprévus.

A peine étions-nous installés à l'endroit que j'avais choisi pour les recherches que j'entends des cris en même temps que se produit une agitation extrême de tous mes gens. J'ai beau chercher à me rendre compte de ce qui se passe, je ne vois rien et n'en suis pas surpris, car depuis longtemps j'ai constaté que les Noirs possèdent au moins deux sens particulièrement développés, l'ouïe et la vue, probablement par suite de l'habitude de se tenir constamment sur leurs gardes.

Tout en travaillant, ils ont dû apercevoir quelque chose

que je n'arrive pas encore à distinguer. Enfin on me montre un serpent long de deux mètres qui, sur l'autre rive, s'est glissé dans l'eau et se dirige vers nous. Le serpent cause aux indigènes une frayeur presque aussi grande que la panthère; fort heureusement leur rencontre n'est pas fréquente. Celui-là est-il dangereux? Je ne le saurai jamais, car, chaque fois que l'on interroge un indigène, la réponse est immuable : « C'est le plus mauvais de tous les serpents! » Il est inutile de chercher à discuter; il en est toujours ainsi.

« Mais enfin, dis-je, la dernière fois que l'on en avait vu un, tu m'avais déjà dit que c'était le plus dangereux de tous les serpents et il ne ressemblait pas du tout à celui-ci.

— Oui, c'est vrai; mais celui-ci est encore plus mauvais.

— Voyons! Si l'autre était le plus mauvais, celui-ci ne peut pas l'être davantage.

— Si! L'autre était le plus mauvais de tous les serpents, mais celui-ci est encore bien plus mauvais. »

Et il s'agit peut-être d'un animal tout à fait inoffensif.

Quoi qu'il en soit, tous se mettent à lui jeter des pierres et des branchages pour l'éloigner, mais le serpent s'obstine à venir vers nous. Lorsqu'il est touché, il s'arrête un moment, rebrousse chemin un mètre ou deux, mais reprend peu après sa route dans notre direction.

Le manège dure un long moment; bien qu'atteint sérieusement à diverses reprises, le serpent finit par aborder à notre rive. C'est alors une nouvelle débandade dans toutes les directions; cependant, me voyant épauler mon fusil et sans doute rassurés par ce geste, trois ou quatre hommes plus courageux restent près de moi, le coupe-coupe à la main.

J'abats l'animal d'un coup de chevrotines en pleine tête; les indigènes l'achèvent. Je l'examine de près et constate qu'il ne porte pas de crochets, ce que je fais remarquer aux hommes; ils ne paraissent pas très convaincus, car son insistance à venir vers nous les a

vivement frappés. Je sens mon équipe assez nerveuse; on n'ose pas me l'avouer, le voisinage du Niamou y est certainement pour quelque chose.

Le travail reprend mais sans l'entrain habituel. Qu'il est beau pourtant l'Oulé à cet endroit! La rivière s'est frayé un passage à travers une colline granitique en rongeant peu à peu les parties les plus tendres; il en est résulté un effondrement chaotique de blocs énormes, les uns isolés dans son lit, les autres superposés en pyramides élevées : c'est une véritable chaussée des géants. Et la rivière, si calme et profonde un peu en amont, court et mugit dans cet amoncellement, se brise contre les rochers et rejaillit en grosses vagues d'écume. Sur les rives, les arbres plus serrés, les hauts buissons plus touffus étendent une ombre intense qui contraste avec la pleine lumière du soleil éclairant violemment le milieu de la rivière. C'est grandiose et sinistre à la fois.

Je ne sais pas si les indigènes sont sensibles aux beautés de la nature; cependant un des Malinkés, musulman très croyant et très pratiquant, ne peut s'empêcher de me faire cette réflexion pleine de foi : « Les hommes ne pourraient pas arriver à remuer des pierres pareilles; il n'y a que Dieu qui ait pu les placer comme cela, parce qu'il l'a voulu. »

Pour éviter un retour trop tardif dans les ombres de la forêt, je décide de rentrer largement avant la nuit. Nouvel incident, et cette fois incompréhensible pour moi, ma montre est arrêtée! Elle n'a pas besoin d'être remontée et, depuis six mois que je parcours la brousse, cela n'était encore jamais arrivé. La coïncidence est plutôt bizarre; je n'en laisse rien paraître, car les indigènes verraient là un autre fait surnaturel et cela contribuerait à accentuer l'atmosphère de malaise qui pèse sur nous. Je n'ai donc d'autre ressource que de me guider à peu près sur le soleil.

Pendant la marche de retour, les Malinkés qui se tiennent d'habitude en queue de colonne se sont mis prudemment juste derrière moi. Ils ne paraissent tout à fait rassurés qu'à notre arrivée au village de campement qui

leur semble suffisamment éloigné de la zone néfaste et dangereuse.

Je ne sais quelles purent être alors les réactions et les pensées de tous ces Noirs. Malinkés et Guerzés, personne n'osa plus faire devant moi aucune allusion aux incidents de la journée, à part toutefois le chef d'équipe des Guerzés. C'est pourtant un catéchumène, mais il leur est si difficile de secouer complètement le joug des anciennes croyances et des vieilles superstitions, tant l'influence et la peur des sorciers sont encore grandes chez eux. Je le voyais rôder autour de moi comme s'il avait quelque chose à me dire; l'ayant invité à parler, il me confia :

« Lorsqu'on a rencontré la bête dans la forêt, tu nous as dit que c'était une biche et je ne dirai pas le contraire aux autres. Mais, tu sais, je l'ai bien vue et c'était bien une panthère.

— Bah! lui fis-je, en es-tu si sûr que cela?

— Oh! oui. Je l'ai vue quand elle s'est levée et je l'ai vue quand elle est partie. Tu vois combien il est dangereux de vouloir aller du côté du Niamou. Pour nous empêcher de passer, il a envoyé une panthère et un serpent.

— Allons! Allons! lui ai-je répondu. Tu as pu te rendre compte que personne n'a rien à craindre avec moi. Je suis bien plus fort que le Niamou puisque la panthère a eu peur de moi et s'est sauvée et j'ai tué le serpent. »

HU-HO SUR LES HOMMES !

Le village Guerzé vient de s'éveiller. Une vapeur dense s'élève du sol, évaporation d'une partie de l'eau tombée au cours de la tornade de la nuit et que les premiers rayons du soleil pompent avidement.

D'habitude les hommes sortent un à un de leurs cases et flânent à l'entrée paresseusement, encore tout engourdis de sommeil, pendant que les femmes s'affairent à l'intérieur et allument au milieu de la case le feu de branches qui servira à la lente cuisson du repas. Mais ce matin, les

cases ne se remplissent pas de fumée; nulle fumée ne monte à travers les toits de chaume et ne se mêle à la vapeur qui s'élève des toits imbibés d'eau.

Une animation inaccoutumée règne cependant à une extrémité du village. Après un court conciliabule, les hommes rentrent chez eux; les femmes, au contraire, se dirigent vers une case d'où partent des gémissements et des cris aigus; quelques jeunes gens prennent rapidement les pistes conduisant aux villages voisins pour arrêter et faire retourner les gens qu'ils rencontreront en chemin et porter la nouvelle : une des femmes de Pépé le Balafré vient de mourir en mettant au monde un enfant.

Il y a de nombreuses années que pareil accident ne s'est produit; seuls quelques anciens du village en gardent le souvenir, mais tous savent que les rites doivent s'accomplir et que les femmes se réunissent pour lancer la malédiction sur les hommes. Nul ne pourrait dire l'origine de cet usage ni à quelle date il remonte; c'est une coutume, peut-être millénaire, à laquelle on ne saurait se soustraire et dont la tradition est gardée et transmise par celle qui, vis-à-vis des femmes, joue le rôle de sorcière.

Bientôt, autour de la case où vivait la morte, les femmes du village se sont assemblées; les jeunes, les vieilles, toutes sont là. Une longue plainte est modulée qui s'achève en un cri strident : Hu-ho sur les hommes!

Toutes alors se dépouillent de leurs pagnes et, complètement nues, se forment en une longue file, les femmes enceintes en tête, que conduira une mégère hideuse et gesticulant, la sorcière prêtresse de ce rite étrange.

Et le long monôme noir se déroule dans une clameur immense, avec des contorsions de tous ces corps luisants et des gestes désordonnés des bras et des jambes. Lentement, il tourne à plusieurs reprises autour de la case de la morte :

— C'est toi, Pépé, qui as tué cette femme, hurle la sorcière.

— Hu-ho! Hu-ho sur les hommes! répondent les femmes.

— Tu es un assassin. Que la malédiction soit sur toi!

— Hu-ho sur les hommes!

— Tous les hommes sont des assassins; ils nous tueront toutes les unes après les autres.

— Hu-ho sur les hommes!

— Que tous les hommes soient maudits! Nous ne voulons plus être tuées par eux!

— Hu-ho sur les hommes! Hu-ho!

Le cortège parcourt ensuite le village en tous sens. Devant chaque case où demeure une femme enceinte les clameurs redoublent; la sorcière à pleine voix et sans arrêt lance ses malédictions et ses anathèmes et tout le chœur des femmes répond à chacun d'eux son hu-ho sur les hommes.

Les gestes, les cris, les expressions des physionomies ont quelque chose d'affreux et de démoniaque.

Les hommes, tous les hommes, effrayés, restent cachés dans les cases dont ils ont clos soigneusement l'entrée. Malheur à celui qui serait rencontré dehors! Aussitôt entouré par toute la troupe des furies, il serait égratigné et mis en sang, à moitié écharpé. Tous le savent et se terrent. Si, par hasard, quelqu'un avait passé la nuit dehors et se dirigeait vers le village, prévenu par les clameurs, il fait demi-tour et repart au loin ou se cache dans quelque fourré épais de la forêt, à grande distance des pistes, où il ne saurait être découvert.

Mais il ne suffit pas que la malédiction soit déversée sur le village; tous les alentours doivent en avoir leur part. Le cortège, toujours conduit par la sorcière, sort par une piste, pénètre dans les lougans les plus proches et en fait le tour, revient sur ses pas, emprunte une autre piste et continue longtemps et longtemps sa ronde infernale. Hu-ho sur les hommes!

Les branches des buissons chargées d'eau fouettent les corps nus et déversent sur eux leur contenu, les herbes des sentiers mouillent les jambes et les cuisses. Aucune des femmes n'y prend garde, toute à l'ardeur d'exhaler ses plaintes et sa haine.

Au fur et à mesure que la cérémonie se déroule, l'exci-

tation croît et grandit; les mouvements des membres se précipitent, les cris n'ont plus rien d'humain. La sueur commence à couler en longues traînées sur les corps et, mélangée à l'eau tombée des branches, délaye les emplâtres d'argile blanche que portent quelques-unes sur la figure, la poitrine ou le ventre. Les anciens tatouages se gonflent et se boursouflent. Tout cela forme des taches horribles sur la peau rendue plus luisante par l'ardeur du soleil et ajoute à la hideur et à la bestialité de l'ensemble.

Voilà plusieurs heures déjà que dure le défilé avec ses invectives; les voix deviennent plus rauques mais l'ardeur ne diminue pas. La sorcière continue à jeter d'une voix qui s'éraille le chapelet de ses imprécations, toujours les mêmes; indéfiniment la même clameur répond : Hu-ho! Hu-ho sur les hommes!

Enfin, le cortège rentre au village et se disloque; les femmes entourent leurs reins de leurs pagnes : l'incantation est terminée, l'anathème est jeté. Chacune retourne à sa tâche quotidienne et va redevenir l'esclave soumise et attentive de l'homme, recevoir ses coups et satisfaire ses moindres désirs.

Quant à la morte, personne ne songe plus à elle; tout à l'heure elle sera transportée dans la tombe étroite où, suivant l'usage, elle sera ensevelie accroupie. Pendant quelque temps quelques vestiges, un peu de coton en touffe, quelques menus fils, des grains de riz subsisteront et en indiqueront la place. Et ce sera tout.

La sorcière transmettra les rites à une de ses disciples pour une cérémonie que peut-être aucune de celles qui y ont participé ne reverra plus jamais.

ON MANGE UN HOMME

Nous avions eu assez de mal à recruter les quelques Malinkès qui servaient de moniteurs chez les peuplades où nous conduisaient nos travaux de prospections. Certes, au début, beaucoup s'étaient présentés, car le Noir aime

beaucoup se déplacer et il n'est jamais si heureux que lorsqu'il fait un long voyage. A ce sujet, les commerçants européens avec qui nous nous étions mis en rapport dès nôtre arrivée nous racontaient qu'il y a quelques années, lorsque l'argent était abondant, il n'était pas rare de voir les indigènes se présenter dans les gares avec une petite somme d'argent et demander un billet pour la distance la plus éloignée possible; ce n'était jamais pour un endroit déterminé, et peu leur importait lequel, mais toujours pour le trajet correspondant à la somme qu'ils avaient sur eux. Ils revenaient ensuite à pied, se débrouillant dans les villages où ils passaient pour trouver d'une manière ou de l'autre le peu de nourriture qui leur était nécessaire.

Lorsqu'ils avaient su que nous devions opérer uniquement dans la forêt, ils s'étaient aussitôt éclipsés, tant la terreur des grandes étendues boisées est restée grande chez eux. La forêt reste toujours pour eux la région impénétrable, pleine de secrets et de mystères, où il faut constamment se tenir sur ses gardes et se méfier de tout, des hommes et des bêtes et même des choses; et je ne sais pas de quoi ils ont le plus peur, si c'est des hommes, des bêtes ou des choses. Les choses, et il serait bien difficile de leur faire définir lesquelles, sont pleines de sortilèges, aussi bien les arbres, que les pierres ou on ne sait trop quoi encore; les bêtes y sont, disent-ils, plus terribles et plus dangereuses que partout ailleurs; quant aux hommes, ce sont des sauvages qui dévorent tous ceux dont ils peuvent s'emparer.

Ce ne fut qu'à force de patience et de pourparlers que nous avions réuni la dizaine d'hommes dont nous avions besoin et encore dut-on leur promettre, et insister tout particulièrement là-dessus, que nous ne les laisserions jamais seuls à une petite distance de nous et qu'ils resteraient toujours à nos côtés.

Il fut d'ailleurs amusant au possible de les observer au fur et à mesure que nous pénétrions plus profondément à l'intérieur de la forêt.

Tant que nous restâmes en Haute-Guinée, ils ne lais-

sèrent rien paraître de leurs idées ou de leurs sentiments. Les Tomas, que nous avions rencontrés tout d'abord, vivent juste à la lisière de la forêt, ou plutôt de ce qu'il en reste, car à ses extrémités elle a été l'objet de coupes sombres et en bien des endroits il ne demeure plus guère que quelques îlots touffus en train eux-mêmes de disparaître. Les deux populations se pénètrent aisément et ont des relations fréquentes, les villages sont nombreux et les habitants très doux. Nous ne fîmes d'ailleurs que traverser rapidement cette région.

Un peu plus loin, en pays Guerzé, bien que les mœurs fussent déjà plus rudes, ils ne se sentirent pas trop dépaysés. On percevait toutefois une espèce de soulagement lorsque nos randonnées nous poussaient à faire quelques pointes en dehors de la zone forestière.

Mais en Côte d'Ivoire leur attitude changea du tout au tout. Là, en effet, commencèrent les étendues immenses de forêt quasiment vierge, les longs déplacements sans rencontrer un seul village; malgré la solitude qui nous enveloppait, ou peut-être à cause de cela, ils semblaient moins que rassurés. Lorsque nous faisions halte dans quelque village, aucun n'osait plus s'éloigner de nous; ils restaient constamment à rôder autour de notre campement comme pour se mettre sous notre protection. On en vit même circuler avec un coupe-coupe sous le bras qu'ils ne quittaient plus, tant leur crainte des hommes était grande.

Un peu plus loin, en pays N'Guéré, leur frayeur ne fit que croître. Il est vrai que les indigènes avaient des têtes particulièrement sauvages, quelques-uns même vraiment bestiales, comme si la civilisation se chargeait d'adoucir les traits des individus. C'étaient tous pourtant de fort braves gens, tout au moins dans leurs façons de se comporter à notre égard, car j'ignore ce qu'il pouvait en être entre eux. Nous pûmes ainsi constater que plus l'homme était simple et primitif, plus il était cordial et accueillant sous ses manières frustes, cherchant même à rendre service le plus possible. Malgré tout, nos

Malinkés n'étaient guère rassurés et ne quittaient plus du tout leur coupe-coupe.

L'un d'eux, qui aimait à me faire part de ses impressions, me dit même un jour : « Si vous, les Français, n'étiez pas venus dans ces pays, jamais nous n'aurions pu y entrer. Autrefois tous ceux qui essayaient étaient tués et mangés. » Et ils étaient tous intimement persuadés, tout au moins dans les débuts, que s'ils s'éloignaient de nous un tant soit peu, le même sort leur serait réservé.

La réflexion que me fit devant eux un ancien tirailleur n'était guère de nature à les tranquilliser. C'était un homme déjà âgé, au facies rude et barbare, un peu simiesque même; ses dents taillées en pointe à la mode du pays achevaient de lui donner l'aspect du parfait cannibale. Il était au demeurant le plus brave homme du monde. Heureux de rencontrer des Français, il était venu tout de suite vers nous et rôdait continuellement autour du campement, sachant qu'il serait toujours bien reçu, et peut-être avec l'espoir inavoué de recueillir de temps en temps une cigarette qu'il fumait avec délices. Mais, suivant l'habitude générale, lorsque nous cherchions à l'interroger sur les coutumes secrètes du pays, il devenait aussitôt muet. Certain jour, nous nous étions amusés à mettre la conversation sur le chapitre de l'anthropophagie; il eut tout d'abord une protestation indignée, puis finit par reconnaître, dans un large rire qui découvrit ses dents redoutables, qu'elle avait bien existé, mais autrefois et il y avait longtemps, bien longtemps. Comme nous insistions quelque peu en ajoutant qu'il n'y avait pas si longtemps de cela qu'on avait jugé et condamné quelques indigènes à ce propos, il eut cet aveu candide : « Tu ne sais pas comme c'est bon l'homme; si tu en avais goûté, tu ne voudrais plus manger autre chose. »

Cependant, au bout de quelques semaines, voyant que rien de fâcheux ne se produisait, les craintes s'estompèrent et disparurent peu à peu; petit à petit des relations s'établirent entre nos hommes et les indigènes et je soupçonne fort les femmes (malgré leur laideur et leur aspect peu engageant elles étaient aussi peu farouches que

partout ailleurs et, nous, nous les voyions avec nos yeux d'Européens) d'y avoir été pour quelque chose. Toujours est-il qu'assez rapidement Malinkés et N'Guérés ou Yacoubas firent très bon ménage.

Un soir, nous étions venus camper dans un petit village voisin du Cavally, ce beau fleuve qui prend naissance en Haute-Guinée au mont Nimba, le sommet le plus élevé de l'Afrique Occidentale Française, et, après cent cinquante kilomètres de parcours en Côte d'Ivoire à travers une forêt inhabitée, sert ensuite de frontière jusqu'à son embouchure entre cette colonie et le Libéria. C'était dans une période de nouvelle lune, temps propice pour la chasse de nuit, et nous résolûmes d'en profiter, car les provisions de bouche commençaient à s'épuiser et quelque pièce de venaison nous changerait agréablement des poulets étiques qui composaient le menu journalier de tous les repas.

Après le dîner, un camarade et moi nous nous étions équipés avec les lampes électriques à puissant projecteur fixées sur la tête et, suivis de deux Malinkés pour rapporter le gibier, étions descendus jusqu'au fleuve. Généralement dans ces petites expéditions nous nous faisions accompagner par un habitant du village chargé de nous indiquer les clairières de la forêt que fréquentent plus volontiers les antilopes et autres animaux; ce soir-là, sous des prétextes divers, nous n'avions trouvé personne pour nous guider.

Nous suivions donc lentement une mauvaise piste le long de l'eau, étouffant prudemment le bruit de nos pas pour ne pas donner l'éveil au gibier éventuel et, avec le faisceau lumineux de nos lampes, fouillant avec soin tous les buissons à la recherche de la paire d'yeux brillants fascinés par la lumière qui nous donnerait l'occasion d'un coup de fusil facile.

Cependant nous ne tardions pas à remarquer que les Malinkés avaient l'air inquiet. Au lieu de nous suivre tranquillement comme ils le faisaient d'habitude, ils s'arrêtaient fréquemment, semblaient écouter quelque chose, reprenaient leur marche pour s'arrêter et écouter encore,

regardaient attentivement dans la direction de la forêt comme s'ils cherchaient à pénétrer les profondeurs des sous-bois dans les ténèbres. Et que pouvaient-ils voir ou soupçonner dans cette obscurité opaque qui nous enveloppait, alors que nos projecteurs ne nous avaient rien révélé?

Plus nous avancions, plus leur attention était éveillée. Ce manège était d'autant plus bizarre que l'on ne pouvait imaginer un animal quelconque nous suivant en marche parallèle à vingt ou trente pas de nous à travers la forêt; il se serait tapi ou se serait enfui depuis longtemps. Quelques coups de lampe prolongés ne nous avaient rien donné.

Soudain une branche craqua. Instinctivement nos deux faisceaux lumineux se portèrent aussitôt de ce côté et restèrent un long moment à sonder arbres et buissons. Rien; immobilité et silence absolus; aucun animal ne regarde vers nous, ses yeux se seraient mis immédiatement à briller dans le pinceau de lumière de nos lampes. Peut-être tout simplement une branche morte s'est-elle détachée d'un arbre.

Pourtant cette fois il n'y a pas à s'y tromper, c'est un léger froissement de feuilles qui parvient jusqu'à nos oreilles et il n'y a pas le moindre souffle de vent. Nous avions éteint nos lampes; je donne un brusque jet de lumière dans la direction où j'ai cru percevoir le bruit et je distingue vaguement à quelques mètres une ombre qui se glisse derrière un arbre. Un fouillis inextricable de ronces et de lianes nous empêche d'arriver jusqu'à elle; mais il n'y a pas de doute, quelque chose a remué, quelque chose de vivant se trouve là près de nous, nous épie sans doute.

Les lampes à nouveau éteintes, nous restons tous les quatre un long moment immobiles, aux aguets. De part et d'autre c'est le silence.

Dès que nous simulons une remise en route, le froissement des feuilles reprend, très léger : nous en avons maintenant la certitude, nous sommes épiés et suivis et ce ne peut être que par des hommes. Les Malinkés dont les

sens sont plus éveillés l'ont perçu avant nous et c'est ce qui motivait leur attention; sans mot dire, inlassablement, ils continuent à scruter la forêt. Comme il n'y a pas d'autre piste que celle où nous sommes, ceux qui nous guettent vont à travers la forêt même, d'arbre en arbre, et c'est le frôlement léger des buissons qui dès le début a attiré l'attention des Malinkés.

Maintenant, se sentant découverts, les autres prennent moins de précautions et nous voyons nettement quelques ombres remuer entre les arbres et se diriger du côté où nous allions nous-mêmes.

Un des Malinkés s'adresse à nous :

« N'allons pas par là. Il y a des hommes qui mangent un autre homme. »

Je suis tellement surpris que je sursaute :

« Hein? Que dis-tu?

— Oui, reprend-il, par là, il y a des hommes qui mangent un autre homme. »

J'essaye d'obtenir des précisions. Comment le savent-ils? Ont-ils surpris quelque chose au village ou la peur éveille-t-elle leurs anciennes frayeurs? Je ne peux rien en tirer d'autre. Un fait est certain, scène de cannibalisme ou simple cérémonie rituelle, il se passe quelque chose dans cette partie de la forêt et notre présence est indésirable; il est inutile de chercher des incidents qui peuvent être graves, ou même pires, car on ne nous laissera pas approcher et, dans la nuit opaque, chaque arbre peut être une embûche. Nous décidons donc de ne pas aller plus avant.

Cependant, au jour, j'ai voulu essayer de découvrir si quelque indice ne nous mettrait pas sur la voie de ce qui avait pu se passer. Pendant toute la matinée nous avons battu la forêt. Nulle part nous n'avons trouvé trace de pas ou de stationnement; tous les vestiges avaient disparu, toutes les traces de passage en dehors de la piste avaient été soigneusement effacées.

LES MAGNANS

Les différentes espèces de fourmis sont très nombreuses en Afrique noire et, dans chacune d'elles, les individus existent par myriades. C'est un des fléaux du pays.

Pour ma part, je ne connais rien de plus désagréable que les petites, infiniment petites, fourmis rouges qui grimpent dans les hautes herbes et les palmiers à rafia. Lorsque l'on est obligé de se frayer un chemin au travers, les feuilles que l'on écarte les déversent sur soi. Sont-ce des morsures ou émettent-elles un liquide vésicant? Je ne sais, mais dès qu'elles sont en contact avec le corps, ce sont des brûlures intolérables.

D'autres ont une odeur repoussante. Elles sont énormes celles-ci, d'un centimètre à un centimètre et demi de longueur. Leur présence se signale par une odeur de chair en décomposition, aussi les appelle-t-on des fourmis-cadavres. Je n'en ai jamais vu plus de deux ou trois douzaines ensemble et cela suffisait pour que leurs émanations fétides se fissent sentir à plusieurs mètres à la ronde.

La première fois que je les rencontrai, j'avais démoli une petite termitière et m'étais amusé à répandre les termites à l'entour. Quelques instants plus tard, une odeur cadavérique se fit sentir et attira mon attention; les grosses fourmis étaient là saisissant les termites dans leurs fortes mandibules par deux ou trois à la fois et les emportant; d'autres se livraient à un véritable massacre, en vue probablement de se constituer une réserve pour les voyages suivants. Comment avaient-elles été avisées de cette riche provende? C'est un des mystères de l'instinct; en tout cas elles n'avaient pas tardé à apparaître.

Mais de toutes les fourmis, les plus redoutables sont sans contredit les magnans. On ne les voit guère que dans leurs déplacements, changements d'habitat ou expéditions de chasse; mais alors ce sont des colonnes immenses qui s'écoulent pendant des heures et des heures, certains vous diront même pendant des jours entiers mais il y a peut-être là une petite part d'exagération. En tout cas,

ayant rencontré l'une d'elles le matin au petit jour, je pus constater, lorsque je repassai là à la tombée de la nuit, que le défilé durait encore.

Quel Fabre ira les étudier sur place? Il y a là un travail intéressant pour les entomologistes et le sujet en vaut la peine. Pour nous qui ne voyons qu'en passant, les observations ne peuvent être que bien rapides et bien superficielles.

Ce sont de grosses fourmis, du moins les guerriers qui atteignent facilement trois quarts de centimètre; les ouvrières sont sensiblement plus petites. Armées de fortes mandibules très acérées, elles sont d'une extrême férocité; lorsqu'elles mordent, elles emportent chaque fois un petit morceau de chair. Très combatives, elles attaquent immédiatement tout ce qui se trouve devant elles et il ne fait pas bon se trouver sur leur passage.

Lorsqu'elles circulent dans la forêt ou dans la brousse, la colonne s'écoule normalement sous le couvert des herbes ou des feuilles qui jonchent le sol, les ouvrières au milieu, les guerriers sur les côtés pour protéger ces dernières.

Dès qu'il s'agit de traverser un passage découvert et sans abri naturel, une piste le plus fréquemment, les guerriers forment aussitôt une voûte épaisse en montant les uns sur les autres et s'arc-boutant solidement à l'aide de leurs pattes et de leurs mandibules et, sous ce tunnel, défile comme un véritable fleuve, à une vitesse extraordinaire pour leur taille, l'armée des ouvrières en rangs épais et serrés de quatre à cinq centimètres de large.

Tout en protégeant ainsi l'écoulement des ouvrières, les guerriers ne se contentent pas de former une carapace passive; en éveil et constamment aux aguets ils sont prêts à attaquer tout ce qui leur semble constituer une menace pour celles dont ils assurent la sécurité. Si l'on place brusquement un objet quelconque, un petit morceau de bois par exemple, même à une dizaine de centimètres de la colonne, instantanément un certain nombre de guerriers se détachent de la voûte et se précipitent sur lui; les autres en resserrent le diamètre pour lui assurer sa

continuité. Même lorsqu'il s'agit d'un objet inerte comme le morceau de bois que nous avons placé, ils restent là, immobiles autour de lui et en surveillance, tant que le défilé continue.

Si vous voulez continuer l'expérience un peu plus loin, prenez une branche assez longue et balayez le sol sur une certaine longueur de façon à bien rompre et disperser la colonne, mais ayez bien soin de vous écarter rapidement de quelques mètres pour éviter les terribles morsures. Aussitôt, c'est une ruée des guerriers tout autour de l'endroit où l'attaque s'est produite pendant qu'au point de rupture d'autres font refluer la colonne en arrière. Dans un ordre parfait, les ouvrières qui n'ont pas été touchées font demi-tour et repartent un moment en sens inverse, toujours en ordre, sans chercher à s'égailler et à la même vitesse. Celles qui ont été dispersées s'affairent un moment de part et d'autre et ne tardent pas à rejoindre leurs compagnes et à les suivre.

Les guerriers, eux, se scindent en deux groupes. A quel commandement obéissent-ils et d'après quel ordre? Chacun a l'air de connaître exactement le rôle qui lui incombe comme si tout avait été prévu et minutieusement réglé à l'avance. Pendant que quelques-uns courent çà et là à la recherche de l'ennemi qui a causé cette catastrophe, les autres reforment rapidement la voûte et, dès qu'elle est est rétablie, un peu moins épaisse peut-être mais grossie peu à peu par d'autres arrivants, la marche des ouvrières reprend aussitôt comme si rien ne s'était passé.

Une telle précision dans l'exécution est tout simplement admirable.

Et toujours elles poursuivent imperturbablement leur chemin. On raconte que parfois elles passent au travers d'une case; dans ce cas, il n'y a pas à chercher à lutter et la seule chose à faire est d'abandonner les lieux à l'ennemi de passage jusqu'à ce que le flot soit complètement écoulé. La lutte serait trop inégale.

A chaque morsure, avons-nous dit, c'est un petit morceau de chair qu'elles emportent; aussi les indigènes prennent-ils un soin particulier à les éviter. Lorsqu'ils se

déplacent en bandes, à la queue leu leu suivant leur habitude immuable, dès que le cri « magnans » a retenti, c'est un passage rapide et à grandes enjambées sur le terrain dangereux, surtout si, étant en chasse, elles sont dispersées sur une surface assez grande, de façon qu'elles n'aient pas le temps de s'accrocher à leur chair ou de monter sur eux. La zone franchie, ils s'inspectent les jambes minutieusement et parfois une claque vigoureuse retentit montrant que, malgré leur célérité, quelque ennemi encore plus rapide a réussi à les atteindre.

Devant pareille férocité, il n'y a rien d'autre à faire qu'à prendre la fuite; tout être vivant qui ne peut le faire est la victime de ces terribles bestioles. Qu'un bœuf à l'attache se trouve sur leur passage, il sera immédiatement couvert de myriades de magnans qui, en quelques heures, ne laisseront plus qu'un squelette parfaitement nettoyé sur lequel on ne retrouvera plus la moindre parcelle de chair.

A ce propos, il m'a été raconté une histoire effrayante. La qualité du narrateur ne peut faire douter de sa véracité; en tout cas, elle est très vraisemblable. La voici dans toute son horreur.

A la prison du Cercle était enfermé depuis quelque temps, on ne sait plus trop pour quel méfait, un indigène du voisinage, véritable brute sauvage. Les gardiens en avaient une certaine frayeur et ne pénétraient plus dans le local qu'avec la plus grande circonspection, car les premiers jours, sans aucun motif, il s'était jeté sur ceux qui lui apportaient ses repas et les avait à moitié assommés.

La nuit il poussait des hurlements affreux et rien ne pouvait le faire taire. Au début, on s'en était ému et même inquiété, les Européens tout au moins; quant aux tirailleurs ils avaient jugé que cela ne valait pas la peine de se déranger pour quelqu'un « d'aussi crapule ». Il n'y a rien de plus terrible en effet et de plus méchant vis-à-vis d'un Noir qu'un autre Noir et jamais il ne montrera la moindre pitié pour ses frères de couleur, bien au contraire.

Obéissant donc à contre-cœur aux ordres qui leur étaient donnés, ils avaient cherché les premières nuits ce qui pouvait occasionner de telles clameurs mais s'étaient bien vite rendu compte qu'elles étaient poussées sans aucun motif : ni bonnes paroles, ni menaces, ni coups même n'arrivaient à faire taire le prisonnier. On en avait donc pris son parti et on le laissait crier tout son saoûl jusqu'à ce que, fatigué de l'effort, il consentît à se taire.

Comme la même comédie recommençait tous les soirs, personne n'y prit plus garde et c'est ce qui occasionna le drame.

Un soir, à la tombée de la nuit, les clameurs commencèrent suivant le rite habituel, puis cessèrent peu à peu. Elles devaient reprendre quelque temps après plus horribles et plus effrayantes que jamais et se poursuivre pendant de longues minutes. C'étaient des cris atroces, des hurlements de bête fauve, mais personne n'y prêta plus d'attention que d'habitude, ne pouvant soupçonner quelque chose d'anormal. Au matin lorsqu'on entra dans la pièce où était le prisonnier, à la stupeur générale, on ne retrouva plus qu'un squelette. Les magnans étaient passés par là!

Il est facile de reconstituer ce que furent la lutte et l'agonie atroce du malheureux soumis à ce supplice le plus épouvantable qu'on puisse imaginer; il y a de quoi donner le frisson aux âmes les plus cruelles, les plus impassibles et les plus cuirassées contre la pitié et l'émotion. Les Noirs eux-mêmes en furent effrayés.

Affalé dans un coin, le prisonnier repose et peut-être déjà s'est-il endormi. Par une ouverture de la case une colonne de magnans qui poursuit aveuglément sa route commence à pénétrer, précédée de guerriers, et le flot des ouvrières escortées de leurs défenseurs suit les guides en rangs pressés.

Les guides une fois dans la place cherchent-ils une issue? Sont-ils attirés par l'odeur de la chair ou tout simplement l'homme se trouve-t-il sur leur passage? Peu importe. Voici la tête de la colonne près de lui. Quelques-unes des bestioles commencent à courir sur son corps;

l'une d'elles pique, enlevant un minuscule morceau de chair.

Réveillé par la morsure, sans réaliser encore de quoi il s'agit, l'homme porte machinalement la main à l'endroit où elle s'est produite. En même temps il se retourne et, dans ce mouvement, il balaye une partie de la colonne de magnans. C'est le signal de l'attaque générale. Les fourmis dispersées errent un moment çà et là, mais bien vite, pendant que les ouvrières courent encore de part et d'autre, les guerriers sont passés à l'offensive; ils grimpent de tous côtés sur le corps et mordent. Bientôt le corps entier en est couvert, les jambes, les bras, la poitrine.

Cette fois, l'homme a compris. D'un mouvement brusque il s'est dressé et jette un premier cri d'angoisse et de terreur, car il sait qu'il ne pourra plus échapper aux implacables bestioles.

Dans l'obscurité, la lutte est encore plus inégale. De ses mains l'homme frappe partout sur son corps avec violence; avec ses doigts, à tâtons, au hasard, il cherche à saisir et à tuer, mais, pour un magnan dont il arrive à se débarrasser, dix, cent remontent à l'assaut; ses pieds battent le sol désespérément s'efforçant d'écraser le plus possible de ses horribles assaillants. Peine perdue; le flot entre toujours dans la case et celle-ci en est bientôt pleine; d'autres encore arrivent : il y en a des centaines de milliers, des millions.

Sur son corps c'est maintenant un grouillement innombrable de bêtes qui piquent, qui mordent, qui emportent la chair vive. Au début, ce n'était qu'un picotement désagréable lorsque la peau seule était arrachée, mais la multiplicité des points touchés, la chair qui par endroit est à vif et commence à être entamée causent une douleur cuisante, intolérable. Fou de terreur, fou de douleur, l'homme crie, hurle, appelle au secours, mais à quoi bon? Personne ne se soucie de lui, personne ne se dérangera; on est tellement habitué à ses cris quotidiens, à ses accès de rage que rien pouvait calmer qu'on n'y prête plus aucune attention.

Fuir! Fuir de cet enfer! Se débarrasser de toutes ces

fourmis accrochées au corps, de celles qui arrivent encore et se précipitent sur leur proie! Mais comment y parvenir? L'homme se rue sur la porte de sa prison; il essaye de l'enfoncer, il se meurtrit les épaules dans ses assauts furieux et désespérés mais vains, car la porte est épaisse, faite de ces bois exotique si massifs et si durs et, de plus, solidement barricadée; autant se jeter contre un blindage d'acier. Il s'en prend aux murs de sa geôle; il essaye de les ébranler; avec ses mains il cherche une fissure qu'il pourrait peut-être agrandir, mais il ne réussit qu'à s'arracher les ongles, les murs de banco, cette argile mélangée et pétrie de débris de chaume, sont devenus aussi solides et aussi durs que du béton.

Et l'homme est là qui hurle et qui halette, épuisé par la souffrance et par ses efforts.

A bout de forces déjà, il ne peut plus s'opposer à ces ennemis qui le dévorent vivant, qu'il sent partout sur lui mais qu'il ne peut même pas voir dans l'obscurité profonde qui règne dans la case. Son dos, sa poitrine, ses flancs, tous ses membres ne sont plus qu'une plaie qu'il avive encore en essayant de se frotter contre les murs rugueux. Les souffrances sont si intenses qu'il ne sait plus ce qu'il fait et il les augmente encore par ses gestes inconsidérés. Il se roule même sur le sol et se relève encore plus couvert de magnans. Les voilà maintenant qui atteignent la tête; ils se logent dans ses cheveux crêpus dont aucun essai ne peut les arracher; ils commencent à pénétrer dans ses oreilles, dans ses narines, dans sa bouche même où ils s'engluent dans la bave sanguinolente qui descend de chaque côté de ses lèvres. Des chairs déchiquetées le sang ne coule même plus, absorbé au fur et à mesure par toutes ces bêtes.

La douleur devient tellement horrible qu'il n'est plus capable de s'y opposer, les cris ne peuvent même plus sortir de sa gorge; ce n'est plus qu'un halètement rauque, qu'un râle douloureux dont l'intensité va peu à peu en décroissant. Dans le camp et dans le village, les gens peuvent dormir tranquilles; leur sommeil ne sera plus troublé désormais par l'éclat de sa voix.

Enfin l'homme s'abat. S'il respire encore, il ne peut même plus remuer; il perd connaissance; la fin approche à grands pas. Et sur cette proie devenue inerte, toute la horde se précipite, pénètre dans les chairs, à l'intérieur du corps, déchiquette. Les fourmis sont si nombreuses que le travail avance vite; et il y a toujours de nouvelles arrivantes qui aussitôt se jettent à la curée.

L'horrible festin continue jusqu'à ce qu'il ne reste plus un atome de chair à ronger, une goutte de sang à pomper. Alors, imperturbablement, les magnans reforment leurs rangs et la colonne repart, ne laissant plus qu'un squelette.

UNE CHASSE A L'ELEPHANT

Les grands pachydermes, éléphants et hippopotames, sont actuellement en voie de disparition et pourtant ils devaient être fort nombreux autrefois, car ce n'est pas sans raison qu'au moment des découvertes du golfe de Guinée les premiers navigateurs et commerçants avaient donné le nom de Côte d'Ivoire à cette étendue de territoire qui va du Libéria actuel à ce qui fut dénommé, pour des raisons similaires, la Côte de l'Or.

La reproduction de ces animaux est très lente et des massacres un peu inconsidérés ont grandement diminué le nombre des sujets adultes et, partant, capables de se reproduire. Certains pourront prétendre que leur disparition n'offre aucun inconvénient; c'est à voir et tout dépend du point de vue auquel on se place.

L'Administration a cherché à protéger ces espèces par l'établissement d'un permis spécial de chasse à tarif très élevé et ne donnant droit qu'à un nombre restreint de têtes. Le principe en serait excellent s'il était rigoureusement appliqué; mais, en dehors des Européens qui peuvent parfois tourner la loi, toute une catégorie d'individus échappe à ces prescriptions et ce sont les indigènes eux-mêmes qui, malgré des moyens primitifs, arrivent à faire de véritables hécatombes. L'indigène mange

rarement de la viande et c'est probablement pour cela qu'il en est si friand chaque fois que l'occasion se présente; lorsqu'un éléphant est aperçu au voisinage d'un village perdu dans la forêt, il est compréhensible qu'une pareille réserve de nourriture excite les convoitises.

Je me trouvais un jour dans une Subdivision d'un Cercle de la grande forêt. Cette contrée ne possédant ni plantations ni commerce d'aucune sorte, à part un petit va-et-vient d'indigènes transportant les produits locaux, bien rares étaient les Européens qui avaient l'occasion de passer par là et encore plus rares ceux qui s'y arrêtaient, ne fût-ce que quelques heures; aussi ma venue fut-elle accueillie avec joie, surtout lorsque l'administrateur apprit que je devais rester plusieurs jours. Il m'invita aussitôt à dîner pour le soir même et, mettant en commun nos ressources culinaires, nous décidâmes de faire popote ensemble pendant la durée de mon séjour.

Il faut avoir une âme d'anachorète pour vivre ainsi tout seul dans des postes écartés, sans aucun contact pendant de longs mois avec d'autres Européens. Au cours de mes pérégrinations, j'ai rencontré un certain nombre de ces postes; leurs occupants, soit célibataires, soit vivant là avec leur famille, m'ont toujours paru enchantés de leur sort, même lorsqu'ils atteignaient déjà un certain âge et que les enthousiasmes d'un début de carrière coloniale avaient dû s'atténuer. Etant seuls, ils ont déjà un travail matériel très absorbant, car même aux colonies la paperasserie ne perd jamais ses droits; mais, et c'est ce qui donne un intérêt à leur travail, ils sont aussi les véritables souverains du pays, ayant à trancher de toutes les questions. Quant aux loisirs, chacun les organise suivant ses goûts : pêche, chasse ou étude; et tout cela peut compenser largement les inconvénients de la solitude.

Mon hôte avait su se constituer une collection remarquable, à faire pâlir d'envie le musée d'ethnographie du Trocadéro; sa résidence était une exposition merveilleuse de tous les objets ayant trait à la primitive industrie locale ou se rapportant aux coutumes et pratiques rituelles : masques hideux et grimaçants, armes diverses, lourds

bracelets de pied en cuivre, statuettes en bronze, poteries curieuses, tout cela disposé avec art remplissait plusieurs salles et c'était un régal d'écouter les explications qu'il donnait sur chacun d'eux.

Si dans certaines régions on commence à fabriquer ces objets en série à l'usage des touristes ou de l'exportation, ce n'était pas le cas ici; tous étaient authentiques et avaient servi, quelques-uns même étaient très anciens et cela donnait d'autant plus de valeur à cette collection qui n'avait pu être réunie qu'avec beaucoup de difficultés et de patience.

Le repas qui me fut offert fut parfait, tout entier composé avec les ressources du pays, du moins en ce qui concerne le solide, car tout colonial possède toujours une cave bien montée : chou-palmiste, crevettes de rivière, magnifique poisson froid à la mayonnaise et grillade de filet d'hippopotame en composèrent le menu.

L'apparition de ce dernier plat amena tout naturellement la conversation sur la présence du gros gibier dans ces régions. J'appris ainsi que les hippopotames étaient encore relativement nombreux dans les rivières, j'en avais d'ailleurs aperçu un certain nombre les jours précédents, et que les éléphants faisaient de fréquentes apparitions dans le voisinage; mais mon hôte se hâta d'ajouter que, s'il se donnait volontiers le plaisir d'abattre de temps en temps un hippopotame, il avait renoncé à la chasse à l'éléphant depuis son premier séjour à la colonie à la suite d'une aventure dont il avait gardé un assez mauvais souvenir.

En voici le récit tel qu'il me le raconta :

« A ma sortie de l'Ecole Coloniale j'avais été désigné pour un poste situé en pleine forêt. C'était pour un débutant un poste de choix et pour moi en particulier une affectation idéale. Avec les ardeurs et l'enthousiasme de la jeunesse, je consacrais à la chasse tout le temps dont je pouvais disposer; bien vite les pièces ordinaires ne suffirent plus à mon tableau et je me mis tout de suite en quête du gros gibier, impatient que j'étais de pouvoir compter à mon actif un premier éléphant.

J'avais chargé quelques indigènes de rechercher les endroits qu'ils fréquentaient, aussi ma joie fut-elle sans bornes lorsque l'un d'eux vint m'avertir qu'il avait aperçu des traces à quelques kilomètres de là. Je me mis donc aussitôt en route avec mon guide.

A une certaine distance du village, sur la route même, quelques laissées toutes fraîches, que les indigènes appellent d'une façon si pittoresque des « cabinets d'éléphants », ne me laissèrent aucun doute sur le passage de ces animaux peu d'heures auparavant. Elles étaient assez abondantes ce qui laissait supposer la présence d'un troupeau de plusieurs têtes.

Il n'y avait donc qu'à suivre leurs traces; ce fut chose facile et je me jetai résolument à la poursuite des éléphants. J'étais jeune, je vous l'ai dit, et je débutais; je ne pouvais supposer l'ombre d'un danger. Même si l'on m'en avait averti, je n'y aurais pas cru; avec son inexpérience, et peut-être à cause de cela, la jeunesse a toutes les audaces.

Vous verrez fréquemment, après un passage d'éléphants sur une route, les poteaux télégraphiques arrachés; on dirait qu'ils se font un malin plaisir de faire des farces de leur façon. A cette époque, il n'y avait pas encore de lignes télégraphiques, mais sur deux ou trois kilomètres, tout le long de la route, gisaient quantité de jeunes arbres cassés ou déracinés; ceci n'avait pas été fait par amusement ou par esprit de destruction, mais dans le seul but d'atteindre les feuilles qui constituent leur nourriture.

Ces dévastations le long de la route cessèrent brusquement; mais sur le côté gauche un espace de quelques dizaines de mètres carrés présentait un fouillis de lianes et de buissons piétinés et littéralement écrasés sous leur masse pesante. Le troupeau avait dû s'arrêter là un instant, puis, pénétrant à l'intérieur de la forêt, il avait créé une véritable piste qui devait me conduire infailliblement jusqu'à lui; elle aussi était jalonnée d'arbres tordus ou brisés. Malgré tout, dans cet enchevêtrement de lianes et de débris de branches, la marche était assez pénible, mais

je ne sentais guère la fatigue tant j'avais de hâte d'arriver au but.

Après avoir longtemps peiné, mon guide et moi débouchâmes dans une vaste clairière. C'était un lougan, donc l'indice de la proximité d'un village; mais je ne pris guère le temps de m'arrêter à ces considérations ou de chercher à m'orienter, car, face à moi, à l'autre extrémité du lougan, un éléphant était là, les oreilles tendues et la trompe levée. Il nous avait certainement entendus venir et cherchait à se rendre compte de notre présence et allait probablement s'éloigner, dérangé et peut-être inquiété par notre irruption soudaine et sans aucune précaution.

Je ne songeai qu'à cela et, sans réfléchir autrement, épaulai, visai la tête un peu au hasard et tirai. Agir avec une telle précipitation, si l'on y ajoute mon inexpérience, était d'une imprudence folle, mais allez donc raisonner un débutant plein d'enthousiasme et de confiance en lui-même.

L'éléphant, mon coup tiré, chancelle et tombe sur les genoux. Je pousse un cri de triomphe et, sans prendre le soin de recharger mon arme, je me précipite vers lui. J'en étais à quelques mètres à peine lorsque je le vois se redresser lentement, se remettre sur ses pieds, puis me charger.

Ah! je vous assure, mon bel enthousiasme tomba tout d'un coup et ce fut alors de ma part une fuite éperdue; mais, en quelques foulées, l'animal gagne du terrain et arrive sur moi. Je ne l'évitai que par un brusque crochet. Emporté par son élan, il poursuit droit devant lui quelques mètres encore pendant que je file dans une autre direction.

Ce ne fut d'ailleurs qu'un court répit; l'éléphant a vite fait de revenir vers moi. Par bonheur je me trouve à côté d'une termitière ouverte par les indigènes pour rechercher la mère-termite, comme cela se présente quelquefois. Le trou n'était pas bien grand; plus mort que vif, suant la peur, j'arrive à me couler et me recroqueviller dans ce refuge inespéré, juste au moment où l'éléphant arrive à ma hauteur.

Je ne pensais plus à rien, je ne voyais plus rien que la

bête en fureur qui, sentant ma présence mais ne m'apercevant plus, arpentait un bien peu vaste espace de terrain autour de cette termitière. Ce manège ne dut pas durer bien longtemps; il me sembla pourtant, tant j'étais bouleversé et je tremblais, qu'il se prolongea pendant des minutes effroyablement longues. J'étais là, n'osant bouger, retenant même autant que je le pouvais ma respiration et j'entendais résonner dans mes oreilles, avec les battements précipités de mon cœur, le martellement du sol, le halètement de l'éléphant, le bruit de sa trompe à travers laquelle l'air sifflait et qui s'enroulait et se déroulait à la recherche de l'ennemi à saisir.

J'étais tellement ému que j'avoue, à ma honte, avoir complètement oublié l'indigène qui m'accompagnait; je ne pensai à lui que bien longtemps après lorsque j'eus retrouvé un peu de sang-froid et alors, en réfléchissant, je songeai qu'il avait pu selon toute vraisemblance se mettre lui-même à l'abri, au moins par la fuite, car il se trouvait à une certaine distance de moi lorsque j'avais tiré et c'est moi seul que l'éléphant avait chargé.

Après avoir tourné pendant quelque temps autour de cette malheureuse termitière, l'éléphant fit entendre un barrissement que je trouvai effroyable et je le vis disparaître dans la forêt. Je me crus sauvé, mais il n'en était rien encore, car, quelques instants plus tard, il réapparut avec tout un troupeau qui déboucha dans le lougan en véritable trombe. Combien étaient-ils? Je ne saurais le dire tant cette irruption fut soudaine; j'eus l'impression de toute une horde furieuse. Toutes ces bêtes parcouraient le lougan à toute allure; leurs cris se mêlaient au bruit sourd de leur galop qui frappait lourdement le sol. A chaque instant, les éléphants passaient devant moi, toujours conduits par celui que j'avais blessé, facilement reconnaissable à la longue traînée de sang qui s'élargissait de plus en plus sur sa tête.

Plus tard, je pus reconstituer que ce manège dura plus d'une heure et je puis vous dire qu'elle m'avait semblé terriblement longue. A la fin, fatigués de leur recherche

vaine, ils ralentirent peu à peu leur allure et finirent par s'éloigner dans la forêt.

Mais je n'osais toujours pas bouger et encore moins sortir de mon refuge tant je craignais de les voir apparaître à nouveau. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que quelques indigènes s'aventurèrent dans le lougan. Alertés par mon guide qui avait pu s'enfuir dès la première attaque et gagner le village voisin, s'étant rendu compte que le troupeau s'était définitivement retiré, ils venaient rechercher la trace de mes restes, car ils me croyaient bien complètement écrasé. Ce n'est qu'à leur approche que j'osai sortir de la termitière, bien peu fier, je vous assure.

Ce fut ma première et dernière chasse à l'éléphant. On viendrait me dire maintenant qu'il y en a un à cent mètres d'ici, je donnerais mon fusil à qui voudrait; quant à moi, je ne ferais plus un mouvement pour aller le tirer.

MERCVRIALE

LETTRES

Les Laboureurs de la Nuit, par *Ch. Agniel;* in-16 (14×19), 186 p., 250 fr. (Ed. « Notre Métier », Paris). — Nous ne conseillons pas ce roman aux amateurs de littérature littératurée, principalement attachés à la virtuosité des professionnels. Il y a en lui quelque chose de brut et de para-littéraire (que symbolise la surabondance des fautes typographiques) : mais non pas ce *soufflage* de l'expression qui traduit d'ordinaire de bonnes intentions mal étayées. Un ton retenu et mesuré. Pas plus de monotonie que d'amplifications; et, de mots techniques, juste ce qu'il faut.

C'est une chronique du rail et du métier des cheminots. Non seulement de ceux qui « labourent la nuit » à bord des grands trains : une chronique aussi de l'aiguillage et du triage, du moins spectaculaire et du plus rude, du casse-croûte aussi et du dortoir; dans la simplicité et le direct. Une poignée de personnages constants relient entre elles des scènes fort variées, brèves et vivement menées. L'auteur a eu la sagesse de ne pas se croire tenu de brancher sur tout cela une de ces sottes intrigues passe-partout qui gâtent toujours ce genre de livres. Nous sommes dans le solide de l'existence.

S'il est vrai que la littérature se dissipe à trop s'écarter de son chemin propre (les suiveurs de Zola l'ont montré), elle s'anémie à vivre, fenêtres fermées, sur elle-même. On remâche alors mêmes sujets, mêmes types, mêmes schémas, mêmes milieux, mêmes tonalités; on s'exténue à varier l'exécution, les moyens sont pris pour fin, et c'est — au mieux — la préciosité. Il faut bien que Voiture vienne compenser Tabarin, et Mallarmé le naturalisme; mais quand le roman s'étiole, il faut aussi que quelque homme de métier, ou quelque enquêteur très proche des choses (le journalisme aurait beaucoup à faire par là), vienne lui injecter une copieuse seringuée de réalité. M. Ch. Agniel rappelle ainsi aux professionnels — comme avait fait naguère M. Michel Maurette avec *La Crue* — qu'il y a une bonne route à dégager des ronciers et des éboulis. — S. P.

Histoires brisées, par *Paul Valéry;* in-8, 192 p., tirage limité à 6616 ex. num. (Gallimard). — Des contes, proches de poèmes. Rêvés

en marchant, nés de la marche. Au retour Valéry notait ces « idées » ou « sujets », — ces thèmes. Parfois il les a repris, allant même au voisinage de l'élaboration achevée; il songeait à la publication.

Il n'était pas innocent lui-même de ce malentendu qui dure, et qui limite son action d'écrivain au volontaire et au concerté. Il y tendait, oui; mais à partir d'un élan organique qu'il n'est pas parvenu à masquer, ni même à nier tout à fait. Les *Histoires brisées* le rapprochent encore un peu de cette *nature* obscure et redoutée.

On y voit poindre à nouveau cette tentation du romanesque qui renoue avec *Monsieur Teste*. Il se défendait contre le roman avec trop de feu (dans cette préface-ci encore) pour qu'il n'y eût pas quelque chose qui le piquait dans un art pour lui si *étrange*; était-il si assuré que ce fût un art inférieur que celui en deçà duquel s'arrêtaient ses propres puissances? On voit bien ici qu'entre conte et roman se dresse une muraille. Valéry s'y heurte, et rebondit: non pas en arrière, mais selon une oblique qui aurait pu recouper la route d'un Michaux... si ce n'étaient là trop de *si* et de *peut-être* — S. P.

Monsieur Ripois et la Némésis, par *Louis Hémon;* in-16, 320 p. (Grasset). — Fort antérieur à l'illustre *Maria Chapdelaine* et à la guerre de 14, cet étonnant roman n'a pratiquement pas vieilli : Louis Hémon avait eu le courage de résister à la mode. L'atmosphère d'abord : un Londres qui a l'étrangeté et la présence des romans de notre enfance et des premiers titres du *Masque*. Y évolue M. Ripois, qui porte une moustache à la française et en joue gauloisement. Un petit séducteur, mais très tombeur, tout occupé à courir derrière... ses impulsions, puis à laisser tomber ses victimes. Rien d'un don Juan, — ni d'un Jack l'Eventreur : et c'est la platitude de son égoïsme qui fait l'atrocité extraordinairement pure de sa cruauté. Les figures de femmes sont tracées avec autant de sensible tendresse que celle de Ripois l'est avec impassibilité; et, ici et là, le même fouillé, la même tonalité. Avec les moyens du naturel le plus quotidien; sans métaphysique ni grandiloquence. La fin déçoit; le romancier n'a pas tenu le ton, il s'effondre dans un moralisme où Némésis, hélas! n'a rien à faire. — S. P.

Extérieurs à Venise, par *Frédéric O'Brady*, préface d'Orson Welles; in-16, 248 p., 340 fr. (Gallimard). — Les combines, les coucheries et le langage nature d'une équipe tournant à Venise les extérieurs d'un film. Ah! que c'est à la page! et brutal! et vengeur! Et, à la réflexion, malgré tant de néo-poncifs, sympathique : à cause d'un triple effort, pour rompre les cadres coriaces du romanesque tout-venant, pour déterminer et traiter un sujet d'aujourd'hui, enfin, de la part d'un homme qui sait quelque chose, pour parler de ce qu'il sait au lieu de rabâcher les histoires des autres. — S. P.

Monsieur Paul, par *Henri Calet;* in-16, 336 p., 410 fr. (Gallimard). — Un homme de quarante ans écrit sa propre histoire à l'intention de son fils nouveau-né, qui ne devra la lire qu'âgé lui-même de quarante ans. On devine que ce testament n'a rien d'édifiant. Subsidiairement, une chronique de l'époque. La composition est celle d'une chronique, c'est-à-dire étrangère à l'idée même de composition. La retenue du style, en contraste avec des thèmes naturalistes, suffit déjà à faire humour : un tel style est réservé d'ordinaire à la face « ange » de l'homme, et c'est à l'autre précisément que s'intéresse Henri Calet, — comme son *Italie à la paresseuse* était l'envers de la relation classique. Où ne conduit pas la pudeur! — S. P.

La Ferme en Folie, par *Marcel Jouhandeau;* 11 × 17 cm, 64 p., tirage limité à 2.193 ex. num., 275 fr. (Gallimard). — Cette charmante petite plaquette réunit trois petites histoires campagnardes où Jouhandeau réussit presque à faire du Jouhandeau. — S. P.

Mort de la Littérature, par *Raymond Dumay;* in-16, 144 p., 250 fr. (Julliard). — Le mérite de ce titre est d'attirer brutalement l'attention sur un problème dont la littérature risque non pas de mourir, mais certainement de souffrir. Il s'agit de la situation matérielle faite aujourd'hui aux écrivains. En bref : il est impossible qu'un débutant vive de sa plume, — et impossible qu'il écrive s'il doit émousser le vif de son esprit dans les besognes de la subsistance. Le cas est grave aujourd'hui comme il n'a jamais été. Il explique tant de livres *bâclés* par de jeunes écrivains à qui manque le loisir de mettre en œuvre des dons vrais; et il montre que les dons les plus rares risquent aujourd'hui, réellement, de *se perdre*. Raymond Dumay connaît très bien la question dont nous résumons sommairement les incidences les plus voyantes; il l'examine dans le détail (et dans le temps); et il serait très important que son analyse économique fût prise tout à fait au sérieux. — S. P.

L'homme et le Sacré, par *Roger Caillois;* in-16, 256 p., 390 fr. (Coll. « Les Essais » XLV, Gallimard). — La première édition de l'ouvrage, parue en 1939, avait dû être abrégée pour des raisons de librairie. Cette réédition en donne le texte complet, auquel M. Roger Caillois a ajouté trois appendices : « Sexe et sacré », « Jeu et sacré », « Guerre et sacré ». — S. P.

Les plus beaux textes sur la Mer, présentés par *Théophile Briant;* in-8, 272 p., 420 fr. (La Colombe). — Beau sujet, messieurs, beau sujet : rien de plus facile à manquer. Théophile Briant est du petit nombre de ceux qui, littérairement et maritimement, étaient en droit de le traiter. Aussi l'a-t-il fait avec modestie, se donnant et nous donnant cette garantie d'être ample. La plupart de ses textes sont beaux et forts. Saint Ambroise y coudoie Jules Verne, André Breton, Claude Farrère, Joinville Lautréamont : c'est la fraternité de la mer. — S. P.

Les Noces du Matin, par *Raymonde Vincent;* 240 p., 330 fr. (Ed. du Seuil). — Après un long temps de silence, Raymonde Vincent, qui pour *Campagne* eut en 37 le Fémina, à nouveau se manifeste avec ce livre. Original à coup sûr, et déjà par sa conception même, déconcertant peut-être, irritant parfois, il ne peut être indifférent et marque dans son œuvre, sinon un sommet, du moins une recherche toujours louable en elle-même. Ce roman se présente comme une tragédie à trois personnages (Elle, la confidente, et Lui) et en quatre actes au texte presque exclusivement dialogué, surtout dans la dernière partie.

Premier acte : Anne, fille assez étrange — et disponible — rencontre chez son amie Laurence, peintre comme elle, Etienne de Soulz pour qui elle éprouve au premier regard une fulgurante passion semblant porter la marque du destin même. Laurence, qui entrevoit — tout autant que la grandeur et la soif d'absolu de son amie — la médiocrité de caractère d'Etienne, la met inutilement en garde. Au second acte, quelques mois après, nouvelle rencontre au cours d'une soirée champêtre : elle se donne à lui, presque surpris d'abord, ensuite ébloui. Troisième acte : le temps a passé. Anne délaissée, en proie à des cauchemars atroces, déchirée et saignante des mille morts du désespoir, attend l'infidèle qui apparaît au quatrième acte pour signifier une définitive rupture. Et c'est la grande scène, dans les deux sens que l'on peut entendre, où les deux amants se déchirent implacablement. L'accusation et la défense s'affrontent dans une dialectique rhétoricienne (il s'est senti écrasé, étouffé par cette passion exclusive, dominatrice, brutale et presque inexplicable puisque Anne ne cèle ni son mépris lucide ni son apparente haine — mais c'est là qu'elle rejoint Hermione). Etienne est resté jusqu'après la crise nerveuse qui la terrasse. Et s'il disparaît enfin, nous savons retrouver dans un prochain livre le dénouement de ces dévorantes amours. Un grand sujet classique traité avec une recherche parfois trop sensible. — S. B.

L'Ecume et le Sel, par *Michel Zéraffa;* in-8 écu, 336 p., 360 fr. (Albin-Michel). — L'auteur du *Temps des Rencontres* (près de 800 p.) témoigne cette fois-ci d'un souci de contraction, mais garde un peu le goût de minutie : souvent on voudrait aller plus vite.

Toulon. La fille têtue mordue de peinture qui « monte » à Paris le temps de prendre conscience de son insuffisance. Le bellâtre négatif, le vertueux inopérant, le dur désappointé, des jeunes filles piquées de rigorisme ou d'affranchissement, mènent sur l'échiquier leurs intrigues négatives, personnages d'un personnalisme farouche qui se jouxtent sans se joindre. Impitoyable jeunesse! C'est dur, un peu sec, vrai peut-être. Il y a aussi guerre, bombardements, sabordage

de la Flotte : de fortes pages qui valent d'être lues. — S. B.

Monsieur Larose est-il l'assassin? par *Fernand Crommelynck;* 12×19, 340 p., 315 fr. (Ed. Flament). — Voulez-vous jouer avec moa, propose M. Crommelynck qui de dramaturge chevronné se mue en auteur policier. Pour un début, il nous gâte : vingt et un crimes gratuits, c'est beaucoup pour un seul homme... et un seul livre; une gageure déjà que nous n'en soyons pas trop affectés : la touche est fine. Que, selon les règles du genre qui exigent le choix multiple des conjectures, ce soit une réussite, il ne semble pas. Mais c'est originalement conçu, bien vu et ingénieux, parfois cocasse. Très Crommelynck. — S. B.

J'ai vu mourir le boulevard..., par *Simon Arbellot;* 19 × 14, 304 p., 480 fr. (Ed. du Conquistador). — Esprit, es-tu là? On ne retrouve hélas! pas trace de son fumet dans ces souvenirs mis en bouteille. Pour qui se plaît encore à l'évocation d'un temps facile (d'un monde aussi), de silhouettes fameuses, d'agapes défuntes. Les rancunes, elles, ne sont pas mortes. — S. B.

Bon pied, bon œil, par *Roger Vailland,* in-16, 241 p., ... fr. (Ed. Corréa). — Ce roman, dans sa simplicité, a quelque chose d'une tragédie. D'une part, un militant communiste dont l'idéal politique a envahi la vie, le privant de réactions humaines et spontanées; de l'autre, un homme et une femme sans foi et sans espoir, dont la faiblesse même fait la force et qui nous attachent par le caractère humain et gratuit de leurs actes bons ou mauvais, plus souvent bons que mauvais parce qu'ils connaissent et comprennent la détresse. Au centre, déclenchant par deux fois l'action : la police dans ce qu'elle peut avoir de plus souple, de plus dur et de plus hypocrite (police judiciaire mise au service de la police politique). Le style est clair, les dialogues sont bien menés; les personnages sont si vivants qu'ils semblent presque échapper à leur auteur. Antoinette, la femme qui se laisse défigurer lors de son interrogatoire, par simple dignité humaine, sachant bien que son mari ne verra là qu'un acte inutile, possède une réelle grandeur. — A.-M. B.

Jeanne et Marie, par *Ferny Besson,* in-16, 353 p. (Ed. Albin Michel). — Une mère, une fille; deux tempéraments opposés qui s'affrontent. Le problème est bien posé, le passage de l'amour aveugle et confiant que l'enfant éprouve pour sa mère au jugement lucide et cruel de l'adolescente se fait sans dureté. Marie (la fille) se déplace dans un halo de poésie. On regrette que la deuxième partie du roman reprenne, en l'inversant, le même thème d'une façon trop systématique. — A.-M. B.

Franches-Montagnes. II. Ingrattière, par *Thyde Monnier,* in-16, 305 p., 300 fr. (Ed. Plon). — Le retour des Bastard de Lacombe dans la Provence pacifiée du XIXe siècle fournit à Mme Thyde Monnier l'occasion de faire briller les couleurs, les fruits, la gaieté, le soleil du midi sous les yeux de cette famille si longtemps exilée dans les « franches montagnes » de Suisse. Reconstruire est dur, mais la force vitale qui a permis aux Bastard de survivre aux massacres des Vaudois en fera une famille prospère du XIXe siècle, épanouie en multiples rameaux, tous jaillis d'Ingrattière. — A.-M. B.

La symphonie inachevée, par *Jean Mistler,* in-8 couronne, 256 p., 300 fr. (Ed. du Rocher, Monaco). — Une série de nouvelles dont le caractère fantastique rappelle les contes d'Hoffmann. On y retrouve cette même juxtaposition du réel et du démoniaque ou de l'étrange qui finit par produire sur le lecteur une impression assez saisissante. — A.-M. B.

Tapisserie à personnages, par *Maurice Tumerelle,* 12 cm, 5 × 16 cm, 5. 196 p. (Ed. Le cor de chasse, Bruxelles). — Il s'agit également d'un recueil de nouvelles, où l'on retrouverait plutôt l'influence anglaise. L'auteur a su exprimer la contradiction entre la poésie de certains rêves et le caractère poussiéreux et vieillot qu'ils prennent lorsqu'on a l'imprudence de les vivre. — A.-M. B.

Les Amants d'Amsterdam, par *Thomas Bronfay,* avec une préface de Dussane, in-16, 330 p., 360 fr. (Ed. du Conquistador). — Mer, amour, sorcellerie, aventures de toutes sortes telles qu'on savait les vivre au XVIIIe siècle, le tout conté dans une langue riche en expressions pittoresques, mais dont le caractère archaïque semble parfois artificiel. — A.-M. B.

Les Pluvinages, par *Georges Adam,* in-16, 248 p., ... fr. (Ed. Plon). — Un style précis, ferme, qui permet à l'auteur de fouiller un person-

nage ou de rendre par le détail l'atmosphère d'une rue, au lecteur de suivre l'histoire pénible du « cas » Champeau, homme épanoui, équilibré, heureux de vivre, qu'une injustice fait tomber au plus bas de l'échelle sociale. — A.-M. B.

La jeune fille et la mort, par *François-Régis Bastide*, 2 vol., 14 cm × 23, 398 p. et 305 p. I. Le Chant des Présages. II La Ville entre les Ponts. (Ed. Bader-Dufour). — Il ne suffit pas d'écrire un roman à quatre personnages principaux pour recréer l'atmosphère d'un quatuor et le temps d'un roman est bien différent du temps musical, fût-il celui de Schubert. Songeant à un quatuor, l'auteur aurait pu construire, éviter les longueurs, les dissertations trop ambitieuses. De la sincérité donne un certain charme au thème : souvenirs d'enfance, tel qu'il apparait dans le premier volume. — A.-M. B.

La vie de sainte Thérèse d'Avila. La dame errante de Dieu, par *Marcelle Auclair*. 1 vol. de 494 p., pl. h. t., 600 fr. (Editions du Seuil). — Une longue familiarité avec la langue castillane et avec les œuvres de sainte Thérèse a permis à Mme Marcelle Auclair la pleine réussite de cette biographie : information solide (complétée par l'enquête sur place de la tradition vivante), qui, loin de s'étaler, se dissimule de son mieux pour ne pas déplaire à celle qui détestait « les nonnes latines » ; style animé par une chaleur de sympathie, que ne dépare aucune des afféteries assez communes aux femmes-écrivains. Thérèse d'Avila revit avec sa charmante spontanéité (surtout sensible dans ses lettres), son sens de la mesure même dans l'action héroïque (réunissant deux traits spécifiquement espagnols : idéalisme et bonhomie), sans parler de son génie religieux. Quand on a fermé le livre, il semble qu'on ait vécu auprès d'elle.

Un des grands mérites de l'ouvrage est la façon colorée et fidèle dont Mme Auclair traduit le castillan du XVIe siècle.

Puisque, Dieu merci, le livre est pourvu d'une bibliographie, pourquoi ne pas y indiquer les dates de parution des ouvrages? — M. M.

Livres reçus :

L'avenir est derrière nous, par Jean-Henri Roy (Gallimard); *« Et c'est le même ciel bleu »*, par Paul Crouzet (Didier); *Cours gradué de graphologie*, par Edouard de Rougemont (Marcel Rivière); *L'Ecriture des aliénés et des psychopathes*, par E. de Rougemont (Vigot Frères); *Le globe dans la main. I. L'amour*, par Jacques Audiberti (Foret); *Dona Maria*, par Andrée Corthis (Arthème Fayard); *Leur sale pitié*, par Micheline Peyrebonne (Amiot-Dumont); *Joconde*, par Marie-Anne Commène (Emile-Paul).

POÉSIE

CHOIX DE POEMES, par *André Fontainas* (Mercure de France). — PETITS AIRS D'AUTOMNE par *Paul Zenner* (Points et Contrepoints). — LES OMBRES DU MATIN par *Hélène Julès* (Imprimerie G. Granguillot). — Rien ne sert mieux la renommée posthume d'un vrai poète que la publication d'un choix de ses poèmes les plus substantiels et les plus dignes de vivre dans la mémoire. Aussi devons-nous être reconnaissants à Mme André Fontainas ainsi qu'aux « Editions du Mercure de France » de nous donner aujourd'hui un important florilège de l'auteur des *Nuits d'Epiphanies* et de *Vers l'Azur*.

Dans ce volume de trois cents pages, il en est une cinquantaine réservée à la période purement symboliste de Fontainas qui va de sa première plaquette : *Le Sang des Fleurs* (1889) jusqu'à

la *Nef Désemparée* (1908). Cette période, où les vers libres très souples et très mélodieux alternent avec les vers réguliers de plus stricte observance mallarméenne, est représentée par des pièces remarquables comme les *Iles* dont les rythmes fluides sont au service d'un vaste élan vers l'aventure et comme *Renaissance* d'une force aussi pleine d'harmonie et de science que de flamme intérieure.

Mais l'essentiel du lyrisme de Fontainas est contenu dans les deux cent cinquante autres pages, consacrées, d'abord, à ses recueils parus entre 1921 et 1947, et, ensuite, à un certain nombre d'inédits. *L'Allée des Glaïeuls* et *Récifs au soleil* publiés presque en même temps que *Charmes* de Valéry, après un silence de treize années, nous le montrent revenant vers l'ordre et la lumière classiques, sans pour cela qu'il abandonne l'ombre d'un mystère lié, semble-t-il, à l'un des plus attachants climats de son inspiration.

C'est toutefois dans la *Halte sous les Hêtres* (1934) et dans l'*Appel à la Déesse* (1942) que l'on trouve ses meilleurs poèmes, ceux dont la densité fait songer à celle d'un fruit mûr et qui éveillent en nous des correspondances particulièrement profondes. André Fontainas évoluait de plus en plus dans ses dernières années vers une pureté que l'on a parfois qualifiée de racinienne. J'aurais voulu citer l'*Ode à Psyché*, d'un si beau mouvement et d'une si pathétique ampleur; mais, comme elle a plus de soixante vers, je ne peux reproduire ici qu'*Adolescence* :

J'aime ce qu'elle fut et ce qu'elle est encore;
Ce qu'elle est, je le vois, et j'y songe souvent.
Tout m'exalte, m'émeut, puis se fond sous le vent
Du matin dissipant les lueurs de l'aurore.

Quel astre insoupçonné, quel chant pur et sonore
S'enflamment d'une joie où le rythme vivant
Passe dans son regard et s'épanche suivant
Le rêve de clarté que seul, en moi, j'adore?

Est-ce hier, aujourd'hui? serait-ce l'avenir?
Convient-il que j'attende, ou vais-je rajeunir
Et viendra-t-elle ici, lumière éblouissante,

Illustrer ma pensée et mes élans d'amour?
Et sera-t-elle alors la même adolescente
Qu'autrefois je guettais au même carrefour?

Puisse la perfection de cet émouvant sonnet, encore inédit avant de paraître dans ce choix, inciter ceux de mes lecteurs, qui ne la connaîtraient pas suffisamment, à mieux pénétrer l'œuvre abon-

dante d'un noble et haut poète entré, dès ses vingt ans, en poésie comme l'on entre en religion!

●

Paul Zenner a débuté en 1938 par un livre de pastiches : *Les Trente-six Manières d'Accommoder un Crépuscule au bord de la Mer* dont le succès fut très vif et dure encore puisqu'une quatrième édition revue et augmentée de cet ouvrage est actuellement sous presse. Puis, après avoir triomphé dans ce genre difficile qui touche souvent à la critique la plus pertinente tout en n'ayant l'air de n'être qu'un badinage, il a publié en 1948 et 1949 deux recueils de poèmes : *Dimanches* où l'on écoute les battements d'un cœur léger et quelque peu changeant dans ses amours, et *Polymnie* où sont exprimées en vers familiers les rigoureuses vérités d'un nouvel art poétique.

Le prix Alfred de Vigny vient d'attirer l'attention sur son dernier livre *Petits airs d'Automne* qui réunit de courtes chansons composées de cinq distiques en octosyllabes et continue la tradition des poètes fantaisistes, chère au Jean Pellerin du *Bouquet Inutile* comme au Tristan Derème de la *Verdure Dorée*. La poésie de Paul Zenner, qu'il faut rapprocher aussi de celle de Banville, est faite de confidences amoureuses où beaucoup de tendre espérance se mêle à beaucoup de regret :

Une ombre vague qui me fuit,
Une ombre qui court dans la nuit.

Elles vivent les roses mortes,
Et non celles que tu m'apportes,

Maussade avril couvert de fleurs?
J'ai perdu le sens des couleurs

Mais, autant que je m'en souvienne,
C'est au son des valses de Vienne

Que les ombres ne fuyaient pas
Quand je les suivais pas à pas.

Ces dizains savamment orfévrés séduisent et retiennent par leur grâce souriante, leur ton simple et par la délicatesse des sentiments nuancés qu'ils rendent avec bonheur. Ils valent par leur pouvoir intime de suggestion, nous invitent à la rêverie et gardent, en un temps où le verbalisme cherche presque toujours à déployer ses vains prestiges, une sorte de pudeur qu'on ne louera jamais trop.

•

Bien qu'elle ait à peine vingt-sept ans et que la plupart de ses vers aient été rythmés entre sa vingtième et sa vingt-cinquième année, il s'agit avec l'auteur des *Ombres du Matin*, lauréate en janvier du prix Gérard de Nerval, de toute autre chose que d'imitations plus ou moins déguisées, d'exercices laborieux ou de vagues promesses; et l'on peut déjà dire, sans crainte de tomber dans l'erreur, que sa poésie est pareille au chant de l'oiseau bleu des légendes qui nous conduit vers la fontaine magique où la vie devient un songe et le rêve une réalité.

La transparence et la fraîcheur sont les deux qualités marquantes de l'inspiration si personnelle d'Hélène Julès, mais il y a aussi en elle un grand mystère et une mélancolie fort touchante. Ses poèmes, où les paysages de l'Ile-de-France et du Morvan sont fréquemment évoqués, ne charment que lentement et gagnent à être relus. Alors on entend s'élever d'eux une musique à la fois insinuante et pure qui a su tirer parti de l'expérience symboliste tout en demeurant très proche du lyrisme populaire de nos vieilles chansons :

Entre le jars et la couleuvre,
Mon amoureux qu'on disait fou
Se coucha, puis au gré du fleuve,
Il s'en alla, je ne sais où.

Mais les ondines ont pleuré
En l'entraînant vers quelque berge,
Et j'ai suivi, de bois en pré,
La Loire, ainsi qu'un long cortège.

« Quand tu seras jolie et grande,
Au Prince tu te marieras... »
Des enfants chantent une ronde
Et je n'ai pas ouvert les bras.

Dans la vallée aux blancs troupeaux
Qu'ils chantent! moi, sombre et mauvaise,
Je cherche des bords sans échos,
Aux haltes d'herbes et de vase.

Qui sait si son âme n'y rôde,
Parmi les vents soyeux et verts...
Mais ils me ramènent la ronde :
« Et ce sera fête à Nevers... »

Cette romance, qui porte le titre de *Larme*, suscite en nous des prolongements variés et nous montre comment l'étrange et le natu-

rel arrivent à s'harmoniser chez Hélène Julès. Mais ses alexandrins possèdent encore plus d'accent original et de force pénétrante, et je ne suis pas seul à penser que des pièces comme *Danseuses* et *Superstition* ont leur place dans une anthologie des meilleures femmes poètes de ce temps.

Philippe Chabaneix.

L'étoile du Berg_r, par *Edmond Vandercammen* (La Maison du Poète). — Edmond Vandercammen est un des meilleurs poètes belges de langue française contemporains. Aussi est-ce toujours un plaisir de rendre compte d'un nouveau livre de lui. L'*Etoile du Berger* ne décevra pas le lecteur familier de ses précédents ouvrages. *Le Sommeil du Laboureur,* qui obtint le prix Verhaeren, *Naissance du sang, Océan, Grand Combat, La nuit fertile.* Poète de stricte observance classique, la force d'un lyrisme qui prend sa source à la racine même des songes et de la pensée se répand en nobles cadences entre les digues puissantes que sait construire un sûr métier. La signification poétique n'en acquiert que plus d'accent et d'émouvante persuasion. Le poète chante l'amour, la beauté du monde, et prend à témoin la création tout entière dont l'homme parait être l'expression pensante. Poésie cosmique certes, mais poésie d'abord qui sait traduire les émotions les plus directes et les plus simples et où se fait jour à chaque instant cette incurable nostalgie d'un paradis perdu. Mais le poète exalte par le sentiment justement pensé, qu'il exprime en larges rythmes, cet amour en qui prend source toute vie pour se fondre dans la seule divine vérité dont l'homme porte en soi la révélation première.

Terre des Dieux, par *Gérard Heim* (Henri Mauger, éditeur : Paris et Nîmes). — Ces poèmes agréables et qui dénotent un sens réel de la poésie ne s'imposent point cependant par une nécessité évidente. Il s'agit là d'un jeu supérieur auquel un esprit orné et sensible se livre comme pour un délassement. Dans des vers bien faits et qui suivent rigoureusement les lois traditionnelles de la prosodie classique, ce qui est à nos yeux un très grand mérite, Gérard Heim parce qu'il est doué d'une sensibilité fine sait nous émouvoir par des accents simples et directs que lui ont inspiré les saisons, les paysages et les événements quotidiens d'une vie rêveuse et attentive à l'âme des choses.

Clarines sur l'Ursuya, par *Pierre Espil* (Editions Euzkadi). — Une très belle et sensible préface de François Duhoureau nous introduit à la lecture de ces poèmes. Toutes les pièces qui composent ce recueil sont inspirées par le pays basque. Nous sommes très loin ici de la poésie purement descriptive et qui recherche d'abord le pittoresque. Non, le paysage est ici suggéré dans son essence. Il y a une âme qui chante et c'est de ce chant que se recompose pour le lecteur une vision à la fois particulière et cependant assez riche en éléments familiers pour que même si nous ne sommes jamais allés en pays basque nous ayons l'impression de retrouver, de reconnaître les paysages évoqués en ces vers souples, mesurés, rigoureusement fidèles aux disciplines classiques. Certes, l'influence de Jammes est sensible. Mais la personnalité de Pierre Espil reste cependant parfaitement originale et il y a plus une parenté d'âme qu'une correspondance de style. Pierre Espil possède une technique sûre dont il use avec aisance et maîtrise. Il sait trouver toujours le ton juste et le mot qui porte. Mais tout cela est fondu dans une transparente harmonie qui berce longtemps notre rêverie et Pierre Espil connait le sûr moyen d'émouvoir toujours son lecteur par la seule magie d'une incantation secrète qui imprime son rythme à nos songes.

Les filles de Corbas, par *Jean Berthet* (Les Cahiers du Mouton Bleu, rue Pierre-Mille, Paris). — Jean Berthet qui obtint l'an dernier le prix Gérard de Nerval pour ses « Testamenteries » publie aujourd'hui un nouveau recueil de chansons. Cet authentique disciple de Jean Pellerin, plus que de Toulet — mais la parenté est certaine — dans des vers d'apparence légère mais qui témoignent d'un art très sûr, très volontaire et très fin, puisque le mécanisme d'abord en échappe au lecteur qui n'y voit

que du feu et n'y entend qu'un chant spontané, ne nous confie qu'avec une extrême pudeur ses émotions, ses enchantements et ses mélancolies passionnées. Le trait ironique et quelquefois cruel arrête l'effusion au point précis où la chanson pourrait tourner à l'élégie. Mais quelle grâce et quelle élégance désinvolte dans ces poèmes brefs dont le trait pur ne s'empâte jamais!

Lueurs dans la nuit, par *Jacques Nervat;* éditions Rupello, La Rochelle. — Jacques et Marie Nervat avaient collaboré à plusieurs recueils de poèmes dont le plus important reste « Les rêves unis » qui fut écrit pendant la petite enfance de leur fils, notre ami Philippe Chabaneix.

Jacques Nervat, fondateur, avec Marc Lafargue, du groupe l'Effort, à Toulouse, a laissé un nom qui compte dans la poésie de la première moitié de ce siècle. Voici qu'aujourd'hui paraissent les derniers vers qu'il ait écrit.

Jacques Nervat est toujours demeuré fidèle à ses amitiés comme à son idéal poétique. Ce livre posthume et comme testamentaire nous en fournit une nouvelle preuve. Les noms qui s'inscrivent en dédicace sur plusieurs poèmes : Charles Maurras, Xavier de Magallon, Léon Vérane, Charles Forot, Jacques Reynaud, Juliette Mazade, Paul Damarix, Eugène Lapeyre, Robert Houdelot et celui du signataire de ces lignes, indiquent assez vers quelle poésie le portaient ses goûts. Nourri aux meilleures sources de la civilisation gréco-latine, dont l'Eglise romaine nous a conservé le plus pur, il écrivait des poèmes de tradition absolument classique, respectueux des règles les plus rigoureuses et les plus austères de la prosodie traditionnelle.

Jacques Nervat dans une suite de très beaux sonnets réguliers, dénonce tout d'abord d'une voix grave et dans un chant que fait frémir une juste révolte et une noble émotion, les horreurs de la guerre. Plongé dans les ténèbres de cette époque affreuse, le poète, se penche naturellement vers son enfance. Les songes, les désirs, les souvenirs qu'elle lui proposait, retrouvent en ces temps de malheur et dans les vers de Jacques Nervat une puissance d'évocation où nous reconnaissons les accents de la plus pure poésie du cœur. Mais c'est bien en effet la poésie la plus haute et le songe éternel de la beauté qui avec l'amour et l'amitié constituent pour le poète la seule possibilité d'évasion.

Et tout naturellement la méditation de l'artiste vieilli l'entraîne vers les plus hautes spéculations de l'esprit, au seuil d'une mort qu'il sentait venir silencieuse et sournoise. Sa foi l'exalte vers la connaissance d'un dieu personnel en qui se résument toutes les aspirations de l'homme, se résolvent tous les problèmes, se concilient tous les contraires. Ainsi cette œuvre harmonieuse et belle que toute une vie courageuse vouée à l'amour et au culte de la grandeur, édifia lentement et sûrement, s'achève au seuil de cette éternité dont elle garde pour nous l'incorruptible lumière.

Madame Loreleï, par *Rouben Melik* (Editions Réclame, à Nanterre). — Ce poète, lauréat en 1948 du prix Guillaume Apollinaire, reste fidèle à la tradition du grand poète d'*Alcools*. Mais avec *Madame Loreleï* nous sommes assez loin de la *Chanson du Mal aimé* et des *Rhénanes*. Ceci est loin d'être un reproche, car au contraire nous voulons noter par là que Rouben Malik se retrouve lui-même et poète original tout en demeurant dans la ligne de l'auteur de *Calligrammes*. Ce n'est pas seulement par l'impertinence avec laquelle il traite la légendaire sorcière, mais par le ton de la confidence secrète où sous le sarcasme et le rire on découvre une blessure qui saigne et des yeux qui pleurent. O regret de l'enfance, dont nul ne peut guérir! ô secrets de l'amour qui font le cœur amer!

Ce poème se présente dans une très élégante édition ornée de dessins de Melik Edgar qui surprennent et séduisent par la vivacité, la netteté et l'intelligence du trait.

Fougues, Juvenilia, 1905, par *Albert Verdot* (Paris, 1950, aux dépens de quelques bibliophiles). — Nous devons beaucoup de reconnaissance aux amis d'Albert Verdot et particulièrement à Lucien Aressy dont la belle lettre-préface nous introduit à la lecture de cet ouvrage, d'avoir établi la très belle édition ornée d'un très expressif et sobre bois gravé d'André Deslignères) de ces trois poèmes de l'auteur du « Retour à la prière ». Nous avons rendu compte ici même de ce dernier livre magistral où le poète revenu aux strictes rigueurs de la prosodie classique chante l'exaltation lyrique d'une double conversion : celle de l'esprit aux lois éternelles de l'ordre, celle de l'âme aux vérités immuables

de la foi chrétienne. Les trois poèmes publiés aujourd'hui nous rendent encore plus sensible l'évolution de cette âme, la démarche sûre de cet esprit. Dans ces trois poèmes Albert Verdot avait subi l'influence directe des grands symbolistes et particulièrement de Gustave Kahn à qui l'on doit l'invention, qui lui a d'ailleurs été contestée, du vers libre. Ces trois poèmes sont écrits effectivement en vers libres. Mais ici la conception du vers libre est très éloignée de celle à laquelle nous ont habitué certains contemporains issus directement du surréalisme. Si Albert Verdot s'est pour un temps affranchi de certaines exigences de la loi prosodique classique, du moins son vers obéit à des disciplines rythmiques qui lui laissent son autonomie absolue. Variations subtiles et toujours très musicales autour de l'alexandrin et de l'octosyllabique qui demeurent malgré tout la mesure fondamentale de ces chants, cette forme convenait absolument d'ailleurs à l'expression d'un lyrisme puissant qui s'exalte en méditation devant le spectacle de la nature et le mystère de l'homme. Poèmes cosmiques où la fougue de la jeunesse ne s'abandonne jamais au désordre. Albert Verdot qui est architecte n'ignore point les rapports intimes des arts plastiques avec les arts du mouvement. Et nous songeons en lisant ces poèmes savamment ordonnés selon des normes purement intérieures, au mythe d'Amphion construisant au son de la lyre les murs de Thèbes.

L'Ombre et le Dieu, par *Pierrette Sartin*. — Ce poète exceptionnellement doué et dont les deux livres précédents « Visages de l'absence » et « Visages de l'amour » ont été en leur temps célébrés justement ici même, poursuit l'édification d'une œuvre pure et solide à laquelle l'obédience à la tradition classique donne sa signification la plus haute et la plus générale. Cet amour humain que Pierrette Sartin a chanté avec tant de pudeur, de sensibilité, d'émotion parfois douloureuse dont le sanglot demeure toujours volontairement contenu, se dépouille ici de tout égoïsme qui le rend périssable et décevant. Les deux précédents livres de Pierrette Sartin faisaient d'ailleurs pressentir cette ascension vers la lumière. En des stances admirables de plénitude exprimant toujours sobrement une émotion vivante et contenue, nous voyons s'épanouir un cœur qui a découvert à la racine même du sentiment le plus charnel le don lumineux de la grâce.

La forme de ces poèmes est parfaitement adaptée aux sentiments si fortement et si justement pensés qu'elle exprime. Nous n'irons pas chercher, devant tant de dons, une vaine querelle à Pierrette Sartin sur l'incertitude qu'elle manifeste dans l'emploi d'ailleurs difficile de la diérèse ou de la synérèse.

La Douceur d'aimer, par *M.-A. Daguet* (Bordeaux, 1950). — Ce très important volume de vers orné d'une belle taille-douce de Gautier-Constant et qui est le premier que publie ce poète, révèle des dons magnifiques et une science très avertie du langage poétique dont le vers régulier est le mode souverain. Dans une forme irréprochable, M.-A. Daguet exprime avec discrétion les élans profonds de son cœur, s'enchante et nous enchante aux songes de l'amour. Les accents parfois très directs de M.-A. Daguet et que tempère une tendre mélancolie qui s'exprime dans les paysages comme dans certaines langueurs du sentiment que relève toujours la pensée fermement exprimée qui juge et remet toute chose au point, ne sont pas sans faire songer aux grâces si troublantes de la grande Marceline Desbordes-Valmore. Mais simple rencontre de la sensibilité toutefois, car M.-A. Daguet nous révèle dès ce premier volume une personnalité très marquée et qui sait nous émouvoir par des charmes d'une magie qui n'appartient qu'à elle. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

Livres reçus. — Jacques Bauchène : *Le Fou de la Reine* (Regain); Jacques Boria : *Notre Pauvre Cœur* (Debresse); G. Cuzebonne : *Poèmes* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme); Jean Dron : *De ma chair...* (Debresse); J. Fachon-Daguebert : *Moments Poétiques* (chez l'Auteur); Jacques Géant : *Le Mensonge adorable* (Ed. de la Revue Moderne); Georges Gérard : *Slogans* (Ed. de la Revue Moderne); Abbé Paul Grasselly : *Fresques et Miniatures* (Ed. de la Revue Moderne); Guiraud-Ribier : *La Lumière chez l'Homme* (Regain); Ernest Huant : *Chants de la Cime...* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme); François Kuntz : *Tendresses et Sourires* (Ed. de la Revue Moderne); Alfred Massiani : *Croissant de Lune* (Les Presses Universelles); Jean Mikha : *Nocturnes* (Lacoste); André Ombreuse : *Ruines et Complaintes* (Re-

gain); Magdalena Pascale : *Vers l'Infini* (Messein); Raymond Quinot : *Anthologie* (Debresse); Claude Souchet : *Album Noir* (Ed. Pierre de Ronsard); Pierre Segaud : *Pages d'un Journal* (Ed. Pierre de Ronsard); Pauline Wauthier : *Poèmes* (Les Cahiers du Nouvel Humanisme).

CINEMA

ES KOMMT EIN TAG. — En 1870, un village de France. Selon les images, un village d'Alsace ou de Normandie, car où trouver ailleurs ces maisons à pans de bois? Rien cependant qui, dans le récit, permette cette identification provinciale. Les maisons à pans de bois, de toute évidence, sont des maisons allemandes, d'un village allemand, où furent tournés les extérieurs de ce film allemand. Toutefois, la crédulité n'est pas offensée. Survient un détachement de uhlans. Une escarmouche, victorieuse pour eux, au cours de laquelle nous voyons un aspirant allemand tuer un officier français. Le détachement occupe le village. L'aspirant est hébergé chez des gens qui portent son patronyme : Mombour. Il s'agit, en effet, des deux branches huguenotes de la même famille. En France, des bourgeois cultivés; en Allemagne aussi, si l'on en croit les jolies manières de l'occupant. La mère de famille ne veut voir dans l'aspirant allemand qu'un cousin éloigné. Elle est très malade, et ne quitte guère sa chambre que pour son fauteuil; seule, semble-t-il, la retient en vie la pensée de l'éventuel retour de son fils, officier dans l'armée française. La sœur de celui-ci sourit au nouveau venu, et le préfère à son soupirant français. Simultanément, un soldat est hébergé dans la même maison, et conquiert les faveurs de la fille de ferme. Posons ici l'universalité du phénomène boniche, et passons généreusement. Cependant, les circonstances toutes-puissantes, parmi lesquelles une chanson de la jeune fille, apprennent à l'aspirant allemand que le lieutenant français Mombour, dont il occupe la chambre, a été tué de sa main. C'est lui que nous avons vu tomber au début du film. Une liste de morts, sur laquelle il figure, est d'ailleurs communiquée au maire du village. Seule la mère de famille est préservée de la mauvaise nouvelle par un entourage familial vigilant. Son état empire. L'aspirant se préoccupe de faire venir un médecin à son chevet, ce qui lui vaut d'être réprimandé par ses supérieurs. Mme Mombour est maintenant à l'agonie. Sa fille supplie l'aspirant d'échanger son uniforme allemand contre celui de l'homme qu'il a tué, pour faire ainsi croire à la mourante au retour de son fils. Il

y consent. Cependant, les Français contre-attaquent, la bataille reprend. L'aspirant sort, en tenue d'officier français. Il est abattu par les siens.

J'ai assisté, à Hanovre, en octobre dernier, à la première mondiale du film — *Es kommt ein tag (Un jour viendra)* —, sur l'invitation des producteurs. J'étais un peu embarrassé par ma méconnaissance de la langue allemande pour apprécier une œuvre sans sous-titres. Sans doute la cocasse absurdité de cette situation est familière au critique, lors des festivals. Mais, à Hanovre, il n'y avait qu'un film à voir, et il n'y avait que deux Français dans la salle, sauf erreur, dont on attendait qu'ils se prononcent : un observateur officiel, et votre serviteur. Mon embarras s'aggravait de ce que, à la manière allemande, les principaux comédiens, venus pour la première, saluèrent le public après la représentation, et furent rappelés, je crois bien, environ trente fois. Je ne partageais pas cet enthousiasme, comme on le peut imaginer par le récit du sujet, que j'ai narré fidèlement et en expurgeant toute ironie. D'autre part, que le film fût réalisé avec infiniment de goût et de soin, c'était éclatant. Cadrages, photographie, mouvements d'appareil, costumes: tout, ou presque tout, de la réalisation, supervisée, mise au point, dirigée par le metteur en scène Rudolf Jugert, n'appelait que l'éloge. Fait rare, la musique me parut mériter une mention distincte, tant elle est d'une émouvante appropriation dramatique. Tant de jolies qualités formelles au service d'une si incroyable histoire, et si lourdement mélodramatique, ne suffisaient pas, me semble-t-il, à faire un bon film avec un mauvais; plutôt accentuaient-elles le malaise en soulignant le divorce entre la manière et la matière. Le critique doit savoir, dans quelque mesure, résister à l'image, et donc se prononcer aussi sur les quinze lignes qui résument l'argument. Restait que celui-ci pouvait fort bien m'avoir échappé jusqu'à un certain point. Il m'avait paru aisé, agréable même, de suivre le récit à l'image, comme il arrive en présence d'un film de véritable metteur en scène, tel que celui-ci. Mais les dialogues lui apportaient-ils un correctif sensible? Ma méconnaissance de l'allemand expliquait-elle ma méconnaissance d'un film que les autres spectateurs avaient accueilli par des transports?

Or, c'était en effet le cas, dans une assez grande mesure. Deux scènes, la première et la dernière, étrangères à l'histoire, et auxquelles je n'avais rien compris du tout, se déroulent dans un hôpital militaire, parmi des convalescents allemands. Elles ont valeur et sens de prologue et d'épilogue; elles encadrent

l'argument et lui donnent ton et message; elles veulent dire : « Voilà une histoire que vous trouvez bien improbable? Peut-être avez-vous raison. Néanmoins, il est d'autres coïncidences dont nous ne nous étonnons pas. Si nous portons des noms différents, par exemple, c'est peut-être encore une coïncidence. » L'argument lui-même devait dès lors s'entendre dans une clé de symbolisme et non plus dans une clé de réalisme.

On pouvait néanmoins se demander encore si le drame n'eût pas dû être dans l'héroïne, je veux dire dans la jeune fille française, n'eût pas dû être *chiménien*, plutôt que dans les circonstances et dans les symboles? A quoi l'on me répondit que la jeune fille n'est pas sans scrupules, comme, justement, l'exprime le dialogue. On tombe là en plein comique. C'est le Persan à la Comédie-Française qui, après avoir deviné la pièce, rapporterait les réqliques aux jeux de scène, avec l'aide bénévole de l'auteur et des comédiens. Mieux vaut que le critique ait l'honnêteté de renoncer, sauf à dire que la jeune fille Madeleine d'*Un jour viendra* n'a, en tout cas, que peu de points communs avec la jeune fille de Vercors. Les trois femmes d'ailleurs — Mme Mombour, sa fille et la servante — ont, à l'égard de l'homme et de l'occupant, cette pente de facilité, cette innocence d'avant le péché originel, qui ne sont pas des traits français, mais des traits allemands, si l'on en croit les soldats et les voyageurs. Curieux exemple de transfert.

Je crains bien qu'il en soit ainsi de tout le film. Les symboles ont tout envahi, et, de quelque angle qu'on le regarde, la France échappe. Ce village de nulle part en France qui, à la vérité, est un village d'Allemagne. Cette famille qui accueille à travers les générations le cousin égaré, et ce généalogiste français si fier de la branche égarée et retrouvée enfin, et tous ces gens de France, le soupirant excepté, qui, si ce n'était pour le sort du fils qui combat, oublient presque la guerre, voilà une galerie de portraits qu'on ne rencontre pas dans les écrivains de la période, Maupassant, Daudet ou Jules Renard. Il est encore un détail révélateur. Le film est bilingue. C'est-à-dire que les Allemands entre eux, les Français entre eux, parlent leur propre langue. Ce bon exemple a été donné par des œuvres telles que *Païsa* et la *Dernière chance*. Il s'agit de faire éclater les conventions qui dénationalisent et défigurent presque tout le cinéma — à la limite, de prendre le contre-pied de l'affreux doublage. Or, ici, tous les comédiens sont Allemands et donc aussi ceux qui, incarnant des Français, s'expriment dans notre langue : une seule exception, Maria Schell, qui est une Suissesse et qui tient le rôle de Madeleine. Ils ont fait

un louable effort, ils sont incompréhensibles, mais ils ont un accent. A quel point ce film sur les relations franco-allemandes est un film d'Allemands pour des Allemands déroute. C'est naturellement ce qui fera son prix à nos yeux quand il sera projeté en France, comme j'espère bien qu'il le sera. Seulement, plutôt qu'un film sur les relations franco-allemandes, c'est un film sur l'Allemagne et l'idée que l'Allemagne se fait de la France, où la France est remplacée par le mythe nommé France. Les équations de la symbolique y trouvent leur compte, jusqu'à l'échange des uniformes.

On le dit sans ironie, et certes sans hargne. L'élévation et la délicatesse de l'inspiration sont hors de cause. Tout le détail pictural du récit est d'un tact accompli (sauf deux scènes de lourde comédie, mais qui ne sont pas au cœur du sujet et où nul ne trouvera offense). Si l'interprétation des seconds rôles est inégale, les deux principaux comédiens, Maria Schell et Dieter Borsche (l'aspirant Mombour) sont étonnants de brûlante présence et d'émotion contenue, et de bout en bout d'une égale et parfaite bonne grâce. Il est exceptionnel qu'un couple de vedettes apporte tant à la valeur d'un film, et il fallait beaucoup de talent pour incarner sans faire sourire tant de coïncidences. Puis-je ajouter un mot personnel? J'ai rencontré des producteurs, un metteur en scène, des comédiens, simples, sérieux, estimables, dans une atmosphère nordique qui, pour être franc, ne m'a pas *dépaysé*. Pour ces raisons fort accessoires, et naturellement pour les autres, je souhaite comme tout le monde qu'un jour vienne enfin, et que le titre du film tiré de la nouvelle de von Ernst Penzoldt soit ainsi prophétique. Mais que Français et Allemands puissent se comprendre dès aujourd'hui, c'est justement ce que ce film ne prouve pas. (*Es kommt im Tag* a reçu le prix du meilleur film allemand de l'année 1850.)

Jean Quéval.

Humphrey Jennings. — L'un des plus doués parmi les documentaristes anglais, l'un des plus doués entre les cinéastes, Humphrey Jennings s'est tué, voici quelques mois, en glissant d'une falaise. Ses meilleurs films sont des œuvres de guerre — *Diary for Timothy* (un bébé, le présent et l'avenir); *Silent village* (un village tchèque rasé par les Allemands, l'action et le lieu étant reconstitués au Pays de Galles pour l'enseignement de l'opinion insulaire); *Listen to Britain* (les bruits familiers de l'Angleterre en guerre, avec des images en harmonie ou contrepoint); *Fires were started* (pompiers auxiliaires en lutte contre le feu dans les docks de Londres); *Family portrait* (la Grande-Bretagne, portrait de famille). La fascination picturale des cadrages, l'emploi évocateur du son et la qualité de l'émotion étaient les qualités qui le distinguaient entre tous et qui faisaient, de ces films d'école, des films marqués d'une personnalité mémorable. Il est triste qu'Humphrey Jennings soit mort avant d'avoir tourné un seul long métrage.

Chance of a lifetime est peut-être l'un des deux meilleurs films anglais de l'année dernière (une an-

née assez pauvre, il est vrai). C'est aussi l'un des moins prétentieux et l'un des plus neufs de la même période. De ce point de vue, on ne peut guère le comparer qu'à *Dimanche d'août*.

Les deux œuvres ont été tournées sur le lieu de l'action; l'une et l'autre mêlent sans embarras ni hiatus, mais au contraire avec la cohésion d'une contagieuse bonne humeur, les artistes professionnels et les amateurs; l'une et l'autre sont remarquables par l'infaillible justesse du ton et par la fraîcheur du traitement narratif. La similarité s'arrête évidemment là. Le film italien est une tragi-comédie sur une journée de vacances au soleil, où la bouffonnerie côtoie la tendresse; l'anglais s'attache à un problème du travail, celui de l'exploitation et des fruits de l'entreprise. Se peut-il que ce dernier ait été surestimé par un critique qui poursuivit naguère des travaux, pratiques et théoriques, d'économie sociale? Je ne le crois pas. J'ai par exemple accueilli avec la même estime de principe l'intéressant film de Louis Daquin sur la mine, *Le point du jour*. Mais ce qui distingue *Chance of a lifetime*, ce qui en fait une œuvre anglaise caractérisée, ce qui lui confère une heureuse et éclatante nouveauté, c'est qu'enfin il ne s'agit plus de l'Entreprise, de l'Apporteur de capitaux, du Patron, du Contremaître, du Chef du Personnel (bien qu'à la vérité, le chef du personnel, seul en ce cas, soit un peu chargé, un peu poussé au noir), de la Secrétaire, du Comptable, et des Salariés, comme d'autres œuvres — surtout françaises — prétendent à nous montrer le Chef, la Veuve, le Cocu, — mais d'un cas tout à fait singularisé, où chaque personnage est lui-même avant d'être une fonction, où la solution de co-gestion sur quoi se clôt le film ne prétend pas à proposer le remède aux maux d'une société industrielle, mais à terminer comme il convient une œuvre intitulée *Chance of a lifetime*. Il n'est pas pour autant interdit de réfléchir au problème : le film y invite. Mais il évite tous les pièges de l'œuvre à thèse, de la théâtralité des généralisations insérées dans une construction dramatique, et il ne nous propose pas un vœu explicite d'extrapolation. Le sujet, écrit directement pour l'écran par Walter Greenwood et Bernard Miles, est simple. Une fabrique de machines agricoles. Les ouvriers menacent de faire grève si l'un d'eux, renvoyé pour insolence à l'égard du chef du personnel (non sans provocation de celui-ci), n'est pas réintégré. Le patron leur adresse la parole. Dans un mouvement d'humeur, il les met au défi de prendre sa place. Les ouvriers le prennent au mot. Le patron ne veut pas revenir sur ce qu'il a dit, et quitte l'usine, non sans avoir réservé sa propriété de l'entreprise. Finalement, il reviendra, avec pour partenaire, au nom des salariés, le jeune ingénieur le plus capable. Il a suivi avec sympathie, et même avec quelque virile affection, la tentative de promouvoir et de faire définitivement durer la coopérative ouvrière de production. C'est parce que cette tentative va échouer qu'il rentre et donne *in extremis* les quelques coups de téléphone qui sauvent l'entreprise. La tentative elle-même réussirait, si ce n'était la mauvaise volonté des banques et des fournisseurs capitalistes, et l'incertitude du marché international. En chemin, se révèle à nous, comme pas à pas, toute la complexité qui fait la vie d'une entreprise. Nous voyons la tortueuse mauvaise foi des gens en place et qui craignent pour le système qui garantit leurs intérêts; combien il est difficile d'être patron; le manque de plasticité de certains vieux syndicalistes; le mélange de générosité et de réticence des salariés qui savent que la gestion est la leur mais qui veulent être néanmoins payés sans faute à la fin de la semaine; les scrupules des cadres (le secrétaire et le comptable); enfin combien il est difficile d'imposer une coopérative ouvrière de production en régime capitaliste. Oui, de quoi réfléchir, et sur un cas concret, singularisé, — non plus à partir des extravagances à la Saint-Simon et à la Fourier. L'admirable est que ce monde vive; que l'interprétation soit remarquable de vérité et de spontanéité, jusque dans la moindre silhouette; que le détail visuel significatif arrive toujours à point; que le dialogue soit rapide et dépouillé, la construction vigoureuse et la caractérisation efficace; que l'usine comme le bistro soient convaincants; que les prolétaires ne soient pas utilisés, comme c'est la règle dans le cinéma anglais, à seule fin d'introduire le contrepoint d'humour; enfin, que le problème soit comme sans effort incarné dans le spectacle — un sepctacle qui ne manque pas de charme. Félicitations à Bernard Miles, co-scénariste, producteur, metteur en scène, et l'un des meilleurs interprètes de *Chance of a lifetime*. Je souhaite que son film vienne à Paris. En Angleterre même, sa distribution a dû être imposée au

grands circuits commerciaux par le comité créé pour la sauvegarde des productions indépendantes.

Le château de verre. — Peut-être faudra-t-il écrire un essai sur Vicki Baum? Voilà une romancière superbement méprisée par la critique, et à qui manquent sans doute toutes les hautes vertus de l'écrivain. Mais qui sait projeter une lumière aiguë sur un univers cosmopolite de caravansérails, d'émigrés, de bohêmes, qui a le sens de l'épisode, du décor et même du trait, et qui offre une matière cent fois riche comme celle de plusieurs récents Goncourt. Cependant, *Sait-on jamais?* ne paraît guère être l'un de ses bons livres, et le transposer à l'écran n'est guère qu'une idée de producteur. Voici toute l'anecdote. L'épouse d'un magistrat berlinois s'éprend d'un jeune homme. Elle lui rend visite à Paris. Au retour, l'avion où elle a pris place s'écrase, et elle meurt avec les autres passagers. Maintenant, après adaptation de Pierre Bost et René Clément, voici le sujet du film. L'essentiel de l'argument subsiste, mais en partie dépaysé, puisque Berne remplace Berlin. De plus, de nouveaux personnages apparaissent, deux surtout : en Suisse, l'amie du ménage; à Paris, la maîtresse, qui est aussi la camarade et la confidente du jeune homme. Deux personnages fort attachants, inégalement creusés, qui l'un et l'autre sont chargés de tout un arrière-plan d'expériences, et qui ajoutent beaucoup à la résonance dramatique. L'histoire, cependant, est inégale. Après un début alléchant, dans un somptueux hôtel des lacs italiens, alléchant mais un peu trop ostensiblement lourd de mystérieuses promesses, elle se noue de la plus séduisante, de la plus envoûtante façon, pour tout ce qui est des amants, dont l'aventure, parcourue par les scrupules de l'héroïne, est comme *Brève rencontre* à l'envers. Toutes les scènes parisiennes, où René Clément s'est attaché à dévoiler un nouveau visage de la capitale, celui du XVIIe siècle, sont à peu près uniment admirables. L'interprétation y est pour beaucoup. Jean Marais n'est certes pas le séducteur idéal : mais, contrairement à la méchante légende de détestable jeune premier qui lui est attachée, il renouvelle qu'il est un comédien adroit et de grande conscience. Michèle Morgan est, comme toujours, miraculeuse. L'attente, l'espoir, la pudeur, le scrupule, la passion, toute la femme, tout le microcosme des sentiments de la femme, la parcourent. En outre, avec ses talons plats, son tailleur, ses manières de bourgeoise provinciale étourdie par Paris, ses hanches un peu épaisses, elle a campé une Suissesse d'inoubliable façon. Elina Labourdette (la maîtresse confidente finalement délaissée) est presque aussi bonne. J'aime beaucoup moins le contrepoint de l'histoire, ce procès semi-symbolique qui se déroule à Berne. J'aime beaucoup moins aussi la partie italienne de l'interprétation, imposée par la formule de co-production. Beaucoup de soin a été apporté à la réalisation du film, qui est — par l'économie extrême des dialogues de Pierre Bost, les excellents décors de Barsacq, le symbolisme des effets sonores, la musique d'Yves Baudrier, si belle parfois, et supérieurement mise en place — d'un style soutenu, homogène et splendide, de retenue et d'efficacité. Je ne suis pas sûr malheureusement, qu'il n'y ait pas parfois rupture entre ce style et le roman, qui est inégal — à la fois simplet et surchargé d'intentions. Bonne construction dramatique, et qui comporte une idée de fin que je n'avais pas rencontrée encore. Le mari apprend au téléphone l'accident de l'avion, puis l'on voit son épouse monter à bord de celui-ci : c'est la dernière image, et j'en sais peu d'aussi émouvantes. Que croyez-vous qu'il est arrivé? Il semble que les spectateurs n'aient pas compris. Alors on a ajouté une scène rétrospective, pour mettre les points sur les cadavres, et le public a été plus déconcerté encore. Ainsi a fâcheusement démarré la carrière d'un des deux ou trois Français les plus attachants de ces derniers mois.

Ces sacrés gosses. — Un taudis danois où les gosses encombrent les escaliers, la cour et la cave. Les locataires sont pressurés par la société immobilière. Celle-ci est représentée par un gérant qui épouse les thèses de l'employeur et, plus charnellement, par un concierge grincheux. La thèse pointe, mais elle est intégrée à l'argument, et pas un discours. Voici l'argument. Arrive le nouveau concierge. C'est un excellent comédien, dont on regrette de n'avoir pas retenu le nom. Il ressemble au regretté et inoubliable W. C. Fields, avec son nez lumineux, ses manières bon enfant, sa prédestination de victime innocente, et l'humour dans une enveloppe flasque. Il donne au film son aspect dickensien. Un vol est commis dans une bijouterie proche par un voyou de

la maison qui fait en sorte que la culpabilité retombe sur le concierge. Celui-ci est en effet arrêté. Les enfants, qui sont au centre du film, action et intentions, entreprennent l'enquête qui, rétablissant la vérité, provoquera l'emprisonnement du voyou et libérera le bon concierge, qui leur avait ouvert la cave et appris à faire une semble-auto avec des planches. Evidemment, on pense à *Emile et les détectives*. Mais de ce qu'un film est l'archétype d'un genre, s'ensuit-il que le genre est interdit? La tonalité générale est d'ailleurs plutôt celle des œuvres de qualité issues du documentaire anglais. La photographie a la couleur même de l'argument; la musique est discrète et d'atmosphère. Ce ne sont que les moindres mérites. Tous les gosses ont un caractère défini, et de même les adultes. La construction dramatique est impeccable, si ce n'est peut-être un départ un peu lent. L'humour tempère le mélodrame, et il est de la meilleure qualité. Excellente interprétation, les gosses en tête, comme toujours en pareil cas. Les réalisateurs, les époux Henning-Jensen, ont abandonné, semble-t-il, leur esthétique ancienne, semi-allemande et plus ambitieuse, de *Ditte Mannenskebarn*. Je crois qu'ils ont eu raison. On est heureux de saluer cette réussite danoise, d'autant plus sympathique qu'il n'y entre pas une once de boursouflure.

Ultimatum (*Seven days to noon*), ou comment un savant anglais menace Londres de la bombe atomique si le gouvernement de son pays ne promet pas de mettre en œuvre une politique pacifiste, et comment il perd la partie, après évacuation de la capitale britannique et chasse à l'homme. Sur quoi quelques-uns des critiques français me paraissent avoir quelque peu perdu la tête en condamnant le film sur les intentions bellicistes qu'ils lui prêtent fort gratuitement. Deux observations pour en finir avec ce point de seconde importance. La première tient au point de vue des auteurs, qui, à la vérité, ne plaident aucune cause : ils partent évidemment d'un postulat loyaliste, mais sans manquer de sympathie pour le savant un peu détraqué qui est leur principal personnage, et sans manquer non plus de ridiculiser au passage les partisans irresponsables de l'action préventive. La seconde observation, c'est simplement qu'on ne doit de toute évidence voir dans le postulat que ce qui s'y trouve : le prétexte d'un mélo efficace. Les auteurs sont les jumeaux Boulting (*Journey together*, *Desert victory*, *The guinea pig*, *Brighton rock*). Cette fois, l'un des deux, Roy, a adapté, en compagnie de Frank Harvey, un synopsis de Paul Dehn, et son frère John a mis en scène, en faisant appel, pour incarner le thème décrit plus haut, à des acteurs peu connus, et pour la plupart excellents. Barry Jones, qui tient le rôle du savant atomique, est fou sans l'être trop, dans un registre d'ambiguïté qui convient parfaitement au mélodrame amélioré qui est devenu l'un des genres consacrés du cinéma; Olive Sloane interprète une comédienne sur le retour et de petite moralité, qui abrite le maniaque sans rien connaître de lui, avec une innocente et superbe autorité; il y a notamment encore une dame qui loue des chambres meublées, campée avec un pittoresque impitoyable. Mais le principal personnage, selon les auteurs, devait évidemment être la ville même. Mon Dieu, je crois assez bien connaître la couleur et l'esprit de Londres, d'instinct et d'expérience. C'est peut-être pourquoi l'envie me prend de leur faire ici quelques questions. Leurs intentions sont assez claires. Ils ont, au rebours de la rigide doctrine établie outre-Manche, sacrifié aux extérieurs dans une grande mesure, fait une ample place aux rapprochements ultimes du montage, et John a entrepris le tournage sans le support d'un découpage définitif. Tous les lecteurs qui me font l'amitié de me lire d'assez près savent que ces méthodes ont l'estime de principe du critique du *Mercure*. Cependant ce film assez exceptionnel, solidement construit, qui fait appel à des personnages reconnaissables, dont les décors ne sont jamais socialement surévalués, qui comporte un grand nombre de plans, qui est parcouru d'images leit-motive et de rappels, — ce film de qualité est trop visiblement inspiré d'une formule, et trop pauvre de détails signifiants pour s'égaler tout à fait à son ambition. Le dernier mot est probablement dit quand on a dit qu'un trait passe tous les autres et seul s'inscrit fortement dans la mémoire (je pense au propagandiste religieux qui, lors de l'évacuation de la ville, est renvoyé de train en train, faute de consentir à se débarrasser du placard anti-péché qui l'accompagne partout); l'humour collectif de *Passeport pour Pimlico* était plus neuf et plus percutant.

Jeannot l'intrépide. — Des deux dessins animés de court métrage

réalisés par Jean Image — *Rhapsodie de Saturne, Ballade atomique* — nul ne pensait trop de bien. Heureuse surprise, donc, de voir en *Jeannot l'intrépide*, film de long métrage — le premier en France, puisque Grimault a perdu la course — une œuvrette honorable. Affabulation simplette — Jeannot et ses frères sont emprisonnés par l'ogre; Jeannot s'échappe et les délivrera — que le narrateur oublie en cours de route, ce qui est un bien plutôt qu'un mal. Quand le monde animalier est au premier plan, et qu'on perd plus ou moins de vue la silhouette humaine, le film s'améliore. La plus grande partie, Dieu merci, s'en déroule parmi les insectes — libellules, abeilles, guêpes, chenilles, bêtes à bon Dieu. L'invention n'y fait pas défaut, ni l'esprit. Dommage qu'on ne s'attache à aucun caractère (Jeannot est bien pâle). Il y a quelque bonheur dans les couleurs contrastées. Commentaire adroit de Colline; bonne musique de René Cloërec. La séquence unique, celle de la foire, qui fut projetée salle Pleyel au cours du gala du court métrage, n'est pas loin d'être excellente, de verve, de tonalité, d'esprit dans le dessin, et de rythme. Dommage que les autres n'aient pas cette classe.

The great Mac Ginty. — *The great Mac Ginty* (*Gouverneur malgré lui*, titre français d'ailleurs inapproprié) est le dernier film projeté à Paris de Preston Sturges, duquel il faut redire d'abord la rare distinction d'être un auteur à Hollywood, d'être un peintre désabusé mais tendre des mœurs américaines, de jouer sur le registre équivoque qui emprunte parfois à l'humour et parfois à l'ironie, et d'être l'un des rares esprits aigus d'Outre-Atlantique. Ayant redit cela, on s'aperçoit, hélas! que son dernier film projeté ici, sans trahir sa réputation, ne la nourrit guère non plus. Peut-être cette histoire de l'homme de paille saisi par l'honnêteté et qui veut voler de ses propres ailes perd-elle, à venir après les *Fous du roi*, dont elle n'est que la version intellectuelle et cynique (bien qu'elle soit mieux digne d'être estimée de l'honnête homme; mais leur rencontre nuit aux deux œuvres). Peut-être l'auteur a-t-il été servi depuis — le film est de 1940, et c'est le premier qu'il ait mis en scène — par une interprétation plus éclatante? Peut-être l'agréable comédie parallèle du mariage blanc — « un gouverneur doit être marié » — qui finit bien ôte-t-elle à l'intérêt, même rigoureusement fondue dans l'autre? Peut-être l'imagination est-elle courte, ou du moins s'exerce-t-elle sur des thèmes connus? Néanmoins, voilà l'une des intelligentes soirées de l'écran, et l'une des œuvres où les vertus du découpage elliptique font mouche et merveille. Preston Sturges, dramaturge d'origine, n'a pas recherché systématiquement cette fois les gags, assez drôles, mais toujours un peu saugrenus, qui parfois gâtent ses œuvres postérieures. Apparenté à Clair par le tempérament et l'optique, sa formation l'en distingue, et l'on voit bien que le dialogue est ce qui, pour lui, donne le ton; mais veut-il ajouter « du cinéma », alors il déraille un peu. Mais non pas ici.

Les désemparés. — *Les désemparés*, titre français du film américain *The reckless moment*, adapté de *The blank wall*, un roman publié dans *The ladies home journal*. Je me suis découvert deux raisons de le voir : la direction de Max Ophüls, un nom auquel la *Ronde* a rendu son lustre (bien que *Les désemparés*, le dernier présenté des deux films, soit aussi sans doute celui qui fut terminé le premier); et l'interprétation de James Mason, dont, sauf erreur, ce sont les débuts américains. De ce double point de vue, l'on est comblé. Ophüls a donné à ce mélodrame une élégance de touche, une variété des cadrages, une sûreté du rythme visuel, un sens du détail, une qualité de finition et d'écriture qui dépassent la banale perfection sans décoller du sujet. Celui-ci est bien défendu par une interprétation au premier rang de laquelle il faut justement nommer James Mason. Ce grand comédien anglais, qui, dit-on, veut se naturaliser américain, joue un rôle de maître-chanteur d'origine irlandaise dans un milieu californien, et le joue avec une discrétion de l'effet qui donne vie et résonance à un personnage quelconque. Le sujet lui-même est celui d'un mélodrame psychologique dont on ne peut, comme souvent en ces matières, penser ni bien ni mal. A l'arrière-plan, le conflit de quelques déclassés et d'une calme et sympathique famille bourgeoise; autant qu'en Amérique, on pourrait se croire, si ce n'était une certaine ostentation du confort, dans un pays d'Europe occidentale, avant-guerre. Un fait-divers agit comme révélateur et cristallise l'histoire. Un ancien marchand de tableaux, d'honnêteté discutable, fait la cour à la fille de la famille, émerveillée par un homme qui pos-

sède l'usage du monde. La maman essaie en vain de la désabuser; se rend auprès du séducteur, qui promet de renoncer à ses entreprises contre des espèces; elle retourne auprès de sa fille pour lui rapporter l'édifiante conversation. Celle-ci obtient confirmation de l'ignominie de celui qu'elle aime, de sa bouche même. Le lendemain, son cadavre est découvert. Si la jeune fille est innocente, du moins les circonstances l'accablent-elle. Une histoire, comme on l'a dit, qui n'est ni bonne ni mauvaise. Mais elle trouve un aliment singulier et de quelque valable résonance dans l'intervention du maître-chanteur qui s'est procuré les lettres de la jeune fille au marchand de tableaux : car il s'éprend de la mère, qui est troublée elle-même, et il la défend contre son associé. La fin est ingénieuse. Toute la construction dramatique est d'un métier consommé, et il faut en féliciter les adaptateurs et dialoguistes Henry Garson et Robert Soderberg; ils ont soutenu l'intérêt de bout en bout sans faiblesse ni trahison de la vraisemblance. Pour l'interprétation, si j'ai isolé James Mason, c'est que sa performance est la plus marquée de talent individuel, mais c'est avec quelque injustice : car voilà une interprétation homogène, qui n'apporte aucune rupture de ton, et où chaque personnage est fortement caractérisé avec une minutieuse justesse. Joan Bennett a beaucoup de naturel dans le rôle de la mère, Geraldine Brooks d'éclat et de pétulance dans celui de la jeune fille. De tout quoi, l'on conclura qu'il est de bons films qui ne sont pas d'avant-garde, ni même d'époque.

L'homme véritable. — La première séquence est une séquence d'anthologie. Un aviateur russe se réveille, blessé, dans une forêt, où un loup le guette. Il regagnera les lignes en se contraignant à faire mille pas par jour. La simplicité épique du récit, le jeu de l'acteur, une photographie splendide, la mise en place du son et de la musique, oui, tout cela fait de cette séquence une séquence d'anthologie. Puis tout s'appesantit, tout est naïf, tout interminable, au long d'un argument étiré dans l'émulation édifiante. Seules quelques images, vers la fin, valent d'être isolées. Les nuances prennent sans doute leur relief et le thème sa valeur sous un éclairage dialectique. A défaut de cet éclairage et des grâces spéciales, c'est l'ennui de plomb. L'histoire : le héros sera opéré avant gangrène; on lui fera des prothèses; il volera de nouveau. C'est une histoire authentique, étrangement parallèle à celle de Richard Hillary, le pilote-écrivain anglais. L'homme véritable : l'homme soviétique, ou bolchevique.

Secret d'Etat. — Film anglais produit par les jumeaux spirituels Frank Launder et Sidney Gilliat, ce dernier signant ici le sujet comme la réalisation. Curieux que ces garçons doués n'aient guère fait — *L'honorable Monsieur Sans-Gêne* excepté — que des films moyens. Cette fois-ci, sur un sujet attachant, la déception est à peu près totale. Le sujet : un médecin américain (le fils Fairbanks) est convié, sous le prétexte qu'on lui remettra une décoration nationale à l'issue d'un congrès scientifique, à opérer le dictateur de quelque pays totalitaire et synthétique, où les églises sont baroques, la montagne est bavaroise, les uniformes sont néo-allemands, la langue est slavo-latine. Le chirurgien opère en vain : le dictateur meurt. Un sosie lui succède, car il faut que l'histoire se fasse. Mais la vérité ne doit pas être connue, et le chirurgien américain, pour cela, disparaîtrait dans un « accident » s'il ne parvenait à s'échapper, entraînant avec lui l'aventure sentimentale sous les espèces de Glynis Johns, ce qui fait un épisode niais et extra-sujet. L'humour est pédestre et l'action rampante. Le sujet lui-même est insignifiant par le fait de l'affabulation nationale de fantaisie. Comme on n'est nulle part, dans aucun univers politique défini, aucune justification n'est donnée au système policier. C'est du Kafka sans nécessité ni raison. Les plus hautes vérités — « on ne peut pas mentir au peuple indéfiniment » — y prennent couleur de poncifs. Tout est simplifié et balourd. Il ne faut pas jouer aux billes quand on n'a pas de billes. Le parti pris anglais de jouer avec retenue devient ici platitude pure et simple.

Meurtres. — Le genre — celui du drame bourgeois où pointe la thèse — n'enthousiasme pas. Non plus que l'on ait adapté un roman honorable de Charles Plisnier, quand tant de sujets de la rue et de tous les jours sollicitent le cinéma et ses auteurs, sujets brûlants et qui leur donneraient une meilleure appropriation de la matière et de la manière, l'autonomie et l'envol. Non plus le poncif simplet qui tient lieu de thème, comme on va

voir. Cela dit, l'histoire n'est pas mauvaise. Parmi les grands bourgeois de province, l'un des frères Annequin (Fernandel) est honni par la famille pour crime de mésalliance; sa femme subit une longue agonie; elle le supplie de la délivrer par une piqûre supplémentaire; ce qu'il fait; puis il va se rendre à la justice; ses frères et belles-sœurs veulent le détourner de son projet, par respect humain, pharisaïsme et crainte qu'un meurtrier dans la famille, cela mette un terme à leurs jolies carrières; néanmoins, il agit selon sa conscience; pour éviter le procès et le scandale, la famille le fait enfermer à l'asile; d'où il sort par l'entremise et l'influence d'une nièce courageuse, avec laquelle il partira, non sans avoir dit à travers le pays ce qu'il pense des Annequin, ses frères. Pourquoi le film se déroule à Aix-en-Provence, et pourquoi il est en quelque sorte bilingue (les Annequin, Fernandel excepté, s'exprimant dans une langue dont tout accent est expurgé, les e muets étant réservés à Fernandel lui-même et à quelques silhouettes qui font paysage), tout cela ne peut s'expliquer que par satisfaction donnée à la commodité des acteurs. Il faut déplorer encore cette scène où la nièce, sortant de la chrysalide, dit leur fait aux Annequin rassemblés avec une virulence, une sûreté de propos, un sang-froid qui ne sont guère d'une adolescente; enfin, l'aspect multiple du personnage de Fernandel qui, sans Fernandel, s'écroulerait. A ces réserves près, et pour un film qui n'est ni *Brève rencontre*, ni *Dimanche d'août*, etc., mais un film comme vont les films, celui-ci est l'un des mieux accomplis qui soient. L'adaptation (de Plisnier lui-même et de Maurice Barry) est d'une constante habileté dans la conduite du récit, qui souvent progresse en point contrepoint et qui marie le registre du drame et celui de la comédie sans hiatus et toujours au service de l'argument. Le dialogue de Jeanson est peut-être son meilleur. Oh! peuplé de mots, comme d'habitude. Mais, outre l'esprit, ils sont en situation cette fois, et ils ne gênent pas, dans la bouche de ces avocats et de ces médecins, sauf quelques-uns d'entre eux, très rares en vérité. Mieux même. J'ai rarement entendu au cinéma un dialogue qui serve mieux la peinture des caractères. Le metteur en scène est Pottier. Il s'est effacé devant son sujet. Il s'est contenté des rares mouvements d'appareil d'une netteté d'écriture et d'une efficacité dramatique qui ajoutent au récit. La photographie est continuement admirable, et c'est encore le mot de netteté, avec celui de plénitude, qui la peint le mieux. Peu de musique, et discrète, mais qui, elle aussi, ajoute. Toute cette sobriété fait le méritoire cinéma qui greffe une bonne construction sur l'atout majeur du cinéma : l'ubiquité. Il faut dire encore de Richard Pottier — qu'il faut bien globalement créditer de tout ce qui est de la mise en œuvre — qu'il a su diriger les comédiens comme peu d'autres réalisateurs. Plusieurs des siens côtoient certes les poncifs du répertoire, mais ils n'y tombent jamais. Tous disent leur texte intelligent avec intelligence. J'ai réservé Fernandel. C'est son premier rôle continuement dramatique et c'est un coup de maître. Il est admirable. On a remarqué l'apparentement, un peu accidentel, de *Meurtres* et de *Justice est faite*. Mais *Meurtres* est le meilleur des deux films, tout comme le dialogue de Jeanson vaut mieux que celui de Spaak.

Stromboli. — On a, le mois dernier, consacré quelques lignes à *Vulcano*. Comme ce dernier film, *Stromboli* fut tourné en Italie pour une compagnie américaine, et il a comme lui pour thème un mélo sur fond de volcan. Au regard d'œuvres, ambitieuses ou modestes, mais dignes du nom d'œuvres — *Dimanche d'août* et *Les charmes de l'existence*, par exemple, et pour prendre des exemples récents —, ces deux films font match nul par zéro à zéro. Ils prennent leur triste importance dans une réflexion sur quelques causes de la puérilité et de l'outrecuidance du mauvais cinéma. D'abord le cas du metteur en scène — ici, Rossellini, dont le *Païsa* a marqué tout le cinéma de l'après-guerre — saisi par sa propre gloire. En second lieu, la bataille de dames. Mme Magnani-Rossellini devait maîtriser un volcan. Il a donc fallu : *a)* que Mme Bergman-Rossellini maîtrisât un volcan; *b)* que Mme Magnani-ex-Rossellini en fît autant, pour damer le pion à la succession. D'où *Vulcano*. Le commerce intervient enfin, comme il se doit, pour mettre la dernière main à l'outrecuidance comme à la puérilité Ainsi *Stromboli* est-il tout d'abord un film en langue anglaise! Devenu, par doublage, un film en langue française, projeté par trois grandes salles de Paris, et sur lequel tous les critiques des quotidiens et hebdomadaires ont dû se prononcer. Sans parler des quelques scènes dont la firme productrice l'a mutilé. Les

bras en tombent, pour user d'un artabanisme. Il faut dire encore l'invraisemblance hurlante d'Ingrid Bergmann dans le rôle destiné à la Magnani. C'est une excellente comédienne de composition, mais qui ne peut pas tout de même, Suédoise mélancolique, sympathique, civilisée, se changer en furie retorse parmi des latins superlatifs. Tout ce qui est bon, dans *Stromboli*, est fortuit : c'est ce qui sonne vrai. Pauvre bilan, fait de la seule scène non doublée — entre les employés d'un consulat argentin et Ingrid —; des rares morceaux documentaires (dont, en premier lieu, la pêche au thon); d'un atterrant témoignage sur un échantillon d'anthropologie catholique. *Vulcano*, tout compte fait, est plus riche et moins offensant.

MUSIQUE

CHARLES KOECHLIN. — *JEANNE AU BUCHER* (Opéra). — Avec Charles Koechlin a disparu l'une des figures les plus attachantes du monde de la musique. L'une des plus populaires aussi, non point qu'il eût jamais recherché la popularité, et bien au contraire; mais ses traits, son caractère, l'influence considérable qu'il a exercée en dépit de son effacement, tout concourait à faire de lui un de ces artistes qui entrent tout vivants dans la légende. L'œuvre qu'il laisse est considérable, aussi bien par sa qualité, son originalité, que par son abondance. Une grande partie, la plus nombreuse peut-être, reste inédite. Charles Koechlin s'est toujours moins soucié d'être joué que de créer. Son désintéressement était extrême. Son esprit, armé d'une large culture, ne répugnait point au combat, et on le trouvait toujours prêt à lutter pour défendre les idées qu'il croyait justes. Il y avait en lui une sorte d'apôtre, et son aspect patriarcal, son urbanité, contrastaient bien souvent avec la chaleur de ses convictions.

On veut espérer que la postérité réparera l'injustice dont Charles Kœchlin fut la victime : son nom n'a jamais figuré au programme des concerts autant qu'il eût été légitime de l'y rencontrer. Des ouvrages comme *En mer la nuit*, d'après Henri Heine, la *Nuit de Walpurgis classique* d'après Verlaine, *Vers la plage lointaine*, *Soleil et danse dans la forêt*, les *Saisons*, *Symphonie d'hymnes*, la *Jungle*, d'après Kipling (qui contient une des pages les plus neuves, les plus caractéristiques de la production symphonique contemporaine : *la Course du Printemps*), eussent mérité d'être très souvent joués. Ses *Cinq Chorals dans le style du moyen âge*, ses *Trois Chorals pour orgue et orchestre* demeurent parmi les œuvres maîtresses de ce temps. Et les pianistes trouveraient aisément dans ce que Charles Kœchlin écrivit pour leur instrument quantité de pièces leur permettant de renouveler leur répertoire, comme les chanteurs pourraient puiser dans ses mélodies pour le plus grand plaisir de leurs auditeurs. Il n'y a point

de domaines dans lesquels son activité ne se soit exercée : au théâtre, il a donné des ballets (*Danses antiques*, *Suite Légendaire*, et tout récemment, à l'Opéra-Comique, *L'Ame heureuse*).

Entré à l'Ecole Polytechnique en 1887, il avait dû interrompre ses études pour raison de santé, et s'était tourné vers la musique qu'il cultivait depuis l'enfance. Au Conservatoire, il avait été l'élève de Taudou, de Massenet, de Gédalge et de Fauré. Il s'était lié particulièrement avec ce dernier maître, et le livre qu'il lui a consacré est un modèle de critique pénétrante. Fauré lui avait donné une marque d'estime et de confiance des plus éclatantes en lui confiant le soin d'orchestrer plusieurs de ses ouvrages : la suite de *Pelléas et Mélisande*, notamment, et l'on sait avec quel bonheur Koechlin s'est acquitté de cette tâche. Ami de Debussy, il devait recevoir de celui-ci un témoignage non moins vif de sympathie admirative, puisque, à l'exemple de Fauré, Debussy demanda à Kœchlin d'orchestrer *Khamma*.

Les écrits théoriques de Charles Kœchlin, son *Etude sur l'écriture de la Fugue d'école*, son *Traité d'Harmonie*, son *Précis des règles du Contrepoint*, font autorité. Il a formé de nombreux élèves, en s'efforçant de développer leur personnalité. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans (il était né le 27 avril 1867), Charles Kœchlin est demeuré jusqu'au dernier jour aussi actif, l'esprit aussi prompt qu'en sa jeunesse. Il s'est éteint le 1er janvier au Canadel, où il possédait une maison, sur la côte des Maures. Il y reposera à l'ombre des pins et des chênes-lièges, devant la mer qu'il a tant aimée et qu'il a si souvent et si bien chantée.

●

Jeanne au bûcher est entrée au répertoire de l'Opéra; l'événement est considérable en raison de la qualité de l'ouvrage de Paul Claudel et d'Arthur Honegger, d'abord, puis parce que sa forme, dérivée de celle des mystères, atteste un nouvel effort vers le renouvellement du drame lyrique.

Créée en 1938 à Bâle, puis donnée à Orléans, à Paris en 1939, *Jeanne au bûcher* semblait devoir demeurer un oratorio; on imaginait mal qu'il fût possible d'animer à la scène la suite d'épisodes évoqués dans le souvenir de l'héroïne, liée au pilier du supplice, et qui revoit en un moment sa vie tout entière à l'approche de la mort. A la vérité, on se trompait. Mme Ida Rubinstein qui fut l'instigatrice de l'ouvrage, et qui choisit le poète et le musicien avec le sens artistique qu'elle a toujours montré, craignit que le

théâtre amoindrît, en le matérialisant, le caractère poétiquement irréel de l'œuvre. Scrupules que partagèrent presque tous ceux qui furent les témoins de sa création, tous ceux qui eurent à Orléans comme à Paris le sentiment d'assister à la naissance d'un pur chef-d'œuvre. Cependant les auteurs ne doutaient point que *Jeanne au bûcher* pût trouver sur une scène comme celle de l'Opéra des conditions favorables. Et l'on doit reconnaître qu'ils ne se trompaient pas.

Mais il fallait, pour réussir, d'exceptionnels moyens. Trouver d'abord une interprète capable de supporter sans faiblesse le poids d'un rôle d'autant plus écrasant qu'elle doit, durant cinq quarts d'heure, tolérer les liens qui la rendent immobile, et cela, tout en *jouant*, tout en animant un dialogue presque ininterrompu. Je ne parle pas des qualités physiques exigées par le personnage, non plus que de la difficulté de dire un texte rythmés, exactement, sur la musique qui, presque toujours, l'accompagne. Cela, Arthur Honegger l'a rendu possible, sinon facile. Il a réussi là un véritable tour de force, car cette union de la musique et de la parole non chantée a presque toujours donné un résultat pitoyable. Ici, Dieu sait par quel sortilège, le texte dit ne fait point tache; et le mérite en revient tout autant à Mlle Claude Nollier comme il en revenait à Mme Ida Rubinstein lors de la création — qu'au compositeur. M. Jean Vilar, dans le rôle de saint Dominique, a droit à de semblables louanges, car sa tâche est pareillement difficile, encore que plus courte, et lui, conserve au moins la liberté de ses mouvements.

Enfin les difficultés de la mise en scène pouvaient, elles aussi, faire reculer les plus téméraires: comment disposer sur le plateau une masse chorale d'une centaine de chanteurs? — comment les vêtir, les grouper pour qu'ils pussent apercevoir constamment le chef d'orchestre, pour que les voix parvinssent dans la salle sans que leur éclat fût amoindri? Comment, enfin, figurer — en leur laissant leur caractère d'évocation rapide, de songe éveillé, — les épisodes comme la chevauchée de Jeanne, le sacre de Reims, le procès de Rouen? C'est en s'inspirant étroitement du texte que M. Yves Bonnat a résolu ces problèmes. Il a construit un hémicycle de gradins où viennent s'asseoir les choristes, vêtus de robes de teinte neutre variant selon les éclairages. Décor symbolique, qui tient à la fois de l'église par les détails de son architecture, et de l'arène par sa forme — l'arène des martyrs livrés aux bêtes. Le poème de Claudel ne représente-t-il point les juges de Jeanne comme un troupeau, le *servum pecus*, présidé par l'évêque

Cauchon : *Ego nominor Porcus!* déclare celui-ci, après que le tigre lui-même s'est récusé.

L'ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler le scénario; il faut seulement se souvenir de ce que Jeanne revoit sa vie en en remontant le cours; ainsi c'est l'inique jugement, la sentence de mort prononcée contre la sorcière, la relapse, l'ennemie de Dieu qui vient tout d'abord; puis les intrigues, l'action de la diplomatie, toute pareille à une partie de cartes, dont l'enjeu est le sort de la France, et aussi la tête de Jeanne; c'est le sacre à Reims, la chevauchée de la Pucelle à travers les provinces jusqu'alors divisées, et qui se retrouvent unies sous la bannière blanche et bleue; et c'est enfin l'enfance à Domrémy, les rondes puériles sous les mirabelliers en fleurs. C'est au mois de mai que Jeanne va mourir, au mois où les petites filles de son pays natal chantent la chanson de Trimazo qui va quêtant pour offrir un cierge à la Vierge. « Le cierge qui, tout à l'heure, va flamber, ce sera moi! » s'écrie Jeanne, à l'instant que les cloches sonnent le glas, et que Marie lui tend les bras en lui disant : « Tu n'es pas seule. Il y a l'amour qui est le plus fort. Il y a la joie qui est la plus forte. Il y a Dieu qui est le plus fort! »

La partition d'Honegger se lie intimement au poème de Claudel. Elle en épouse la forme familière et véhémente, populaire au sens noble du mot. Elle est riche et puissante, variée en ses effets, et d'une sincérité magnifique. L'usage qu'Honegger y fait de thèmes qui semblent jaillis du folklore, et qui, pour la plupart, ne doivent cependant rien qu'à lui-même, lui confère un singulier pouvoir d'émotion. Je n'ai point souvenir d'avoir assisté jamais à un succès aussi profond, aussi spontané. Un long moment, les deux mille personnes assemblées à l'Opéra le soir de la première, gardèrent le silence, trop émues pour applaudir. Puis ce fut un ouragan de bravos. Ils étaient mérités non seulement par la qualité de l'œuvre, mais par la réussite de sa réalisation, par la vaillance des interprètes, par l'effort que venaient de fournir les chœurs et l'orchestre sous la direction de M. Louis Fourestier. Spectacle dont la réussite honore grandement l'Opéra.

René Dumesnil.

Contemporary Danish Composers, by *Vagn Kappel* (Det Dansk Selskab, 36, avenue Maréchal-Foch, Lyon, 118 p.). — Précédé d'une étude sur la musique danoise à travers l'histoire et d'un exposé de l'activité des associations musicales au Danemark, ce petit volume abondamment illustré fournit de précieux renseignements sur l'école danoise contemporaine qui, avouons-le — Carl Nielsen mis à part — nous est assez mal connue. C'est sa biographie qui ouvre la série des quatorze études consacrées par M. Vagn Kappel à ses compatriotes. Toutes sont intéressantes, non seulement par les

détails qu'elles nous donnent sur la vie musicale intense de ce pays, mais aussi parce qu'elles montrent chez tous un désir de renouvellement dans le sens national.

Almanach du disque 1951 (Editions de Flore et La Gazette des Lettres, 224 p., 420 fr.). — Voici, pour la musique enregistrée, le pendant de l'Almanach de la Musique. M. Michel de Bry, qui en a dirigé la publication, s'est inspiré de la même formule et a réussi du premier coup à mettre le nouveau venu au même rang que ses devanciers. On y trouvera tous les renseignements et les conseils que l'on peut souhaiter, et ceux qui ignorent comment former une discothèque auront profit à lire les pages consacrées aux enregistrements; car on peut trouver dans cette publication non seulement des éclaircissements sur des sujets techniques, mais aussi des leçons de goût.

Record Collector's Series, by *Norman Demuth* (N° 3 : Concertos). (Hayes, E. M. I. Sales and Services). — Il serait à souhaiter que l'on fît, en France, ce que M. Norman Demuth vient de faire en Grande-Bretagne : cette nouvelle publication de l'actif professeur à la Royal Academy est consacrée aux enregistrements phonographiques des concertos. Qu'il s'agisse de Bach, de Beethoven, de Brahms, de Corelli, de Mozart, de Mendelssohn, de Ravel ou de Chostakovitch, les œuvres sont étudiées succinctement, mais avec assez de détails pour en faire comprendre le sens et la valeur; et une liste des enregistrements, à la fin du volume, permet à l'amateur de choisir ce qu'il lui convient d'entendre. Le premier volume de la série était consacré à la formation d'une collection de base, le second aux symphonies.

Cours de composition musicale, par *Vincent d'Indy*. Tome IV (troisième livre, rédigé par Guy de Lioncourt, d'après les notes prises aux classes de la Schola Cantorum). (Paris, Durand et Cie, in-8°, 372 p.). — Réserve faite de ce qu'il s'agit, comme M. Guy de Lioncourt le déclare d'ailleurs, de notes prises, pour ainsi dire, à la volée, au cours professé par Vincent d'Indy, et que le maître, s'il avait vécu, aurait sans doute soigneusement revues, car ce que l'on dit librement dans une classe n'est pas toujours ce que l'on aurait imprimé — ce volume impatiemment attendu donnera sur la musique dramatique, l'oratorio, la cantate, la musique de scène et le lied, de très précieux conseils. Ouvrage quelque peu fragmentaire : on le constate en voyant la part faite à l'étude très large de certains ouvrages, tandis que d'autres ne sont qu'à peine mentionnés; mais on aurait tort de voir dans cette disproportion un parti pris : il s'agit d'exemples, encore une fois, et ce qui compte avant tout, ce sont les remarques faites à propos de telle forme et de telle manière de la traiter.

ALLEMAGNE

HAMBOURG SOUS LE SIGNE DE GŒTHE ET DE L'EUROPE. — Le hasard nous a ramené à Hambourg, cette grande ville si attachante qu'on y revient toujours volontiers; le hasard, ou plus exactement la générosité d'un homme au grand cœur, dont je respecterai l'anonymat volontaire; qu'il nous soit permis du moins de le louer ici!

Un grand commerçant de Hambourg vit et élève sa famille dans une simplicité qui, dit-on, confine à l'austérité, mais il consacre le produit de ses affaires à des fondations. En 1949, il a décidé de créer un « Prix Gœthe hanséatique » (Hansischer Gœthepreis) d'une valeur de 10.000 marks pour distinguer un homme qui aurait travaillé et agi dans l'esprit de Gœthe. Il a chargé l'Univer-

sité de constituer un Kuratorium composé de six Allemands et d'un étranger qui chaque année décernera le prix. Il y a donc sept électeurs et le terme convient parfaitement, car il s'agit de choisir le meilleur au cours de discussions courtoises, où le sentiment d'une responsabilité internationale impose l'objectivité la plus impartiale et une franchise absolue. Le premier élu fut un Suisse, Carl-J. Burckhardt.

Quelles raisons le firent choisir? Il est d'abord un humaniste de la meilleure tradition bâloise; c'est à Bâle, en effet, que vécut son célèbre homonyme et parent, le collègue, l'ami et le conseiller de Nietzsche. Il fut professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Zurich et occupa une chaire à l'Institut Universitaire des Hautes Etudes Internationales, à Genève. Ses recherches aboutirent à un important ouvrage sur Richelieu, dont le premier tome seul a paru (1935), et à un recueil de sept études intitulé *Gestalten und Maechte* (1941), où figure son essai sur « l'honnête femme », sur le problème de l'élite au XVII[e] siècle. Mais il faut chercher aussi l'écrivain dans d'autres petits livres, où l'on trouve ses souvenirs sur Hofmannsthal, suivis de lettres inédites du poète, ou encore sa délicieuse évocation de Rilke (*Ein Vormittag beim Buchhaendler*), et même dans ses articles ou préfaces.

Si Carl-J. Burckhardt n'était qu'un historien humaniste il mériterait, certes, un prix littéraire, mais le « Prix Gœthe hanséatique » lui a été décerné aussi et peut-être surtout parce que chez lui l'écrivain se double d'un homme d'action, qui fut même appelé à jouer un rôle politique, en considérant toujours avec Grillparzer, un de ses héros, que « la politique est l'art du commerce humain sur un plan supérieur ». Il fut en effet de 1918 à 1922 attaché à l'ambassade suisse de Vienne, puis de 1937 à 1939 Haut-Commissaire de la Société des Nations à Dantzig et de 1945 à 1949 ministre de Suisse à Paris; en outre, le Comité International de la Croix-Rouge l'envoya en mission dans l'Asie Mineure lorsque les Grecs furent « déplacés » par les Turcs et elle le choisit comme président au cours de la deuxième guerre mondiale. Dans ces tâches difficiles ou délicates il se mit réellement au service de l'humanité; c'est le sous-titre fort heureux du petit livre que vient de lui consacrer Adolf Frisé (Pflugverlag Thal St Gallen, 1950, 62 p.). Homme de lettres et homme d'action, J.-C. Burckhardt n'a-t-il pas écrit et agi dans l'esprit de Gœthe?

La remise du prix fut l'occasion de cérémonies et de fêtes où la solennité sut se faire accueillante : le 29 novembre, à 11 heures du matin, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de ville, le Professeur Arthur Jores, recteur de l'Université de Hambourg, médecin

et humaniste, fit en termes remarquables l'éloge de J.-C. Burckhardt, puis celui-ci prononça un discours fort intéressant et très personnel, dont le thème était : « Les idées de Gœthe sur la justice ». Le soir un banquet somptueux réunit sous la présidence du donateur de nombreuses personnalités hambourgeoises dans une atmosphère de sympathie humaine parfaitement accordée à l'ensemble de la journée.

Nous avons eu déjà l'occasion de le dire ici même et nous voudrions le répéter encore : Hambourg est une des villes d'Allemagne les plus ouvertes, une de celles où règne l'idée européenne, la seule idée, écrit avec raison Luth, Directeur de la Presse, pour laquelle la jeunesse allemande puisse encore se passionner. Le 17 juillet, le bourgmestre Max Brauer, une des personnalités les plus fortes du parti socialiste, a prononcé dans l'église Saint-Paul, à Francfort, une conférence importante qui était un vibrant appel à l'Europe. Le 14 novembre, les étudiants de Hambourg se rendirent à l'Hôtel de ville, le drapeau de l'Europe en tête, pour remettre une motion réclamant un Gouvernement européen avec une législation et une monnaie, la suppression de toutes les frontières politiques, la mobilisation de toutes les forces spirituelles au service de l'Europe unie.

Nous ne sommes pas surpris que la jeunesse manifeste un tel enthousiasme quand nous lisons les magnifiques petits volumes que la ville de Hambourg offre chaque année à 30.000 élèves au moment où ils quittent l'école. Celui de 1949 contenait, comme il se doit, une anthologie gœthéenne. En 1950, le sénateur H. Landahl a composé un livre admirable, dont les textes sont une condamnation de la guerre ; ils sont empruntés à des écrivains de tous pays, parmi lesquels figurent Gandhi, Ratheneau, Hesse, R. Rolland, Nansen, Jaurès, Huizinga, Bjœrnson, etc. Le titre est un programme : « la grande mission » (Der grosse Auftag) et Heinrich Landahl convie la jeunesse à bâtir un monde paisible, dans lequel la communauté des peuples sera la base et la garantie d'un ordre nouveau. Voilà Hambourg 1950!

Lübeck, autre ville hanséatique, où nous avait appelé la « Deutsche Auslandsgesellschaft », c'est-à-dire la société chargée de développer les relations avec l'étranger, apparaît comme une réduction de Hambourg. Située à quelques kilomètres du rideau de fer, elle compte presque autant de réfugiés que de Lubeckois et l'on devine quels problèmes cet état de choses pose au bourgmestre Passarge, dont l'accueil est aussi savoureux que cordial. Les bombardements ont durement éprouvé la ville, mais elle a conservé ses venelles étroites et pittoresques, un musée fort bien

organisé, le lycée de Thomas Mann et la façade de la maison des Buddenbrook, célèbre par le roman qui porte ce nom, sa vitalité et son courage. Signalons aux spécialistes de l'histoire de l'art que l'incendie de la Marienkirche a fait tomber le plâtre qui recouvrait les murs et mis à jour de très importantes peintures gothiques du XIII[e] siècle. Lübeck, elle aussi, veut s'ouvrir à l'étranger; allons à elle.

A l'époque tragique où nous vivons, des hommes comme C.-J. Burkhardt sont un modèle, des villes comme Hambourg et Lübeck des exemples.

J.-F. Angelloz.

Gœthe (Artemis-Verlag, 1950, 1.119 p.). — Voici un des tomes les plus importants de la grande édition suisse, le 23[e], qui contient les entretiens du poète de 1817-1832, c'est-à-dire dans la période où le sage de Weimer reçut le plus de visites; l'intérêt en est considérable. Si la postface de W. Pfeiffer-Belli ne pouvait pas être très copieuse, par contre l'index de Peter Bœrner pour les tomes 22 et 23 ne compte pas moins de 233 pages; divers renseignements le complètent encore, par exemple la traduction des citations latines ou grecques et une bibliographie due à l'éditeur lui-même, W. Pfeiffer-Belli.

Geist der Gœthezeit 3, par *H. A. Korff* (Hirzel-Verlag, 2[e] édition, 1949, 627 p.). — Tous les germanistes connaissent et pratiquent « le Korff »; il convient de signaler que le premier des deux tomes consacrés au romantisme a fait sa réapparition. Korff considère que l'idéalisme allemand s'est manifesté dans la littérature en trois vagues : Sturm und Drang, classicisme, romantisme; aux deux premières, il a consacré deux ouvrages qui font autorité; puis, s'attaquant à une école moins connue, il a comme étalé son étude sur deux autres tomes, qui traiteront, l'un de la « Frühromantik », l'autre de la « Hochromantik ». C'est un point de vue qu'on pourra discuter seulement lorsque l'ensemble aura paru, mais qui ne sera pas admis d'emblée, car le premier romantisme est considéré comme plus important et plus allemand que le second. Si nous nous en tenons au présent volume, nous féliciterons le professeur Korff d'avoir longuement étudié le passage du classicisme au romantisme et par exemple Jean Paul; mais pouvons-nous ranger Hölderlin dans la nouvelle école, même sous la rubrique « le classicisme romantique »? Cela prouve d'ailleurs l'importance d'une telle œuvre, où nous retrouvons les qualités de Korff, sa connaissance profonde des textes et une clarté qui n'est pas fréquente. Souhaitons que la deuxième partie puisse paraître bientôt et qu'elle égale les deux premiers tomes de ce travail monumental.

Die Liebesgedichte des West-Oestlichen Divans (Hirzel, Stuttgart, 2[e] édition, 1949, 259 p.). — Gœthe récompense ceux qui l'ont bien servi et nous ne savons pas si nous devons lui attribuer ce livre ou bien en faire hommage au professeur Korff, qui a détaché du *Divan occidental-oriental* les poèmes d'amour pour les publier en les accompagnant d'un commentaire. Il fallait pour réussir cette entreprise deux choses : d'abord la connaissance qui résulte d'un long commerce avec les œuvres d'un grand poète, ensuite cette jeunesse du corps et du cœur qui constitue la « deuxième puberté » gœthéenne. H. A. Korff a cette chance et à l'âge même où Gœthe rencontra Marianne de Willemer; aussi nous donne-t-il le plus précieux de ses livres, qui nous rend le *Divan* plus accessible encore et plus cher; en particulier la longue introduction, dans laquelle il étudie l'évolution du lyrisme amoureux chez Gœthe, est peut-être son chef-d'œuvre.

Spiel der Mächte, par *Paul Hankamer* (Wunderlich Verlag, Tübingen, 1948, 343 p.). — Voici une étude déjà ancienne d'un germaniste bien connu et qui est mort

en 1945. Hankamer s'est attaché à une courte période de la vie de Gœthe qui fut un peu négligée jusqu'ici, sans doute parce qu'on la rattachait à la vieillesse du poète, alors que celui-ci crée entre 1905 et 1910 des chefs-d'œuvre incontestables. La mort de Schiller et une maladie grave ébranlent Gœthe, qui ne se rétablit que lentement. Puis intervient dans sa vie un nouvel amour et de nouvelles œuvres viennent s'ajouter aux anciennes, œuvres de maturité qui révèlent la vitalité du génie créateur; les *Sonnets*, dont l'héroïne est précisément Minna Herzlieb, *Pandora* et *les affinités électives*. Hankamer les étudie avec beaucoup de finesse et avec le désir de mettre l'accent sur le « démonique », cette puissance mystérieuse que Gœthe n'a pas définie exactement et que ses commentateurs ne pourront pas cerner avec une précision totale; sur tous ces points l'ouvrage de Hankamer, documenté et délicat, apporte des lumières nouvelles; c'est un bon guide.

Kritische Essays zur europäischen Literatur, par *E. R. Curtius* (Francke - Verlag, Berne, 1950, 440 p.). — Le professeur E. R. Curtius est trop connu en France, et notamment par ses travaux sur la littérature française, pour qu'il soit nécessaire de souligner la valeur de son dernier livre; nous préférons en dire l'intérêt particulier. Il faut sans doute aborder ce livre par l'appendice, c'est-à-dire par une préface que l'auteur avait écrite pour son grand ouvrage, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, paru en 1948 et qu'il publia en 1945 dans la revue *Die Wandlung*. L'éminent romaniste de l'Université de Bonn y retrace son évolution scientifique : elle fit de lui d'abord le grand spécialiste de la littérature française, puis à partir de 1930, le conduisit à la Rome éternelle et à l'idée de l'Empire, qu'il retrouvait en Espagne, puis le poussa à rechercher un nouvel humanisme dans la littérature latine du Moyen Age. Si l'on ajoute que dans ces divers domaines E. R. Curtius a été non seulement un savant épris de vérité, mais un professeur qui vit son enseignement, on admirera en lui un des plus authentiques représentants de l'Europe universitaire; surtout on comprendra mieux la variété des travaux groupés dans le présent volume, où l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre, etc., sont représentées, et l'on se réjouira que dans le titre même le romaniste allemand rende hommage à la littérature européenne; il est lui-même un des sommets de la critique européenne.

Umgang der Jahre, par *Rudolf Kassner* (Rentsch, Erlenbach-Zürich, 1949, 398 p.). — On ne saurait trop redire que R. Kassner est un des esprits les plus cultivés de notre temps, un de ces hommes qui ont médité avec le plus d'acuité sur les hommes, les œuvres et les problèmes d'un demi-siècle, et sur bien d'autres encore. Sa curiosité l'a conduit de l'Inde à l'Angleterre en passant par Berlin et Paris, sa vie intérieure a puisé à toutes les sources religieuses ou philosophiques; cinquante ans après avoir publié son premier livre, il semble vouloir faire une synthèse de ses thèmes et des formes dans lesquelles il les coula jusqu'ici. Ce livre de souvenirs et de réflexions est la conversation d'un penseur avec ce que la vie lui a offert de plus digne d'être vécu et médité; il faut le méditer aussi.

Europa und der Nationalismus (Verlag für Kunst und Wissenschaft, Baden-Baden, 1950, 209 p.). — Le grand public ignore que chaque année des historiens, des germanistes et des personnalités du monde universitaire se rencontrent à Spire pour discuter sur les études historiques et l'enseignement de l'histoire. Le troisième Congrès s'est tenu en octobre 1949 et on a eu la très heureuse idée de publier les conférences qui furent faites, ainsi qu'un résumé des discussions qui suivirent. En voici les titres : *La base historique de l'épopée médiévale* (H. Gregoire et R. Lejeune); *Sittliche Prinzipien im Zusammenleben der abendländischen Völker* (G. Tellenbach); *Deutsche Romantik und Nationalismus* (E. Vermeil); *Bismarck und die Nationen* (F. Schnabel); *Concept français et concept allemand de l'idée de nationalité* (J. Droz); *Die deutsch-französischen Thesen von 1935* (R. Minder), avec des *Bemerkungen* de R. P. Rassow; *Die Geschichte und das öffentliche Leben* (H. Mertens, Ch. Maigniol, W. Wühr, E. Gruner). On a maintes fois adressé des critiques aux Congrès de Spire, auxquels on reprocha, par exemple, de négliger les questions économiques pourtant si importantes et ces critiques peuvent être fécondes; mais il faut se réjouir que de tels congrès aient lieu et suivre leurs travaux.

Hans Carossa. Gesammelte Werke (Insel-Verlag, Wiesbaden, 1950. 2 vol. de 720 et 690 p. sur papier

bible, reliées toile, 24 MK.). — Nous sommes heureux d'annoncer la publication des œuvres complètes de Carossa. Dans ces deux volumes, dont la présentation est très soignée et le prix relativement peu élevé, le lecteur retrouvera donc toutes les œuvres qui lui sont chères et qui étaient parfois inaccessibles et aussi des ouvrages plus récents comme les *Aufzeichnungen aus Italien*, que nous avons signalés dans le *Mercure* et les poèmes écrits de 1940 à 1945. C'est le Carossa de poche et de chevet; il provoquera sans doute un retour à un écrivain trop négligé au cours de ces dernières années.

Deutsches Literatur Lexikon, par *W. Kosch* (Francke-Verlag, Berne, octobre 1950, 11e fascicule, 96 p., 8,40 francs suisses). — A diverses reprise, nous avons signalé l'importance du « Lexique de la littérature allemande » entrepris par Kosch. Le onzième fascicule, qui va de Hermes à Hohenheim, porte le premier volume à 1.040 pages imprimées sur deux colonnes. Il est établi avec le même soin que les précédents et mentionne des travaux parus en 1950. Il n'est pas exempt d'omissions, notamment du côté français, mais la responsabilité en incombe partiellement à notre pays qui n'a pas encore organisé comme il le devrait l'expansion du livre français.

Le Rosaire de Notre-Dame, par *Romano Guardini*, trad. de Jeanne Ancelet-Hustache (Bloud et Gay, 1950, 160 fr.). — Alain disait volontiers que pour penser il fallait réfléchir sur des choses. Pendant trente ans, le célèbre théologien a médité sur le rosaire sans jamais parvenir à exprimer sa pensée fondamentale. C'est du moins ce qu'il déclare avec trop de modestie dans son avant-propos. En fait, son petit livre, fort bien traduit par Mme Ancelet-Hustache, sera pour de nombreux fidèles un compagnon et un soutien.

Tonio Kröger, par *Thomas Mann* (Edit. Belin, 1950, 107 p.). — La petite collection bleue familière aux germanistes, à qui elle fournit de bons textes commentés et expliqués, s'oriente vers la littérature contemporaine. Elle a déjà publié du Paul Ernst, du Hauptmann, du Rilke, du Spitteler et vient de s'enrichir d'un excellent *Tonio Kröger*, appelé à un grand succès. L. Leibrich, qui le présente, est un spécialiste de Thomas Mann (et aussi de Nietzsche); aussi a-t-il ajouté une introduction importante, savante et condensée, qui est peut-être l'étude la plus documentée parue jusqu'ici en France. Nous sommes tenté de dire qu'il explique une œuvre de jeunesse fort importante mais un peu mince en fonction des grands romans qui la suivirent et spécialement du récent *Doktor Faustus*, conçu d'ailleurs à la même époque et consacré à un sujet parallèle. Il en résulte que nous regrettons l'insuffisance de renseignements sur l'époque de *Tonio Kröger*, sur la décadence et l'esthéticisme par exemple, mais que, par contre, ce petit volume sera indispensable pour tous ceux qui voudront étudier Thomas Mann; c'est dire que nous le plaçons très haut.

Die Soldaten, par *J. M. R. Lenz* (69 p.) et **Die Familie Selicke**, par *Holz et Schlaf* (Cambridge, Atthe University Press, 1950, 80 p.). — C'est une autre petite collection bleue que celle des Presses Universitaires de Cambridge, qui ont voulu fournir aux lecteurs, spécialement aux étudiants, des textes d'un prix modeste (deux shillings et six pence); la comparaison s'impose donc avec la collection Belin. La présentation en est meilleure, mais les préfaces sont très sommaires et les notes, éclaircissements ou rapprochements font défaut.

Documents 7 (juillet 1950, 125 fr.). — La revue *Documents* continue à être aussi vivante et le n° 7, intitulé de *Séoul à Bonn*, apporte des articles fort intéressants, dont les principaux sont : *les partis dans la République fédérale allemande*, par K. H. Knappstein; *la République fédérale est-elle menacée de l'intérieur?* par Théo Pirker; *Renaissance ou décadence de l'Allemagne*, par Alain Clément; *Les expulsés, l'Allemagne et l'Europe*, par Peter Härlin, etc.

Trivium VIII, 3 (Atlantis Verlag, Zürich). — La petite revue suisse continue à publier d'excellents travaux et il faut souhaiter que des abonnements nouveaux lui permettent de tenir. Au sommaire d'un dernier numéro figurent d'importants articles : *Eléments d'une critique constructive*, par Th. Spoerri; *Zur Deutung des Schemas zum II. Teil von Gœthes « Pandora »*, par W. Kohlschmidt; *Das Komische in Molières « George Dandin »*, par Verena Bönninger; *Zwei Erzählungen Franz Kafkas*, par H. J. Reiss.

Ausblick. — Sous ce titre, la « Deutsche Auslandsgesellschaft » de Lübeck publie un bulletin d'apparence modeste, qui n'en est pas moins très substantiel. Dans le numéro de décembre 1950, on trouve d'intéressants articles sur B. Shaw, Sibelius, J. V. Jensen, sur l'abbaye de Moissac et sur l'économie des pays scandinaves, une lettre de Madrid et de très nombreux renseignements d'ordre culturel. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

AU TEMPS DE JOHNSON ET DE BURKE. — Sans doute à cause d'un fonds de culture commun, d'un cosmopolitisme actif, de nombreuses analogies intellectuelles entre lui et nous, et de son pittoresque bariolé, le XVIIIe siècle anglais offre à la curiosité des Français une abondante matière. D'où l'intérêt de quelques livres récents (1).

On trouve un bon tableau de la littérature anglaise du temps chez Mc Cutcheon, sur fond d'histoire de la société et des idées. Johnson et Goldsmith, parmi les auteurs nommés ci-dessous, sont traités à loisir; Burke y est malheureusement comprimé à l'extrême.

Le *Serious Call* de Law (1686-1761), publié en 1729, est l'un des plus célèbres traités de dévotion qui soient. Il n'a pas eu d'action contemporaine en France (voir la *Pensée européenne au XVIIIe siècle* de P. Hazard). Mais il a exercé une grande influence sur le méthodisme, ce mouvement de réveil religieux qui, en Angleterre, pénétra d'un souffle neuf une église officielle encline à s'endormir dans l'automatisme de la forme et de la tradition. L'attrait est grand de ce livre, d'où l'on n'attendait que méditations spirituelles et psychologiques, mais où l'on rencontre aussi, sous un style simple et direct, un homme d'esprit, un peintre de caractères, un mystique fort au courant du siècle. Son mysticisme est bien défini par l'introducteur à ce volume. Le *Serious Call*, que le Dr. Johnson a critiqué à l'emporte-pièce, était néanmoins à son gré « le plus bel échantillon de théologie exhortative écrit en aucune langue ».

Qui ne connaît le Dr Johnson (1709-1784)? Cet hypocondriaque formidable et mal tenu, qui soignait avec une coquetterie

(1) *18th Century English Literature*, by B. P. McCutcheon (Oxford University Press, 1950, 182 p., 5/). *A Serious Call to a Devout and Holy Life*, by W. Law (London, Methuen, 1950, 543 p., 6/). *The Conversations of Dr. Johnson*, by J. Boswell (Ib., Lehmann, 1949, 316 p., 8/6). *Dr. Johnson, Prose and Poetry* (Ib., Hart-Davis, 1950, 961 p., 21/). *Selected Works*, by O. Goldsmith (Ib., Id., 1950, 847 p., 21/). *Boswell's London Journal*, 1762-1763 (Ib., Heinemann, 1950, 383 p., 6 ill., 21/). *Edmund Burke, Six Essays*, by T. W. Copeland (Ib., Cape, 1950, 260 p., 18/).

astucieuse son personnage de paysan du Danube, dévot et entier, plein de gros bon sens, de causticité, de charité chrétienne, tendre sous une rude écorce, poète, essayiste et critique, auteur d'un dictionnaire où il a versé sa malice (*Patriotisme* : « le dernier refuge d'un coquin »; *Pension* : « ...Salaire payé à un mercenaire de l'Etat pour trahir son pays » — etc.), fut l'une des coqueluches de son temps. Ses œuvres choisies, publiées l'an dernier, ont échappé à la poussière des âges. Dans un style plein, ferme, sentencieux, inspiré des meilleurs modèles classiques, il parle de la nature et de la condition humaines, des voyageurs contemporains, de Shakespeare et d'autres poètes anglais. Son roman *Rasselas*, (*in extenso* dans cette édition) n'est pas indigne d'évoquer *Candide*. Ses moindres écrits disent sa force et sa générosité; p. ex. deux pages de 1760 où il exhortait ses compatriotes à vêtir les prisonniers français, et d'où je cite au hasard : « La charité perdrait son nom si elle était influencée par un aussi mesquin mobile que la louange des hommes. »

En définitive c'est lui, à travers ses pages, qui nous retient. Un original, une institution nationale. C'est eux-mêmes qu'en lui les Anglais reconnaissent et chérissent (vous savez, l'Anglais « rugueux » de la *Nouvelle Héloïse*). De plus, fragment d'histoire toujours neuf que le tableau de cette compagnie assemblée autour de lui au café : non seulement ses amis aristocratiques, mais le club « Le Club » par excellence où tant de célébrités venaient boire, fumer et causer. Tant qu'on prendra plaisir aux biographies, mémoires, anecdotes et conversations, on se délectera au chef-d'œuvre du genre qu'est la *Vie de Johnson* de Boswell parue en 1795 et qui, dépouillée de tout fatras, offre sa moelle dans *The Conversations of Dr. Johnson*. C'est grâce à Boswell (1740-1795) que nous aimons ce savant. Boswell aussi, comme il arrive aux biographes, s'est peint dans son livre sans le vouloir. Il n'est guère d'humeur où l'on n'ait plaisir à l'ouvrir en passant, pour lui-même et pour les acteurs de cette comédie mondaine et intellectuelle dont il reproduit au vif les mots, les attitudes, les tics.

Pour lui-même — à mi-chemin entre Pepys et Rousseau. Sagace et parfois absurde, pieux et esclave de la chair, capable de cynisme et de dignité, de sordidité et de remords, inépuisablement curieux des spectacles de la vie (notamment londonienne), de l'homme dans toutes ses variétés, cet Ecossais conquiert par la candeur qu'il apporte à s'interroger et à s'avouer, dans la *Vie de Johnson* et bien plus dans des lettres et des mémoires abondants auxquels vient de s'ajouter un inédit qui fera date : le journal de sa vie à

Londres en 1762 et 1763. Modèle d'édition : l'introduction explique pourquoi ces passionnantes liasses dormirent deux siècles d'un sommeil étrange; le texte est farci de notes. Les mille scènes où il nous convie, les notables contemporains qu'il rencontre, la franchise stupéfiante avec laquelle il conte ses fortunes chez Cypris et, hélas! chez Vénus, tout cela défie l'imagination.

Pour les gens illustres qu'il nous présente — qu'on pardonne ce mot — en déboutonné. Autour de Johnson gravitaient entre autres le peintre Reynolds; l'acteur Garrick: l'historien Gibbon; Fox, plus tard premier ministre; Goldsmith, connu en France par son roman *Le pasteur de Wakefield* et par sa comédie *Elle s'abaisse pour vaincre*; enfin Burke, l'un des premiers hommes d'Etat de l'Angleterre pendant le dernier tiers du siècle, et après 1790 le principal champion européen de la contre-Révolution.

Goldsmith (1730-1774), bohème innocent, à l'humour sans fiel, décent et pourtant relevé par sa curiosité et son parfait naturel. Le gros volume de ses œuvres choisies, frère du *Johnson*, contient son roman et sa comédie déjà cités, et ses poèmes, qu'on a pu lire ailleurs, mais aussi, par centaines de pages, des essais (réflexions, contes, vulgarisation) où l'on est charmé de butiner. et son autre comédie, *The Good Natur'd Man*.

Burke (1729-1797), malgré une autre envergure, doit être moins largement connu chez nous. Est-ce parce qu'il est classé écrivain politique, et qu'il faut quelque préparation historique à la lecture de ses œuvres? Elles la valent, pour le nerf et l'éclat dont elles nous fascinent dès l'abord. Sa philosophie explique l'histoire et la politique anglaises dans le passé et les préfigure dans l'avenir; ses aphorismes émaillent sa langue maternelle; sa sagesse agit encore en profondeur, même de nos jours, même en France (je l'ai vu citer, par nos penseurs souvent — cela va de soi — et par nos politiques). Mais la vie de ce maître-écrivain est l'une des plus mal connues qui soient. Pour peu que nous le fréquentions, les énigmes de sa biographie qui plonge ses racines nombreuses dans l'histoire du siècle irriteront l'Argus qui dort à moitié chez nous tous. Souvent interrogés, les documents imparfaits dont on dispose n'avaient pas livré tous leurs secrets. T. W. Copeland a su tirer d'eux de nouvelles hypothèses, de nouvelles lumières si l'on veut, grâce à l'ingéniosité qu'il met à coordonner de petits faits épars. Rien de plus passionnant que les six essais où il élucide le rôle de premier plan joué par Burke dans les scènes johnsoniennes bien qu'il ne paraisse guère dans la *Vie* de Boswell, les raisons des rudes inimitiés armées contre lui (beaucoup de conclusions de Copeland rejoignent là, en les précisant,

des déductions antérieures), la part qu'il a dû prendre à d'importantes publications anonymes, ses rapports avec Paine le révolutionnaire qui a sa statue boulevard Jourdan, et l'identité de son ou de ses correspondants français à l'époque de la Révolution (prolongement d'un travail déjà poussé très loin par notre compatriote Paul Mantoux). Du même coup, Copeland rend compte par des raisons historiques et personnelles de tant de mystères tenaces. On peut se demander s'il n'accepte pas trop aisément certains témoignages, et s'il est toujours allé à l'original de sources qu'il connaît d'ailleurs parfaitement : la solidité de ses découvertes en est à peine atteinte.

De ce livre, ainsi que des précédents, combien resterait à dire! Heureux si cette chronique, comme un poteau dans un carrefour, pouvait lancer quelques lecteurs le long d'avenues où ils ne perdront pas leur temps.

Jacques Vallette.

LIVRES.

New Directions 12 (N. Y., New Directions, 1950, 577 p., 7 ill., 5 doll.). — Anthologie de la littérature contemporaine, prose et poésie, de tous les pays, et surtout de l'Amérique. Entre autres : poèmes de Rexroth, Van Doren, T. et W. C. Williams; extraits de *Plexus*, de H. Miller, à paraître; nouvelles de Toesca, et du jeune romancier qui monte, P. Bowles; « Woyzeck », pièce de Buechner (1835); terrible pseudo-introspection du bourreau nazi, par O. Friedrich. Tout cela remarquable, représentatif, instructif.

Everyman's Encyclopaedia, Vol. 11-12 (London, Dent, 1950, 827 et 859 p., 12/ chac.). — Voici complète cette belle série déjà signalée au fur et à mesure de sa parution. 50.000 articles du simple paragraphe au long essai. 9.000.000 de mots. 2.500 figures. Renvois d'un article à d'autres. Impartial, précis, bien présenté : ensemble digne de louange, appelé à rendre grand service.

After Dinner Science, by *K. Sweezey* (Ib., Kaye, 1949, 192 p., 200 ill., 15/). **Table Games**, by *R. Marran* (Ib., Id., 1950, 122 p., 6/). — Physique amusante et jeux de société, dans le goût de notre vieux Tom Tit. A recommander chaleureusement pour les soirées en famille.

Arnold Bennett, by *F. Swinnerton* (Ib., Brit. Council and Longmans, 32 p., 1/6). — Nouvelle monographie d'un écrivain célèbre, aussi bien faite que les précédentes, dans une série déjà signalée. 8 p. de bibliographie.

The Thinker's Handbook, by *H. Hawton* (Ib., Watts, 1950, 255 p., 2/6). **The Origin of Species**, by *C. Darwin* (Ib., Id., 442 p., 3/6). — Les éditions Watts se distinguent par un esprit d'information rationaliste sans vulgarité. Elles publient à bon marché le livre de Darwin et un curieux manuel de controverse religieuse, riche, précis, objectif s'il n'est pas neutre.

The British Family of Nations, by *J. Coatman* (Ib., Harrap, 1950, 271 p., 10/6). — Ce tableau du Commonwealth se recommande pour plusieurs raisons. L'auteur, universitaire, a été haut fonctionnaire en Inde. Il a pris son sujet de plusieurs angles : historique et philosophique, britannique et international; commerce, migrations, défense. Il nous met « à la page », nous place au bord de l'avenir, nous ayant amené, par les adaptations passées de ce grand corps, à compter sur celles dont il sera encore capable.

Time's Chariot, by *Sir J. Pollock* (Ib., Murray, 1950, 291 p., 14 ill., 18/). — Mémoires très amusants d'un journaliste international, qui a connu toutes les célébrités de

partout, et agrémente d'anecdotes bien troussées l'histoire d'hier.

Leicestershire, by *G. Paget and L. Irvine* (Ib., Hale, 1950, 319 p., 15/). — Le charmant County Book! Les 49 excellentes photos et la carte d'usage. Pour les accompagner, sur le petit comté central du pays, mal connu mais savoureux, deux de ses familiers, aimables et spirituels, parlent histoire, gros bourgs, grandes demeures, types locaux, de façon à faire comprendre sur pièces l'attrait d'une vie campagnarde traditionnelle qu'on n'aurait pas cru intacte à ce point.

The Whig Interpretation of History, by *H. Butterfield* (Id., Bell, 1950, 139 p., 7/6). — Cette interprétation serait, d'après l'auteur, une explication finaliste du passé par rapport au présent, alors qu'il convient de le comprendre en soi; ce qui, sans supprimer des liens évidents, place l'histoire dans sa vraie perspective, laquelle ne comporte pas de leçon morale. Le livre importe à quiconque veut saisir l'Angleterre dans la philosophie de son histoire, ou s'intéresse à la philosophie de l'histoire tout court.

The Common Reader I (305 p., 7/6); **A Haunted House** (124 p., 7/6); by *V. Woolf*. Ib., Hogarth Press. — Le premier de ces vol. contient de libres, stimulantes et enrichissantes méditations sur les livres et la vie, où l'on découvrira tout frais de nombreux personnages mal connus; le second, des rêveries et des nouvelles posthumes pleines de sensibilité ironique, et dont certaines se rattachent par le sujet et les caractères à tels romans de l'auteur.

Selected Poems, by *W. Barnes*, ed. by *G. Grigson* (Ib., Routledge, 1950, 306 p., 10/6). — Anthologie copieuse, soigneusement éditée (préface, bibliographie, glossaire, index) d'un poète du siècle dernier trop inconnu. Clairs poèmes à l'harmonie sereine, où passent le vocabulaire et la musique du dialecte du Dorset, et promis à l'affection des amateurs d'âmes et de poésie bien faites, naïves, savantes.

Collected Poems, by *A. Young* (Ib., Cape, 1950, 174 p., 10/6). *The Swarming of the Bees*, by J. Heath-Stubbs (Ib., Eyre and Spottiswode, 1950, 46 p., 7/6). — Ces deux poètes prouvent que, même à notre époque, on peut écrire de beaux vers lyriques dans une forme disciplinée. L'un est âgé, l'autre jeune; le premier plus lapidaire, le second doué d'une oreille raffinée. Chez tous deux, l'art sert une expérience bien écoutée; c'est la récompense de la vie intérieure, non le bavardage forcé par le dogme ou le souci de faire carrière. Ceux que lassent beaucoup d'outrances gratuites découvriront dans leurs pages le symptôme d'un renouveau.

A Vagrant, by *D. Gascoyne* (Ib., Lehmann, 1950, 62 p., 7/6). — Thème général de ces poèmes : l'homme solitaire et plein de conflits dans le monde contemporain. Né en 1916, Gascoyne a de beaux dons : sensibilité tourmentée, souvent ironique, souffle d'un jeune maître dans de longs vers souples et bien gouvernés, images originales, perception riche mais qui sait se discipliner jusqu'à l'expression la plus nue; et une capacité d'évoluer, de se renouveler, visible à chaque recueil publié depuis ses débuts surréalistes, promesse de développement continu qui l'impose à notre attention.

The Painters of Ferrara, by *B. Nicolson* (Ib., Elek, 1950, 64 p., 24 ill. pl. p. en noir et 12 pl. en couleurs, 42/). — 2e vol. de la série de grand format « Master Painters » et frère du *Canaletto* déjà signalé ici. Belle publication, fidèle en valeurs et en tons, précédée d'une préface qui situe bien le sujet. C. Tura, F. del Cossa, E. de' Roberti, F. Francia, L. Costa, D. Dossi, et des anonymes ou inconnus reçoivent ainsi un hommage opportun. Dans deux cas, Nicolson s'écarte de Berenson (*Peintres de la Renaissance*) : l'*Allégorie de l'automne*, de Berlin, attribuée à un inconnu et non à Cossa; le tableau de Roberti, à Richmond, qu'il intitule *La femme d'Hasdrubal*, et non *Médée* comme son prédécesseur.

Italian Drawings in the Department of Prints and Drawings in the British Museum, 14th-15th Centuries, by *A. E. Popham* and *P. Pouncey* (Ib., Brit. Museum, 1950, 236 ill. pl. p. 52/6 les 2 vol.). — C'est un travail considérable et de longue haleine qui vient d'être ici mené à bien. Le 2e tome contient des reproductions parfaites de la plupart des dessins désignés par le titre. Le premier est un volumineux catalogue critique avec préface, bibliographie, appendice, addenda, index des œuvres d'art apparentées aux dessins, des sujets, des détenteurs antérieurs, des gravures citées à propos des articles, des noms des personnes citées chemin faisant; enfin, table de concordances. Les commentaires donnent notamment

lieu à des attributions nouvelles d'auteurs ou de dates, et ne dépassent l'hypothèse que quand on peut le faire sur preuves indiscutables. Sans se déranger, et relativement à peu de frais, on dispose ainsi d'un riche et admirable ensemble d'œuvres d'art.

Don Quixote, by *S. de Madariaga* (Oxford Univ. Press, 1950, 161 p., 6/). — Onze essais d'introduction psychologique et littéraire au roman de Cervantes, écrits avec agrément par un homme d'imagination et de haute culture. Un peu d'arrière-plan historique, et surtout des dissertations sur plusieurs personnages : essentiellement sur l'évolution parallèle et inverse du chevalier et de Sancho.

Hakluyt's Voyages, ed. by *A. S. Mott* (Oxford, Blackwell, 1950, 325 p., 8/6). — Cet archidiacre (vers 1552-1616) au nom gallois, non hollandais, a compilé les mémoires et relations des grands explorateurs de la Renaissance anglaise, dont un choix abondant paraît avec notes, glossaire, orthographe modernisée, illustrations et cartes. Recherche des passages du nord-est et du nord-ouest, visites en Russie, en Chine, en Perse; la Méditerranée, la Guinée, les Antilles, le périple de Drake, les batailles livrées aux Espagnols, les débuts de l'empire anglais en Amérique (entre autres, plusieurs pages de notre J. Cartier) : voilà de quoi stimuler notre appétit d'aventures et de merveilles.

La jeunesse de Studs Lonigan, par *J. T. Farrell*, trad. Jossua (Paris, Gallimard, 1950, 389 p., 580 fr.). — Célèbre roman d'analyse psychologique réaliste, représentatif de la littérature américaine récente; la traduction fait un devoir de le lire en français.

Livres reçus. — *Cérémonie d'innocence*, par *E. C. Webster*, trad. Guéneux (265 p., 300 fr.); *Le sentier du tonnerre*, par *P. Abrahams*, trad. Audiberti (286 p., 310 fr.); *Le matin se fait attendre*, par *N. Algren*, trad. Guyonnet (315 p., 435 fr.); Paris, Gallimard, 1950. *Le fait est là*, par *M. Miller*, trad. Tournier (302 p., 360 fr.); *Un petit garçon perdu*, par *M. Laski*, trad. Claireau (253 p., 270 fr.); Paris, Plon, 1950. *La chaîne d'amour*, par *D. du Maurier*, trad. d'Unienville (445 p., 420 fr.); *Rose Timson*, par *M. Steen*, trad. Belly (461 p., 480 fr.); Paris, Michel, 1950. *Brume sur les eaux*, par *F.-L. Green*, trad. Molinié (Paris, Calmann, 1950, 297 p., 390 fr.). *Poems : 1950*, by *B. Bunting* (Galveston, Cleaners'-Press, 55 p., 1 doll. 50). *Pourquoi j'écris*, par *E. Bowen*, V. S. Pritchett, G. Greene, trad. Sibon (Paris, Seuil, 117 p., 210 fr.).

REVUES.

The New Statesman and Nation, 23.12.50-13.1.51. — Séries : Critiques des Américains (23-12-13-1); En Espagne (23-30.212); En Yougoslavie (6.13.1). 23.12 : Le vrai Père Noël. Hindemith. Ouida. 30.12 : L'aide Marshall. En Argentine. J. Stephens. Au Népal. Rééducation des criminels. Le Digest. Les Etrusques. La haute société du XVIIIe s. 6.1 : Commonwealth et Asie. URSS et guerre. La télévision. Le poète Clough. 13-1 : Armer l'Allemagne? Inquiétudes françaises. Mineurs et salaires. La Chine nouvelle. Sir J. et Lady Frazer. Sterne.

The Listener, 21-12.50-11-1.51. — Séries : Communisme et Pacifique (21-28.12). L'homme sans Dieu? (21. 12-4.1). Définition de la liberté; Les ancêtres de V. Woolf (21.12-11.1). 21.12 : L'idéal chrétien. Truman-Attlee. Pourquoi les prix montent. Jeunes architectes anglais. Le cerveau humain. Rutherford. La psychologie de l'avenir. Yeats. G. Mahler. 28.12 : Les Anglais en Corée. Pourquoi les Anglais ont peu de viande. Einstein. Mars. La Clyde. L'art indien. Boswell. 4.1 : Truman-Hoover. En Egypte. En Italie. Holbein et ses successeurs. La science libre. Les pantomimes. 11.1: Courage et liberté. L'Afrique du sud. La crise des combustibles. La France et le monde. Lettre d'Amérique. Grands hommes d'hier. Mythes politiques du *Ring* wagnérien. L'armée britannique. S. de Beauvoir. Poètes américains.

Poetry Review, Jan.-Feb. 51. — Nombreux poèmes. Le poète W. Collins. V. de l'Isle-Adam. Livres de critique. Poètes d'Amérique. Poètes d'Oxford.

French Studies, Oct. 50. — Gourmont. Comment Racine distribuait ses rôles. 2 inédits de Montesquieu. Rousseau et l'éthique romantique. Critiques marxistes de Hugo. Supervielle.

Nine, Winter 51. — Mencius. Traductions de poèmes français, allemands, anglo-saxons, espagnols. Architecture et critique. Poèmes de fou, et autres. Bestiaire nouménal. Bibliothèque de Babel. Revues.

The American Society Legion of Honor Magazine, Winter 50. — Emigrés français aux E. U., par F. Baldensperger.

Essays in Criticism, Jan. 51. — Nouvelle revue qui promet, sérieusement documentée et rédigée, placée sous l'invocation de M. Arnold qui donne matière à un article. Un texte de T. S. Eliot. Hardy. Poe. Eliot. Deux échantillons de critique érudite et serrée du directeur, F. W. Bateson. Appelée à rendre grand service par son niveau d'exigence critique.

Reçu : *Books Abroad*, Autumn 1950. — J. V.

SCANDINAVIE

NORVEGE. — *Un centenaire.* — Le dictionnaire de Ivar Aasen, paru il y a un siècle (1), était le premier monument d'une langue destinée, selon ses inventeurs, à suppléer la langue classique héritée de la séculaire administration danoise. Langue nouvelle, composite, en grande partie artificielle, comme le provençal de Mistral et de nos félibres; idiome puisé aux dialectes et patois des diverses provinces, et qui allait, jusqu'à nos jours, s'enrichir et proliférer en maintes œuvres littéraires, sans abolir la langue classique, elle-même en constante évolution... Dès Ibsen et Bjœrnson, la langue traditionnelle s'efforçait de se différencier en s'écartant du danois — au grand scandale des écrivains de Copenhague (Brandès dixit).

Le « nouveau norvégien » (landsmaal) approche-t-il du jour où sa mission historique paraîtra terminée? La presse norvégienne, en saluant un centenaire qui rappelle une époque de fervent romantisme et de renaissance nationale, constate aujourd'hui que les deux langues tendent à se rapprocher et à s'unir en un unique idiome. La langue classique a accepté des réformes votées par le Parlement, telle la modification de l'orthographe en 1938; le nouveau norvégien a consenti des sacrifices. L'espoir se précise d'une fusion que souhaitent tous les amis des Lettres norvégiennes.

Sandemose. — Voici le roman le plus important que nous ait depuis longtemps envoyé la Norvège (2) — œuvre doublement valable, ce qui n'est pas si fréquent en Scandinavie, j'entends spécifiquement norvégienne et, de par la profondeur du récit et la signification humaine de la psychologie et des personnages, non moins audacieuse et instructive sur le plan universel.

Aksel Sandemose a été révélé au public français en pleine guerre, à l'heure la plus défavorable, par un volume d'une originalité violente, récit quelque peu hirsute, entremêlé d'élans lyriques

(1) *Ordbog over det norske folkesprog.*
(2) Aksel Sandemose, *Det svundne er en drõm* (Aschehoug, Oslo).

et de purs poèmes en prose, où il peignait la vie brutale d'un équipage de pêche norvégien... Naturalisme, crudité de l'expression, hardiesse d'une langue difficilement traduisible (3)...

Une production importante a suivi... Né danois (1899), immigré en Norvège après maintes aventures à travers le monde, en Amérique, au Canada, maints métiers et expériences diverses, Aksel Sandemose révélait un talent dont les aspects multiples et le sens extrémiste n'ont cessé d'étonner sa double patrie.

Le passé est un songe montre un écrivain en pleine possession de soi-même, de son invention, de son art, maître d'une langue infiniment expressive et variée, et d'une technique qui l'a fait parfois comparer à Malraux... Récit en apparence désordonné, composé non selon un schème arrêté d'avance et une discipline surveillée et comme minutée, mais — s'agissant d'un temps révolu — jeté sur le papier au gré et comme au hasard du souvenir, avec les anticipations, les retours, voire les contradictions qu'implique le jeu de la mémoire.

On ne résume pas une œuvre aussi drue et abondamment significative... Un Norvégien qui a fait fortune en Amérique est hanté par ses souvenirs de jeunesse. Johannès Torsen reparaît à Oslo à l'heure où les Allemands envahissent la Norvège; il se replonge dans le milieu natal, amoureux ici et là, toujours en quête d'une ombre, cette maîtresse qu'il croit retrouver en de nouvelles rencontres. Evocation d'une certaine bohème et de la société norvégienne sous l'occupation étrangère; femmes passionnées, casuistique du sentiment et des sens, comédie, tragédie... Destin de cette belle et insaisissable Suzanne qui sera emmenée en captivité et fusillée par les Allemands...

Un frère de Torsen est condamné dans un obscur procès pour meurtre — crime passionnel inexplicable. Torsen est-il lui-même le coupable? On suit avec hésitation les complications d'une sorte d'intrigue policière mêlée aux amours, passions et déceptions d'un héros inquiet de soi-même et d'une introspection qui l'épouvante : « l'être humain tend à l'abîme ».

Torsen regagne son foyer américain où il écrit ses souvenirs destinés au fils qui lui est né en Norvège quand il aura vingt ans.

Il faut lire cette histoire polyvalente, animée d'un mouvement torrentiel... si, comme on peut l'espérer, elle parvient à se faire traduire en français. Elle fait grand honneur à qui l'a conçue et illustrée avec une exceptionnelle vigueur.

(3) *Matelots de Norvège* (Trad. par Mme Manceron, Coll. scandinave, Stock, 1940).

SUEDE. — Plus heureux que son confrère norvégien, le Suédois Pær Lagerkvist (né en 1891) obtient avec *Barabbas* une audience universelle.

Succès inattendu de l'auteur lui-même : le haut talent d'un Lagerkvist poète, romancier, dramaturge, n'a jamais sollicité la faveur des foules; reconnu depuis longtemps l'un des plus remarquables écrivains de Scandinavie, c'est d'une féconde carrière, accomplie dans la méditation, qu'il recueille soudain aujourd'hui cet épanouissement de son œuvre et de son renom dans la conscience des contemporains.

Barabbas! En choisissant un héros aussi dénué d'histoire, en le dotant d'une biographie imaginaire, Pær Lagerkvist a pu concentrer en une vie d'homme les problèmes essentiels de l'existence terrestre et du destin humain. Etonnante richesse de ce récit, d'une simplicité apparente si suggestive, d'où émane une lumière intérieure à laquelle nul ne saurait demeurer insensible. André Gide s'en déclare ému; le moins intellectuel des lecteurs y subit sans s'en apercevoir l'attrait d'un art et d'une pensée dramatiques par delà les soucis coutumiers et les inquiétudes de l'instant. Respirons ici un souffle d'éternité (4).

Biographies. — L'histoire vécue des écrivains dépasse-t-elle en intérêt leurs romans et fictions? Dans le cas de la romancière suédoise Victoria Benedictsson, l'affirmation semble d'autant plus légitime que le drame de son existence s'acheva par un suicide — affirmation d'une conception de la vie, de l'art, de son propre rôle et de son destin — ultime témoignage qu'on ne saurait récuser à la légère.

Romancière en vue, et qui promettait d'être l'écrivain le plus significatif de l'ère réaliste en Suède, Victoria Benedictsson (1850-1888), lasse d'une vie pénible dans une petite ville de la Suède méridionale, s'éprend du Danois Brandès, brillant critique, séduisant conférencier... Elle a trente-six ans, il en a quarante-quatre (5).

Brandès est trop averti de la vie et des femmes pour ne pas apercevoir en cette provinciale orgueilleuse, voire hautaine, la flamme d'une sorte de génie. Amours brèves; il se lasse, elle se tue.

(4) *Barrabas*, trad. du suédois par Mmes Gay et de Mautort, Avant-propos de L. Maury, lettre d'André Gide (Stock). Paradoxes du best seller : publié à Stockholm l'automne dernier, *Barabbas* dépassait en fin d'année un tirage suédois de 50.000 exemplaires. Traductions en douze langues, dont six parues en divers pays.

(5) Cf. notre étude : *L'amour et la mort d'Ernst Ahlgren* (pseudonyme de Victoria Benedictsson), 1 vol., Stock, 1945.

Lui et elle, elle et lui. Leur aventure suscite les ordinaires contestations, les commentaires inconciliables.

Vieux procès à demi oublié, qui tout à coup reparaît à l'actualité lorsque s'ouvrent au public les derniers documents secrets, propriété de l'Université de Lund. Signal d'un outrancier débordement de critiques, de jugements contradictoires, et bientôt de polémiques dégénérant en une étrange petite guerre de plume dano-suédoise.

On s'étonnerait de ces amertumes et de ces violences si l'on pouvait ignorer que l'ancien débat s'aggrave de conflits actuels, d'antipathies personnelles et d'un complexe imbroglio de rancunes où l'observateur étranger s'interdit de pénétrer.

Avouera-t-on que tout ce bruit nous instruit peu sur le fond même du procès, où l'on pouvait, depuis longtemps, discerner l'essentiel. Examiné sous de multiples aspects, la psychanalyse aidant, le roman vécu de Victoria Benedictsson nous est d'autant mieux connu que son journal, ses quotidiennes confidences ne laissent dans l'ombre aucune de ses ambitions de femme et d'écrivain, ni ses souffrances, ses haines et ses espoirs.

Et certes on distinguerait, dans le flot des polémiques récentes, bien des pages attachantes ou brillantes... On ne saurait retenir ici que les deux volumes publiés par Fredrik Bœœk, initiateur involontaire de la querelle; l'observateur désintéressé note dans ce grand ouvrage (6) un effort d'impartialité heureusement secondé par l'art du récit et la pénétration psychologique qui ont fait la réputation de Fredrick Bœœk, et s'accompagnent ici d'une modération du jugement, fruit d'une longue expérience d'homme et d'érudit.

Les romans de Victoria Benedictsson, contemporains des premières tentatives d'affranchissement de la femme suédoise, sont aujourd'hui démodés; ses nouvelles scaniennes gardent le relief de médailles vigoureusement dessinées et frappées... Son œuvre, ce sont ces notes journalières, ces journaux intimes indéfiniment accumulés, confession féminine inégalée, et qui mérite, à ce titre, d'être incorporée à la littérature universelle.

On a comparé Victoria Benedictsson à Marie Bashkirtseff. La Suédoise, aussi sensible, de jugement plus ferme, plus violente, plus réfléchie — et par instants, comme misogyne — demeure l'une des figures les plus pathétiques de l'univers féminin, l'une des plus révélatrices, inquiétantes et tragiques qui aient jamais sollicité

(6) Fredrik Böök, *Victoria Benedictsson och Georg Brandes* (1 vol., Bonnier, 1949). — *Id.*, *Victoria Benedictsson* (Svenska Akademiens minnesteckningar. 1 vol., Bonnier, 1950).

l'attention du psychologue et de l'historien des mœurs et de l'aventure amoureuse.

Autre vie d'une femme écrivain non moins dramatique, plus poignante que la précédente parce que, plus proche de nous, elle reflète le trouble profond de l'entre-deux guerres, cette accélération de fièvres inconnues, ce dérèglement des cerveaux et des sociétés, cette sorte de malédiction de l'homme et de la pensée où sembla se précipiter une Europe en délire.

Qu'une jeune poétesse ait ressenti, en ce pacifique Upsal, les premiers symptômes du mal universel, faut-il s'en étonner? Jeune, charmante, l'intelligence ouverte, une sensibilité, une ambition frémissantes; ses camarades, garçons et filles, admirent Karin Boye, devinent un destin hors de pair. Ses grades conquis, elle est déjà harcelée par tous ces bruits qui viennent du continent, théories politiques, philosophies du néant, espoirs confus et frénétiques...

Elle est du groupe Clarté. Elle en sera à Stockholm où Clarté vit d'une ardente confusion, couvrant d'illustres patronages (Selma Lagerlœf!) les tendances marxistes, voire communistes, de ses jeunes adhérents...

Margit Abenius nous conte cette existence (1900-1941).

On ne saurait souhaiter récit plus émouvant (7). Le souple talent de Margit Abenius excelle à évoquer un milieu, une atmosphère intellectuelle : l'Upsal des environs de 1920, le Stockholm bohème et révolutionnaire de l'entre-deux guerres, le Berlin hystérique du régime hitlérien (1932) où Karin Boye, en proie à de profonds troubles de conscience, va consulter longuement et sans résultat un psychanalyste. Berlin et sa basse perversité, d'où la jeune poétesse s'évade singulièrement transformée, apaisée en apparence, intimement blessée, définitivement vouée à la vie dangereuse.

Evocation d'une œuvre qui ne cesse de s'enrichir : romans dont un seul, *Kallocain* (8), peinture du régime russe, a été traduit en français, moins révélateur de la personnalité de Karin Boye que tel de ses autres récits, parfois incohérents, d'une vérité profonde et saisissante; notes d'un voyage en Grèce; et surtout poèmes, merveilles d'invention, de grâce, d'émotion vécue.

Comment, lisant Karin Boye, ne pas déplorer le sort de ces poètes scandinaves dont le chant — presque toujours intraduisible

(7) Margit Abenius, *Drabbad av renhet. En bok om Karin Boyes liv och diktning* (1 vol. gr. in-8°, Bonnier, Stockholm, 1950).
(8) *Kallocain*, trad. par Mme Gay (Ed. Fortuny).

— demeure perdu dans l'univers étranger (9). Karin Boye était l'une de ces voix qui importent au monde.

D'une plume experte et rapide, Margit Abenius décrit, explique l'œuvre, inséparable d'une personnalité créatrice qu'elle s'efforce de justifier à nos yeux. Si vivante toutefois qu'apparaisse à son appel l'image de l'amie perdue, peut-on dire qu'elle satisfasse entièrement notre désir d'information? Quelque discrétion envers un passé si proche était sans doute nécessaire. A divers égards le jugement demeure en suspens. Victime de son temps, victime d'elle-même, Karin Boye était vouée, par une frénétique ardeur et un profond désespoir, à la perdition; quelle est ici la juste part de l'esprit, celle des nerfs et des sens? N'y eut-il en présence qu'un don supérieur d'émotion esthétique et l'impénétrable jaillissement du démoniaque et de l'anormal?

Un tel ouvrage, si riche de points de vue, appellerait maints commentaires; on ne peut qu'en signaler ici l'extrême intérêt et cette délicate exégèse mettant en lumière une poésie si déplorablement inaccessible — linguistiquement — au public international.

Lucien Maury.

Strindbergs Infernokris. Akademisk Avhandling, par *Gunnar Brandell* (1 vol. in-8°, Bonnier, Stockholm, 1950). — Les thèses sur l'œuvre et la vie de Strindberg se multiplient en Suède. Les Universités, à qui il fut toujours exagérément sévère, le paient de ses sarcasmes en rendant scientifiquement hommage à sa mémoire. Nous avons signalé la thèse de T. Ekelund (*Mercure*, 1.1.1949); en voici une nouvelle, soutenue récemment à Stockholm; plusieurs autres sont annoncées.

M. Gunnar Brandell, dont on n'a pas oublié le curieux petit ouvrage sur le voyage de Strindberg parmi les paysans français (*Mercure*, 1.12.1950), approfondit l'aventure d'Inferno. Si, comme il le précise, deux dates essentielles jalonnent l'évolution de la pensée ou de l'eschatologie strindbergiennes, soit la crise de Mariés et celle d'Inferno, il reste qu'elles encadrent la période naturaliste-pessimiste, c'est-à-dire à peine une décade. M. Gunnar Brandell nous signale que « psychologiquement l'époque naturaliste coïncide avec une ère paranoïaque caractérisée ». Après la crise d'Inferno, Strindberg, revenant à une sorte de religion, évolue plus nettement dans une direction schizoïde...

Ainsi se trouvent précisées les grandes lignes d'une histoire vérifiée par une grande abondance de références et de documentation.

L'histoire littéraire est-elle destinée à devenir l'annexe ou l'humble collaboratrice de la psychanalyse? Rendant compte avec éloge de la thèse de Gunnar Brandell, M. Olle Holmberg (*Dagens Nyheter*, Stockholm) invite les chercheurs à quelque prudence : l'éminent professeur et esthéticien de Lund paraît redouter certains excès de précision par où les littéraires dépassent en ce domaine les affirmations des psychanalystes professionnels... Gunnar Brandell échapperait-il à cette critique? Il reconnaît lui-même, à l'occasion, le péril de certaine terminologie...

Ce serait trahir un ouvrage aussi considérable que de prétendre en esquisser un bref résumé. Retenons la grande abondance d'informations utiles qu'il apporte, et parmi

(9) Rappelons une heureuse exception : les poèmes (dont plusieurs de Karin Boye), traduits en français par J.-V. Pellerin dans son *Anthologie des poètes suédois contemporains* (Stock).

lesquelles une copieuse et très suggestive étude des relations de Strindberg avec nos occultistes, nos artistes, penseurs et poètes symbolistes serait en France particulièrement appréciée. (Pourquoi Gunnar Brandell traite-t-il Hoéné Wronski de savant aventurier? On conçoit que Strindberg n'ait éprouvé qu'une vive antipathie à l'égard de l'esprit systématique du Polonais. Tempéraments antithétiques. On sait, d'autre part, en quelle estime nos romantiques tenaient la mathématique et la métaphysique wronskiennes trop oubliées aujourd'hui.)

Un véritable laboratoire strindbergien s'est institué à Stockholm. On doit en suivre avec attention les travaux, même et peut-être surtout lorsqu'ils s'enferment en un effort d'extrême spécialisation, dont finiront par bénéficier le jugement et la critique proprement littéraires. Les éloges et consécrations officielles devancent ici justement la gratitude du public.

Nobel. The man and his prices (Sohlman, Stockholm, in-8°). — L'Institut Nobel publie, à l'occasion du cinquantenaire, récemment célébré à Stockholm, de la création des fameux prix, ce gros volume, où l'on trouvera, outre une biographie du donateur, un historique détaillé de chacun des prix — littérature, physiologie et médecine, chimie, physique, — attribués par les Académies et corps savants de Stockholm, prix de la paix, décerné par le Parlement norvégien, et tous renseignements utiles sur le fonctionnement de l'institution.

Palmarès remarquable, séries d'études par les spécialistes les plus autorisés, et qui résument l'évolution des découvertes scientifiques depuis un demi-siècle.

A lire tout particulièrement le chapitre littéraire, où le fin poète et critique Anders Österling, secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, expose, avec son impartialité et sa finesse coutumières, les titres des lauréats, parmi lesquels 7 Français (Sully-Prudhomme, Mistral, Anatole France, Romain Rolland, Bergson, Roger Martin du Gard, André Gide), 6 Allemands, 6 Britanniques, 6 Nord-Américains, 3 Norvégiens, 3 Danois, 3 Suédois, 2 Espagnols, 2 Suisses, 2 Polonais, 1 Belge, 1 Russe, 1 Finlandais, 1 Hindou, 1 Chilienne.

En 1950, chacun des prix s'est élevé à près de 12 millions de francs.

La Norvège d'aujourd'hui (in-4°, ill., Les Editions Dreyer, Oslo). — Le développement d'une envahissante littérature publicitaire, en un temps de concurrence universelle, inspire à une grande partie du public une défiance justifiée.

N'allons pas toutefois confondre l'illustration commerciale et une certaine information authentique, utile encore que fragmentaire.

Ce luxueux album, rédigé par un groupe de spécialistes autorisés et compétents, n'a qu'un défaut : une spécialisation qui embrasse tous les domaines de la vie nationale, et n'accorde à chacun des collaborateurs que de trop brefs chapitres en un ouvrage morcelé à l'excès. Du moins l'effort de vulgarisation s'autorise-t-il ici d'un remarquable scrupule critique et mérite-t-il estime et considération. A recommander aux amis de la Norvège et aux esprits curieux de la vie scandinave. — L. M.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

MESOPOTAMIE ET PAYS VOISINS. — Le goût pour l'histoire de l'art, que souligne le nombre toujours croissant des visiteurs dans les Musées, rendait nécessaire la mise à la portée d'un public étendu, par de petits volumes maniables, les différentes formes d'art que les fouilles ont ramenées à la lumière. Tel est le but poursuivi par la collection Arts et Styles, abondamment illustrée. Un des derniers en date, dû à une spécialiste avertie, Mlle M. Rutten, attachée à la conservation du musée du Louvre et chargée de cours à son Ecole, est consacré aux Arts du Moyen

Orient ancien (1). Quelle différence entre les connaissances actuelles et ce que l'on pouvait savoir il y a encore peu de temps sur ce sujet. Lors des premières découvertes datant du milieu du siècle dernier, on crut avoir atteint la limite des connaissances possibles, avec l'apparition de l'Assyrie du Iᵉʳ millénaire avant notre ère, lors des fouilles de Botta à Khorsabad dont les monuments sont conservés au Louvre, ce site représentant justement la période à laquelle se rapportaient les écrits bibliques relatifs à la destruction de Ninive et de Babylone. A peu près jusqu'à la dernière décade du XIXᵉ siècle, ce que l'on savait de l'art de la Mésopotamie fut réduit à la description de l'art assyrien des Sargonides, amplement documenté en plus des monuments de Khorsabad, par les fouilles dues à l'Angleterre des deux dernières capitales de l'Assyrie, Kalah et Ninive. On se familiarisait ainsi avec un art cohérent, aux multiples aspects; grâce à la découverte de la « Bibliothèque d'Assurbanipal », toute la civilisation de cette époque pouvait être reconstituée.

A partir de 1877, une seconde phase s'ouvrit avec la révélation de l'art du pays de Sumer, c'est-à-dire de Basse-Mésopotamie, bien antérieur à celui des Sargonides et de leurs prédécesseurs immédiats; on ne le connut tout d'abord que par les fouilles de Carzec à Lagash (aujourd'hui Tello). Ce n'est guère qu'au début du XXᵉ siècle, que l'on prit une vue assez nette de cet art et de sa civilisation, les documents sumériens qu'on avait recueillis ayant été en partie déchiffrés. Il fallait abandonner l'hypothèse d'une Mésopotamie de tous temps sémitique, pour adopter celle d'une civilisation non sémitique, la première en date, à laquelle les Sémites firent de nombreux emprunts jusqu'au jour où, ayant évincé les Sumériens, ils devinrent les seuls maîtres. Des recherches ultérieures firent d'ailleurs connaître que la marche des événements n'avait pas cette simplicité et qu'à plusieurs reprises les Sémites, dès le IIIᵉ millénaire, avaient atteint à l'hégémonie que leur disputaient avec succès les Sumériens.

Au IIᵉ millénaire, l'empire sémitique qu'avait fondé la Iʳᵉ dynastie de Babylone, passa au pouvoir d'Asianiques (on nomme ainsi le bloc des peuples non sémitiques auquel appartiennent les Sumériens), descendus du Zagros. Leur domination dura plusieurs siècles, tandis que l'Assyrie subissait la suzeraineté d'autres Asianiques, les Mitanniens, installés au Nord et au Nord-Ouest de ses frontières. Lorsque ces dynasties étrangères eurent été éliminées, la lutte reprit entre l'Assyrie et la Babylonie pour aboutir à la

(1) *Arts et Styles du Moyen-Orient ancien*, Larousse, 1950.

suprématie du royaume d'Assyrie, au début du Ier millénaire avant notre ère.

Mais en même temps que la civilisation mésopotamienne devenait mieux connue, l'horizon s'élargissait; on connaissait désormais par des fouilles exécutées en Haute-Syrie, en Asie Mineure, en Syrie (Phénicie et Palestine), en Elam (Sud-Ouest de l'Iran), tous ces peuples contre lesquels la Babylonie et l'Assyrie avaient combattu. Aux renseignements que donnaient sur eux les documents de Mésopotamie, venaient s'ajouter ceux de ses adversaires ainsi que les monuments de leur art. Et l'on eut alors la notion de civilisations inspirées toutes plus ou moins de la Mésopotamie et, par elle, de celle des Sumériens. Certes, il y a un art de chacun de ces pays et lorsque au milieu du Ier millénaire le royaume de Babylone qui avait supplanté l'Assyrie fut annexé à la Perse par la dynastie des Achéménides d'origine indo-européenne, on vit pour la première fois un art plus indépendant du passé, au moins pour certains de ses aspects, mais au total l'art de l'Asie Occidentale ancienne est homogène; ce n'est qu'un art présentant des modalités le plus souvent dues aux climats, à la nature du sol, plutôt qu'au génie même de ceux parmi les envahisseurs, qui se sont succédé en Moyen-Orient.

C'est ce dont rend compte l'exposé de Mlle Rutten, prenant comme centre de son étude la Mésopotamie et y rattachant tour à tour les pays hors de ses frontières : Elam, Perse, royaumes des Mitanniens et des Hittites, Phénicie, Israël et même Chypre. Les styles et les techniques font l'objet d'un examen approfondi et l'on saisit, grâce aux LXIV planches qui illustrent le volume, les particularités de facture qu'une description seule ne saurait complètement évoquer; pour chaque époque, pour chaque tendance, les monuments les plus caractéristiques, dispersés dans les musées, de l'Iran jusqu'à l'Amérique en passant par le Moyen-Orient et l'Europe sont cités, et pour faciliter leur accès, l'auteur indique l'ouvrage le plus accessible où leur image est reproduite. C'est un tour d'horizon complet de l'art de l'Asie Occidentale ancienne que nous fait embrasser ce volume.

Les caractères de cet art qui, il faut le reconnaître, n'émeut par sa beauté que dans certaines de ses phases (les statues de Gudéa, par exemple) mais qui s'impose toujours à notre curiosité ou à notre sensibilité, et qu'une étude préliminaire permet de mieux goûter, ne sont déroutants, au premier abord, que par l'ensemble de conventions et de nécessités auxquelles obéit tout art, conventions librement acceptées, nécessités souvent imposées par la nature du sol, en ce qui regarde les matières employées. Il

est indispensable de l'aborder en faisant table rase de nos préférences particulières, pour ne tenir compte que de ses propres conventions. Nous ne devons pas croire que les nôtres, datant de l'époque grecque et n'ayant pas un passé aussi long que celles de l'Orient Moyen, dont la durée dépasse deux millénaires et demi, sont les seules bonnes, les seules vraies, car, par définition, il n'est pas de vraies conventions. C'est une sorte de pacte avec la nature pour en aborder et nous rendre sensibles les manifestations. Ces conventions, comment les avons-nous acquises? Les unes parce qu'elles sont transmises d'âge en âge par l'éducation et que nous nous familiarisons avec elles, pour voir au travers d'elles; les autres, parce que notre raison nous fait les préférer; mais en soi, certaines sont aussi fausses dans le cas oriental que dans le nôtre, une simple vue de l'esprit. Devant un paysage, que ferons-nous? Immobiles nous en prenons possession par le regard et nous le dessinons comme nous le voyons, les derniers plans de plus en plus petits que les premiers. Le Mésopotamien sait bien qu'il n'en est rien; il ne reproduit pas les choses comme l'œil les voit, mais comme il sait qu'elles sont, d'où la disposition en registres, où ceux qui représentent ce qui est au loin ont même échelle que ceux du premier plan. Ce souci de la reproduction véritable des choses apparaît dans la représentation d'un édifice; l'artiste nous conduit au pied du bâtiment et ne nous montre que ce que nous pouvons percevoir dans ce face à face : le côté devant lequel nous sommes. A cet égard, une étude attentive de la photographie des objets nous révélera des détails qu'à force de les voir, la perception qu'en a notre œil est interprétée par notre cerveau. Un personnage assis, jambes allongées vers nous, paraît de proportions très acceptables en raison des corrections instinctives que notre perception y apporte. Quelle importance prendra en photographie le pied du personnage, devenu semblable au sciapode de certains portails de cathédrales! Dans le cas de la perception lointaine et de la perception immédiate, notre œil n'a pas réagi de la même façon; les Mésopotamiens n'ont pas tellement tort d'avoir refusé de s'y fier.

Les siècles d'histoire de l'art parcourus dans ce volume mettent en présence de représentations réalistes, parfois profondément émouvantes par la communion avec le modèle, réalisée par l'artiste, par exemple dans l'art animalier (la « lionne blessée ») ou les statues sumériennes de Gudéa au Louvre, qui sont un moment unique dans la sculpture du Moyen-Orient ancien. Mais ailleurs l'artiste montrera qu'il sait être idéaliste, s'échapper de l'emprise du réel, dans ses créations d'êtres fabuleux, le plus sou-

vent tragiques, dont il peuple ses rêves. Une connaissance approfondie de l'ancienne Asie Occidentale ressort de cette présentation qui complète heureusement celles sur l'Art de l'Egypte, de Byzance, et de l'Islam dévolues à l'Orient dans la même collection.

Dr G. Contenau.

NATURE

NOSTALGIE DE L'HORIZON. — Une chronique de Nature faillirait à sa définition si elle n'enregistrait la perte, survenue en janvier dernier, du maître de l'école évolutionniste de Nancy, Lucien Cuénot, mort en cette ville à l'âge de 84 ans.

Son ouvrage principal, la *Genèse des espèces animales*, le classa dès sa publication au rang des novateurs. Servi par une science profonde de la biologie, par de nombreuses expériences de laboratoire, par des dons heureux d'exposition et de critique, le professeur Cuénot, dans ce livre magistral, serre de près, avec rigueur, le lamarckisme, le darwinisme, la théorie des mutations brusques, tantôt contestant, tantôt confirmant; mais il apporte au monument sa pierre personnelle, avec l'idée de la *préadaptation* des espèces dans leur apparition « explosive » au cours de l'évolution. Selon lui, telle espèce posséderait d'avance des caractères internes lui permettant de s'adapter à un milieu autre que celui où vit le groupe (ou *clade*) dont elle est issue; c'est, si l'on veut, du lamarckisme à rebours, le milieu et le genre de vie n'agissant qu'en fonction de ces catalyseurs internes. Le hasard intervient seul d'ailleurs pour faire un choix parmi ces espèces préadaptées et leur assigner une place dans la série animale.

Une remarque générale s'impose : c'est qu'il appartient à quiconque d'émettre, en ces matières, les hypothèses les plus hardies sans courir d'autre risque que d'instituer des discussions, du reste toujours profitables. Quant à la preuve, il n'y a que la démonstration expérimentale qui puisse la fournir, et en la circonstance elle ne saurait résulter que de l'étude de nombreuses générations, à l'échelle de l'évolution naturelle. A cet égard on ne voit guère encore que la Paléontologie qui ait apporté à l'évolutionnisme les quelques fondements indiscutables sur quoi il appuie ses systèmes.

L'évolutionnisme et la génétique — bien que celle-ci procède par vérifications plus immédiates, mais insuffisantes dans le cadre du Temps — ne fournissent à la Science qu'un apport doctrinal, un aliment théorique de notre curiosité. Les savants qui s'y emploient donnent un peu l'impression de rêver et de réfléchir

tout haut. On ne peut dire que ce à quoi ils rêvent ou réfléchissent soit indifférent, mais qu'importe à l'immense majorité de savoir si le milieu, le genre de vie, la concurrence vitale, s'exercent sur telles formes animales ou végétales, si les souches ou les espèces se renouvellent par gradations lentes ou par ces explosions qu'on appelle des mutations, si les caractères acquis par le *soma* sont transmissibles par le *germen!* Ce sont là pointe d'aiguilles, querelles byzantines. Tout se ramène en fait — et c'est là que la génétique et l'évolutionnisme prennent leur véritable ampleur — à quelques grands problèmes fondamentaux, à des causes premières comme l'origine de la Vie, la création du Monde, notre propre création, notre raison d'être et notre avenir à nous les humains, ce qui touche en un mot directement à notre existence, à notre substance, à notre essence, à notre destinée. Voilà les points brûlants que nous n'abordons jamais avec indifférence; et l'on soutiendrait en vain que le temps est révolu, des batailles métaphysiques qui donnèrent tant d'éclat au lamarckisme, à la fameuse querelle de Cuvier et d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire en 1830, aux théories de Darwin, à la controverse sur la génération spontanée entre Pasteur et Pouchet. Mais dès lors, la génétique et l'évolutionnisme doivent abandonner toute prétention à être des sciences exactes, et se résigner à ne valoir que par l'interprétation des phénomènes, à n'avancer que des probabilités. Cuénot — je reviens à lui puisqu'il m'a donné l'occasion de ce propos — instruit par sa longue carrière, ne s'y est pas mépris; il se rendit compte qu'en dépit de la terminologie technique et d'une foule de faits isolés, l'évolutionnisme ne peut encore compter que comme centre de tendances métaphysiques et philosophiques. Dans un de ses derniers écrits, où il résume sa conception de la genèse du monde vivant (1), il se pose cette question : l'évolution est-elle terminée? « On se demande parfois (...) si l'évolution n'est pas arrivée à sa fin, qui serait l'Homme. Mais pourquoi serait-elle terminée? Nous ne devons pas être à un moment singulier du Temps. » Et il conclut : « Evidemment la génétique ne s'occupe que de phénomènes relevant du hasard; les mutations sont déterminées par des rencontres fortuites entre le patrimoine héréditaire et les agents extérieurs (peut-être des radiations); leur succès, c'est-à-dire la naissance de nouvelles espèces, est un fait de hasard, les préadaptés rencontrant par fortune le milieu qui leur convient. Aussi beaucoup de biologistes ont-ils le sentiment (...) qu'à côté des phénomènes de hasard se place quelque

(1) *Paléontologie* et *Transformisme* (Albin Michel, éd. Paris, 1950).

chose d'autre, qui donne un sens profond à la Vie, à l'Evolution continuelle, à la naissance de l'Esprit, en somme une *finalité*. Ce n'est qu'une croyance, bien entendu, mais je la préfère pour mon compte au positivisme étroit des philosophies matérialistes. »

Ces choses me revenaient à l'esprit tandis que je lisais le livre récent du Dr Maurice Vernet : *l'Evolution du Monde vivant* (2). J'y ai trouvé la confirmation que la science de l'Evolution est plus matière à philosopher que terrain de science appliquée, quant à présent du moins et pour longtemps encore.

Le livre du Dr Vernet est une de ces excellentes mises au point qui se révèlent nécessaires de temps en temps dans la somme de nos connaissances, en même temps qu'elles permettent de confronter des doctrines et des façons de voir. Celle du Dr Vernet est manifestement aux antipodes des conceptions purement rationalistes, et il s'applique à la justifier. Emporté par sa conviction, il se livre à une critique approfondie du transformisme, nous démontre preuves en main que non seulement l'Homme ne descend pas du Singe — ce que nous savions déjà — mais encore que les espèces vivantes « ne sont pas issues d'un tronc commun, ni reliées entre elles par une suite ininterrompue de formes changeantes ». Et si la Matière est indispensable pour alimenter la Vie, si la Vie a besoin de l'inerte, c'est la Vie qui anime la Matière et l'inerte, non le contraire. D'où une préexistence de l'énergie, « antécédente à la Matière et capable de l'animer ». Ce serait en somme le vieux vitalisme, repris avec un vocabulaire plus moderne et des raisons plus scientifiques. Quant à l'avènement de l'Homme sur la Terre, il s'affirme en tout état de cause un phénomène remarquable, qu'il ne faut cependant pas considérer comme exceptionnel. M. Vernet se refuse donc à aller, et nous devons l'en louer, jusqu'au dogme de la prédestination, pour un être aussi faible, aussi désarmé, aussi fragile malgré son génie. Encore que le dogme se fasse des arguments de cette faiblesse même! Et sa conclusion est d'une haute sagesse. « L'Homme peut agir sur le monde extérieur, jusqu'à se donner l'illusion de le maîtriser, transformer ses conditions propres de vie mais non sa nature finie. »

Des livres comme celui-ci nous obligent à penser notre condition, notre passé, notre devenir, à ruminer ce qu'on pourrait appeler la nostalgie de l'horizon humain. Mais il est, de cette nostalgie, une autre forme, que je qualifierai de terrestre, et qui nous incite à spéculer sur l'espace vital que nous occupons en ce monde.

(2) *L'Evolution du Monde vivant*, par le Dr Maurice Vernet (Plon. éd. Paris).

Tel est l'objet du livre que vient de publier M. Paluel-Marmont : *L'Epopée de l'Aventure* (3). Belle et instructive galerie où se coudoient ancêtres et contemporains assoiffés de dynamisme, hantés de cette chimère dont les serres sont incrustées au cœur de tant d'hommes, et qui les voue à crever le mur de l'espace toujours plus avant, pour savoir ce qui se cache derrière. C'est la Terre parcourue en horizontale, en verticale, par les premiers navigateurs, les gravisseurs de cimes, sondeurs d'abîmes, toute une épopée, en effet, à conter aux jeunes en exemple d'enthousiasme, d'évasion du médiocre, de retour à ce qui ne saurait mentir. Pour une fois on se sent fier d'être homme, d'autant plus fier que la plupart de ces conquérants : Colomb, La Pérouse, Cook, Livingstone, Stanley, René Caillé, Brazza, Sven Hedin, Nansen, Andrée, Amundsen, Scott, Alain Gerbault, pour ne citer que les morts, obéissent bien plutôt à la seule magie des lointains qu'à des buts intéressés et mercantiles. Colomb lui-même, quoiqu'il fût parti avec ses compagnons pour aller chercher au cœur des Indes « le fabuleux métal », garde malgré tout un front auréolé de gloire pure. M. Paluel-Marmont m'a fait relire son histoire merveilleuse avec le même plaisir que si elle eût été, pour moi, nouvelle. Mais — est-ce erreur de ma part? — je n'ai pas trouvé dans ce défilé de fières figures celle d'un admirable Français, le Dr Crevaux, héros de l'Amazone. Il faut bien en garder pour une autre fois!

C'est justement vers l'Amazone que nous emmène ce non moins beau livre intitulé *Le Continent vert des Naturalistes* (4). Il s'agit de l'Amérique du Sud, et en vérité d'une sorte de féerie. Nous y entrons à la suite d'un voyageur, et d'un écrivain qui sait raconter le voyageur, Victor von Hagen. Sa connaissance de l'Amérique repose sur nombre d'explorations : Mexique, Pérou, Amazone, Honduras, Guatémala, Bolivie, Equateur, et il est célèbre outre-Atlantique pour des récits inspirés de ses propres expéditions. Nous connaissions de lui *South America called them*, traduit en français sous le titre *Les Pionniers de l'Amazone* (5). Le livre qui vient de paraître n'est pas une œuvre originale, mais un choix de textes empruntés à ceux qui révélèrent au Vieux Monde ce continent si différent de l'Amérique du Nord, quand ce ne serait que par le formidable diadème équatorial de la Forêt Vierge, avec tout ce qu'il évoque de splendeurs et de pestilences, ses ruines, son or, ses marécages, ses vies empoisonnées, ses peuplades

(3) *L'Epopée de l'Aventure*, par Paluel-Marmont (Durel, éditeur, Paris).
(4) *Le Continent vert des Naturalistes*, par Victor W. von Hagen; traduit de l'américain par Françoise Oberthur et André Couture (Durel, éditeur, Paris).
(5) *Les Pionniers de l'Amazone*, par V. W. von Hagen (Hachette, éd., Paris).

au stade de la pierre polie. Vertigineux horizons qui, depuis le XVIe siècle, appellent de partout les Gaspar de Carvajal, découvreur du fleuve Amazone, les William Dampier, les La Condamine, les Humboldt, les Darwin, les d'Orbigny, les Bates, les Edward Whymper, à qui l'on doit la première ascension du Chimborazo, les Konrad Günther, et tant d'autres auxquels von Hagen consacre une notice avant de citer des passages de leur œuvre écrite. Il a lu tous les livres de ses devanciers, et nous résume la genèse du sien dans une Introduction. « En beaucoup de cas je me suis retrouvé aux endroits où ces livres furent conçus. Melville et Darwin m'accompagnèrent aux Galapagos; j'ai refait de mes propres pas, et sa chronique en main, la première étape du fabuleux voyage de Francisco de Orellana qui descendit l'Amazone. J'ai escaladé les ruines des Incas, qui, voilà un siècle et demi, inspirèrent Humboldt. J'ai une connaissance approfondie de tous les insectes que décrit Bates. Au cours de nombreuses nuits passées dans la jungle, je me suis soudain senti transporté par cette *Symphonie des voix de la jungle* que nous a si magnifiquement évoquée Konrad Günther. »

Symphonie des voix de la jungle, symphonie de la Nature mouvante et démesurée comme la Musique même; symphonie de l'Univers... C'est elle à coup sûr qu'entendent chanter ceux qui souffrent — mais est-ce une souffrance ou une grâce? — de la nostalgie de l'horizon. Horizon humain, horizon terrestre. Des livres comme ceux que je viens d'analyser si brièvement nous montrent que chaque fois que l'Homme consent à se tourner vers la Nature, il y trouve quelque chose qui le rachète d'être l'Homme!

Marcel Roland.

Chasses et pêches, souvenirs et croquis, par *J. Oberthur* (Durel, éditeur, Paris). — J'admire ceux qui nourrissent une passion; c'est un luxe que tout le monde ne peut s'offrir. Le Dr J. Oberthur a celle de la Chasse. La Chasse est évidemment une survivance du vieil antagonisme initial qui opposa l'Homme à la Bête, dès qu'il mit le pied ici-bas. Le livre de M. Oberthur est le fruit d'une carrière déjà longue et bien remplie de médecin, donc de travailleur, de sportif, de chasseur, de pêcheur, en tout cas d'amoureux de la Nature — ce qui est un peu contradictoire, mais passons! Ces pages où il se raconte avec une bonne humeur contagieuse sont écrites d'une plume alerte, bourrées d'anecdotes, et fort joliment illustrées à la sépia par l'auteur lui-même. Elles débutent par de bien plaisantes histoires de prêtres chasseurs — il en est toujours, hélas! — voire braconniers. J'en recommande la lecture aux disciples de Nemrod, et même... aux autres. — M. R.

Match avec un léopard mangeur d'hommes, par *Jim Corbett*; traduction de Thérèse Govy (Editions du Seuil, Paris). — Jim Corbett nous a déjà fait part de ses démêlés avec les tigres amateurs de chair humaine. C'est maintenant une série de souvenirs de chasse au léopard qu'il évoque, chasse non moins utile et louable celle-là, puisqu'elle est un acte de légitime défense contre la tyrannie san-

glante de certains fauves. L'intérêt de ces chapitres ne réside pas uniquement dans le récit des poursuites, embuscades, affûts, où s'affrontent la ruse de l'Homme et celle de la Bête; on y trouve aussi, sur la vie des populations hindoues terrorisées, une foule de détails qui les rendent très vivants et en font une lecture fort attachante. — M. R.

La Brousse et la Bête, par *René Guillot* (Librairie Delagrave, Paris). — Le conte de fées transporté en pays noir! « La Bête souveraine, dit la notice qui présente le livre — le Lion, l'Eléphant, la Panthère, sont les grands ancêtres de l'homme nu. La Bête lui a prêté ses provinces pour qu'il y sème son mil, y bâtisse ses cases et entretienne ses fils dans cette ferveur qui inspire ces beaux chants du monde. » Griots, musique de tam-tams, légendes contées le soir à la veillée, dialogues entre tous les habitants de la brousse, gens, singes, hippopotames, crocodiles, oiseaux, c'est à la fois le rêve et la vie, évoqués par un homme qui connait bien l'Afrique et les choses mystérieuses dont il parle. On sent passer par instants le souffle de Kipling. — M. R.

Parmi les bêtes, par *Marcel Garnier* (Editions des Vieux Moulins, Moret-sur-Loing). — Si vous voulez renouer connaissance, sous une forme fraiche, colorée, non exempte d'un humour parfois un peu facile — avec les moments et les coins familiers de la campagne, leurs hôtes ailés ou non : l'Ane, le Coq, l'Ecureuil, le Canard, la Grenouille, la Pie, le Renard, l'Araignée, le Papillon, que sais-je? ouvrez ce livre, il vous charmera. Mais vous frémirez à ce drame affreux : la mort de la pauvre vache Roussotte. L'auteur est, assure-t-on, entrepreneur de plomberie. Ce qui prouve que l'amour de la Nature, comme l'Esprit, souffle « ubi vult », et peut donner, même au plomb, des ailes! — M. R.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

CRISE MATERIELLE ET CRISE MORALE : LES REMEDES. — Nous avons analysé dans notre précédente chronique (1) les différentes causes qui ont amené la crise matérielle et la crise morale que traversent actuellement les Sociétés savantes de province : augmentation considérable du coût de l'impression, appauvrissement des classes sociales où elles recrutent leurs adhérents, difficultés générales actuelles, tels sont les principaux motifs de cette crise. Les remèdes, nous l'avons indiqué, sont de plusieurs ordres.

Certains sont proposés par les pouvoirs publics et spécialement par l'autorité administrative qui assure, en quelque sorte, la tutelle de ces sociétés, c'est-à-dire par le Ministère de l'Education nationale. L'on préconise fort, en haut lieu, une concentration de ces sociétés dans le cadre de la région ou, au moins, du département. L'on considère qu'il est fâcheux de voir tant d'efforts semblables dispersés entre des villes souvent voisines et que l'existence de tant de sociétés, concevable au temps des diligences, ne se justifie plus à notre époque. L'argument ne manque pas de valeur; à plus forte raison, ajoute-t-on, doit-on regretter la présence de plusieurs groupes dans une même ville. On engage donc

(1) Voir *Mercure*, 1er janvier 1951.

les sociétés à réaliser une fusion qui permettra d'unir les ressources, de diminuer les frais généraux, d'attribuer une subvention plus élevée. Cette vue paraît logique et séduisante. Dans la pratique, elle se heurte à de graves difficultés. Il est de fait que la plupart de nos sociétés sont farouchement individualistes. Chacune a son champ qu'elle entend labourer seule. Non sans peine, l'on est parvenu à créer, dans presque toutes les régions de France, des Fédérations de sociétés; mais fédérer n'est pas fusionner. Il faut tenir compte des susceptibilités locales, des vieilles rivalités qui opposent souvent deux cités voisines et sont d'autant plus fortes qu'elles puisent habituellement leurs causes dans ce passé que les sociétés étudient. Il y a les vanités et les ambitions personnelles; on en sourit, mais on ne peut les supprimer.

On suggère au moins la publication d'un volume d'études commun aux sociétés d'une même province. Là encore, comment opérer une équitable attribution des parts de chacune? La réalisation est difficile. Au prorata du nombre des membres ou des ressources? On risque d'aboutir à des absurdités. Telle société de petite ville qui compte plusieurs centaines d'adhérents obtiendra la part du lion, alors qu'elle n'a rien de bien fameux à publier, tandis que l'Académie voisine, vieille d'un passé glorieux, riche de travaux de valeur, mais réduite à un nombre restreint de membres, par sa constitution même, sera traitée en parente pauvre. Et trouvera-t-on jamais un comité de lecture, suffisamment énergique et autoritaire, et compétent, pour imposer ses volontés, rejeter les études médiocres et ne garder que les œuvres intéressantes? Que de grincements de dents, de plaintes et d'hostilités en perspective!

Certes, la solution proposée en haut lieu est souhaitable. Mais elle ne pourra s'imposer que lentement, à la faveur de circonstances, sans heurts et sans froissements. Or, le temps presse. Il faut chercher autre chose.

Il y a les subventions des municipalités. Nous avons indiqué qu'elles étaient loin d'avoir été portées au chiffre qu'elles devraient atteindre. Quand on voit certaines villes voter sans discussion deux ou trois millions pour permettre à leur population d'admirer durant quelques heures les jambes de Fausto Coppi ou la casquette de Robic, on s'étonne qu'elles refusent en même temps cinquante ou cent mille francs à leur société archéologique. Il n'y a pas, dira-t-on, de commune mesure. Le sport est une distraction populaire et le passage du Tour de France ou la présence d'une équipe de foot-ball professionnel vaut bien un sacrifice financier que compense l'activité qu'en retire le commerce local. Les archéologues et les érudits n'intéressent personne. Peut-être ceux-ci ne savent-ils

pas assez se faire valoir. Que les conseils municipaux soient insensibles au bon renom intellectuel de la cité, porté à l'étranger par des publications de qualité, on l'admet. Mais le tourisme est aujourd'hui une source de richesses que nul ne conteste. Il faudrait donc faire remarquer que les sociétés savantes de province sont les gardiennes vigilantes, les protectrices de ce patrimoine artistique qui attire les étrangers? Que de chapelles sauvées de la destruction, que d'objets d'art préservés grâce à l'intervention judicieuse de ces archéologues poussiéreux, de ces érudits que l'on moque. Notre administration des monuments historiques trouve habituellement en eux des auxiliaires précieux et désintéressés. Les sociétés savantes veillent sur nos richesses monumentales. Elles favorisent en conséquence le tourisme. Voilà un argument qui pourrait justifier l'octroi de subventions décentes. Et l'on sait que nos groupements ne sont point exigeants et se déclarent facilement satisfaits.

LE RAYONNEMENT DE L'ART FRANÇAIS EN ALSACE. — Le bulletin de la *Société Académique du Bas-Rhin*, fondée le 29 Prairial an VI de la République, groupe en un seul volume qui ne compte pas cent pages (quatre-vingt-huit exactement) les années 1947, 1948, 1949. Du moins, la qualité compense-t-elle cette pauvreté et toutes les études insérées dans cette publication sont-elles intéressantes, qu'il s'agisse de brefs aperçus sur l'Alsace préhistorique, sur le mont Saint-Odile aux époques les plus reculées ou sur les origines du drapeau français. De plus, les études sont présentées méthodiquement, dans un ordre chronologique, et cette méthode vaut d'être proposée en exemple : que de fois l'absence de tout plan, dans nos bulletins provinciaux, décourage le lecteur! L'art ne naît pas fatalement d'un beau désordre; en groupant les études analogues, on facilite les recherches, on procure une impression favorable.

De ces travaux de la société strasbourgeoise, nous avons retenu l'excellente étude de M. Anfray sur le rayonnement de l'art français en Alsace au Moyen Age. C'était une conférence de vulgarisation, sans doute, mais appuyée sur des recherches personnelles et des ouvrages de valeur. Et le sujet ne manquait pas d'actualité. M. Anfray, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, a voulu une fois encore réduire à néant les prétentions pangermanistes ranimées par Hitler, selon lesquelles l'art monumental alsacien fut un art tout allemand. On sait qu'emportés par leur beau zèle, les professeurs d'Outre-Rhin ont été jusqu'à soutenir

qu'Amiens et Laon avaient subi l'influence des maîtres d'œuvre allemands. Saisi d'une belle indignation, Emile Mâle leur avait vertement répondu dès 1917, en ripostant au contraire que c'était bien plutôt les architectes et les sculpteurs d'Allemagne qui avaient imité nos cathédrales. Poursuivant sa démonstration dans cette voie, M. Anfray s'est proposé d'établir qu'il existait des rapports artistiques étroits entre les églises d'Alsace et celles des autres provinces françaises.

Dès l'époque romane, l'on constate ces filiations. Il y a des formules communes aux architectes d'Alsace et à ceux de Normandie. Plusieurs éléments propres à Jumièges ou à la Trinité de Caen se retrouvent à Sélestat ou à Rosheim. Il est certain qu'entre les grandes abbayes normandes et celles d'Alsace des relations fréquentes avaient dû s'instituer, les premières étant situées sur la route du pèlerinage au Mont Saint-Michel, les secondes attirant en sens inverse des étudiants ou des moines des célèbres école de Jumièges ou de Bec. Il faut ensuite tenir compte de l'influence clunisienne. Les abbés de Cluny passèrent souvent en Alsace et leur influence y fut grande. Enfin la route de Saint-Jacques de Compostelle a sans doute été une des voies de pénétration de l'influence française en Alsace.

Vient le style gothique. La voûte d'ogive naît presque simultanément en Alsace et en Normandie (alors que l'Allemagne l'ignore encore). Plus tard, c'est à la Bourgogne que l'Alsace emprunte la voûte sexpartite. La nef de la cathédrale de Strasbourg est une copie littérale de la nef de l'abbatiale de Saint-Denis, et la façade occidentale de Strasbourg imite celle des croisillons de Notre-Dame de Paris, tandis que le décor de ses croisillons rappelle celui de Chartres.

Et M. Anfray conclut justement : « Les églises de la plaine d'Alsace sont sœurs des églises normandes, les abbatiales des vallées vosgiennes sont filles de Cluny; la cathédrale de Strasbourg (au moins dans ses parties occidentales) est aussi française que Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Paris. Modestes églises paroissiales, grandes basiliques monastiques, elles ont toutes été bâties, comme dirait Péguy, « par des hommes de chez nous ».

Jacques Levron.

Maurice Barrès et la Lorraine. — La Lorraine reste fidèle au souvenir de Maurice Barrès. A l'occasion de la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, l'Académie de Stanislas avait entendu un important discours de M. Maurice Garçot consacré précisément à Barrès et la Lorraine. Le conférencier avait rappelé les séjours de Barrès à La Malgrange et au lycée de Nancy où il rencontra le professeur Burdeau. Il avait ensuite évoqué la fameuse campa-

gne du candidat boulangiste et de son ami Paul Adam, en 1881. Les gens rassis ne prenaient pas au sérieux les deux jeunes gens et avec ce sens parfait de l'erreur qui caractérise leurs prévisions, le préfet de l'époque écrivait au Ministre de l'Intérieur : « M. Maurice Barrès, jeune publiciste venu de Paris pour fonder un journal dévoué aux idées boulangistes, est sans notoriété aucune. Son influence est personnelle et restera limitée. Ses efforts laisseront en partie indifférentes nos calmes populations de l'Est. » Naturellement, Barrès fut élu.

Il avait puisé dans ce séjour en Lorraine le culte indéfectible à la terre et aux morts. Désormais, il viendra chaque année réchauffer sa piété à Charmes, dans cette maison qu'il s'était choisie à l'entrée de la ville, entre le canal et la route. La Lorraine n'est pas ingrate : aussi longtemps, estime M. Garçot, que vivront des hommes à l'ombre de la Colline Inspirée, le nom de Barrès chantera dans leur cœur. Et comme pour justifier cette assurance, le même volume de Mémoires de cette Académie de Stanislas, qui vient, en grande pompe, de célébrer son deuxième centenaire, ne renferme pas moins de deux autres études consacrées à l'écrivain : Barrès et la Science, de M. Colin, et Barrès mystique, de M. Godfrin.

Louons cette fidélité : elle constitue un des aspects les plus attachants de l'activité spirituelle de nos académies provinciales. — J. L.

DANS LA PRESSE

Fantômes. — Cette information, non commentée, dans « Réforme » (30 décembre) :

« L'Académie spiritualiste parisienne vient d'établir un plan de la capitale sur lequel sont notés 1703 immeubles hantés par des fantômes. »

En place pour un Centenaire. — Il faut souffler après les cérémonies Balzac, qui ont fait vraiment le plein, et peut-être un peu plus. Mais voici qu'approche le deuxième centenaire de l'*Encyclopédie*, et déjà, ici et là, on s'y prépare. Parmi les signes prémonitoires, signalons, dans « L'Éducation Nationale » (4 janvier), deux articles de Lucien Febvre et de Charles Braibant sur le prospectus de l'Encyclopédie.

Du nouveau sur Diderot. — De l'article de M. Charles Braibant, détachons ces révélations, — fort discrètes encore en comparaison de ce qui se murmure :

« En même temps que le deuxième Centenaire du Prospectus de l'Encyclopédie, nous devions célébrer aujourd'hui le retour des précieux manuscrits de Diderot qui, prêtés par les héritiers du Philosophe à un éminent universitaire américain, fourniront très probablement la matière d'une nouvelle édition de la plupart de ses œuvres. Ces reliques, dont je poursuis le rapatriement depuis dix-huit mois, devaient être remises le 2 novembre dernier à M. le Conseiller culturel de l'Ambassade de France aux Etats-Unis. La mort inopinée de l'un des descendants de Diderot et certaines difficultés ont retardé, à la dernière minute, le voyage de ce trésor littéraire. Si nous avons la certitude que, grâce à la haute courtoisie des universitaires américains et à la diligence des autorités diplomatiques et consulaires françaises, le fonds Diderot-Vandeul, auquel ces manuscrits ont appartenu, et qui fait aujourd'hui partie des archives de la Haute-Marne, sera bientôt reconstitué, nous n'en sommes pas moins obligés d'attendre pendant quelques semaines encore cet heureux événement. »

« Qui êtes-vous, M. Mauriac? » Sous ce titre, « Points de Vue, Images du Monde » publie, le 11 janvier, de larges extraits sténographiés d'une émission radiophonique qui avait été très écoutée. Par exemple :

« MAURICE CLAVEL. — Est-ce que vous personnalisez ainsi le journalisme par tempérament, simplement, ou bien pour essayer d'en faire une arme plus efficace de contagion et de... disons de salut individuel, parce que seul un individu peut parler plus efficacement à des individus? Voilà ce que je voulais vous demander.

« FRANÇOIS MAURIAC. — Tout à l'heure... je crois que vous avez

tout à fait raison, et tout à l'heure je voulais simplement dire que mes sujets ont changé; je voulais dire que mes sujets sont devenus politiques.

« Maintenant, je reconnais... enfin je crois que ce que vous dites est vrai, que j'apporte, si vous voulez, à des sujets qui touchent à la politique mon tempérament personnel. Et alors, là, autant que la volonté peut jouer dans ces sortes de choses, je crois que cela vient de cette... comment dirais-je?... de cette conscience que j'ai comme écrivain. Je dois dire... — enfin, je me fais des compliments à moi-même — que, enfin, vous comprenez, pour moi, un article de journal ce n'est pas le papier. Je n'en fais plus qu'un par semaine. Tout mon dimanche, je le fais, et je suis, si vous voulez, dans un état de transe... enfin je parle à un écrivain... comme je pourrais l'être quand j'écris des romans. Je suis exactement le même, vous comprenez.

« DOCTEUR MARTIN. — (...) Lorsque vous écrivez un roman et que vous le relisez ensuite, lorsque vous faites une pièce de théâtre et que vous assistez à une ou plusieurs représentations, avez-vous, dans les deux cas, la même sensation de délivrance, le sentiment d'avoir créé un roman ou une œuvre d'art un peu malgré vous, sans contrôler absolument vos moyens d'expression? Ou bien y a-t-il une différence essentielle?

« FRANÇOIS MAURIAC. — Pour moi, il y a une différence essentielle. Ce que vous dites, je l'éprouve pour le roman; je ne l'éprouve pas du tout au théâtre. Et comme vous me posez cette question maintenant, à brûle-pourpoint, j'aurais besoin de réfléchir un peu pour savoir, pour en reconnaître la raison.

« Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le roman, je me retrouve, moi, directement. N'est-ce pas, je vois très bien, car, quand j'écrivais des romans, jadis, quand j'écrivais... parce que je suis assez longtemps sans en publier, je ne peux pas écrire un roman en deux mois. Non. Chaque jour, quand je suis dans un roman, chaque jour, je vais jusqu'à un certain point où je sens qu'il faut que je m'arrête et que je ne suis plus porté, et d'ailleurs... vous verrez, je crois, que dans mes livres, pour moi du moins, je vois très bien les points d'affaiblissement où le ton baissait, en quelque sorte, parce que j'étais à bout de course et que je me suis arrêté trop tard.

« Et si vous voulez que je vous donne alors un petit renseignement de plus, c'est que je fais un premier jet, que je dicte, en général, que je dicte à ma femme. Mais ensuite, je reprends ce texte, et ce que j'ajoute, tout ce que j'ajoute, alors, à la main, n'est-ce pas, en général, c'est la conclusion, et là, alors, c'est l'affectivité pure, en général.

. . . .

« ANDRÉ GILLOIS. — Avant de vous libérer, mon cher maître, je voudrais encore vous poser une question. Parce que nous sommes plusieurs depuis un long moment à vous interroger sur vous-même, mais c'est une forme d'interrogatoire à laquelle vous avez souvent procédé vous-même, sans doute. Alors, vous vous connaissez certainement beaucoup mieux que nous. Est-ce que je puis vous demander quel est, à votre avis, votre défaut essentiel?

« FRANÇOIS MAURIAC. — Oh! monsieur!... (*Rires.*) Que c'est difficile de répondre, que c'est difficile de répondre. Je vais vous dire pourquoi : parce que j'ai beaucoup de défauts. Et quel est... je pourrais vous dire quel est celui que j'aime le moins.

« ANDRÉ GILLOIS. — C'est cela, oui; celui que vous regrettez le plus.

« FRANÇOIS MAURIAC. — Je suis rancunier. Je suis de ces chrétiens qui n'oublient rien. »

« Une littérature d'urgence. » — Conclusion d'un essai que Maurice Nadeau donne sous ce titre à la « Gazette des Lettres » (15 janvier) :

« Les jeunes Américains nous intéressent; les vieux nous enchantent. Ce sont pourtant nos compatriotes, les écrivains qui appartiennent à ce que nous sentons être désormais notre grand pays, l'Europe, qui nous touchent le plus. Nous avons en commun un même héritage, une même expérience, des appréhensions et des désirs semblables. Il n'y a pas si loin, quoiqu'il paraisse, entre un monde qui s'en va et le monde qui vient, entre le Nestor Thomas Mann et la Cassandre George Orwell, pas si loin entre l'Allemand vaincu Richter qui raconte tout uniment son expérience de prisonnier de guerre et les Italiens vaincus Vittorini et Pratolini qui nous parlent du monde d'après-guerre, pas si loin entre le révolutionnaire à l'ancienne mode Ignazio Silone et le nihiliste à la nouvelle : le Rou-

main Gheorgiu. Nous sommes tous embarqués dans la même galère qui n'est pas seulement littéraire. Ce qu'ils disent, tous les Européens se le murmurent; ils sont notre voix.

« Ce qu'ils disent? Que le monde est mal fait, qu'il est défiguré par les entreprises imbéciles qui se nomment fascisme, guerre, totalitarisme, et qu'il n'y a pas grand espoir de le voir se réformer si l'homme de ce temps n'y prête pas sérieusement la main. Thomas Mann qui demeure avec Gide l'un des derniers représentants d'une génération qui perd ses Shaw et ses Valery, revêt encore son discours des couleurs de la fable, une fable très vieille où le Diable prenait sur lui tous les péchés du monde, mais ses cadets n'ont plus besoin de truchement. Ils disent, avec plus de poids et d'expérience que les Américains, ce qui est, tel qu'ils le voient, et comme le spectacle qu'ils ont sous les yeux ne les porte ni à la gaieté ni non plus à l'indifférence, ils anticipent en forcenés, comme Orwell ou Gheorgiu, la venue de nos malheurs, l'espoir d'y échapper. Les avertissements, les mises en garde, les appels au secours, on n'a plus le temps de les façonner, de leur donner de coquettes ou savantes mises en forme. Nous entrons un peu partout dans l'ère d'une littérature d'urgence avant le grand silence ou l'improbable jubilation. Pour combien de temps? »

VARIÉTÉS

EN MARGE DES LETTRES DU PRESIDENT DE BROSSES. — Les *Lettres familières sur l'Italie* du président de Brosses furent publiées une première fois en 1799 par un certain Sérieys à l'aide d'un manuscrit trouvé dans les papiers d'émigrés; le comte René de Brosses, à son retour d'émigration, poursuivit l'éditeur et fit saisir l'ouvrage. Les éditions suivantes sont dues à Romain Colomb (1836) et Hippolyte Babou (1858); c'est le texte de Colomb qui a servi pour toutes les éditions ultérieures jusqu'à la parution de celle d'Yvonne Bezard (1931), plus complète (Colomb avait retranché les nomenclatures de statues et tableaux) et aussi plus conforme aux manuscrits. Dans son introduction, Yvonne Bezard reproche à Colomb d'avoir « modifié le texte suivant ses propres inspirations », comme n'ayant eu à sa disposition, outre l'édition de l'an VII, qu'un manuscrit incomplet découvert sur les Quais par son ami Mareste et n'ayant obtenu du fils du président qu'« un certain nombre de notes et de corrections ». Or j'ai trouvé dans les papiers de famille des descendants de Colomb un document qui permet de remettre les choses au point : il s'agit d'un cahier d'une cinquantaine de pages dans lequel Colomb a consigné l'historique de ses travaux et le récit de ses démêlés avec le fils, puis le petit-fils de Charles de Brosses.

Romain Colomb, fonctionnaire en retraite, ne semblait pas prédestiné à s'occuper de la chose littéraire, mais les liens d'amitié qui l'unissaient à son cousin Henri Beyle l'amenèrent à s'intéresser à l'Italie et aux ouvrages concernant ce pays. Il avait même publié

en 1833 le récit d'un voyage en Italie; il décida cette même année, sur le conseil de Stendhal, comme lui grand admirateur de de Brosses, de s'attaquer à la réédition des *Lettres d'Italie*. Il était loin, ce faisant, de se douter de la somme de tracas que son entreprise allait lui valoir.

Ce n'est qu'au début de 1834 que Colomb obtint l'adresse du comte René de Brosses et qu'il lui écrivit pour lui faire part de ses intentions. En réponse, M. de Brosses fit savoir qu'il convenait de discuter de vive voix de ce projet et qu'il viendrait prochainement à Paris à cet effet; en réalité il cherchait à gagner du temps, car il fit deux séjours dans la capitale sans chercher à voir Colomb qui le sut et s'en montra fort mécontent. Le premier entretien eut lieu seulement à la fin de juin. Suivirent de nombreux échanges de lettres destinées à confronter le travail préparatoire de Colomb avec les notes de M. de Brosses qui avait, de son côté, corrigé un exemplaire de l'édition Sérieys d'après le manuscrit de son père. Dans cette correspondance, Colomb se montre harcelant et pressé d'aboutir, tandis que son correspondant est réticent et soulève sans cesse de nouvelles objections; on lit parfaitement entre les lignes qu'il aurait bien voulu que cet importun n'ait jamais eu connaissance de l'œuvre de son père. Quand les pourparlers furent plus avancés, Colomb proposa de prendre Paulin comme imprimeur, et c'est avec celui-ci que M. de Brosses signa un traité pour la publication à 1.500 exemplaires. Mais sur ces entrefaites M. de Brosses, de passage à Paris, mourut le 2 décembre d'un transport au cerveau.

Le coup était dur : au moment de toucher au port, ayant réussi au prix d'efforts incessants à vaincre à peu près complètement les résistances de M. de Brosses, Colomb se retrouvait gros-jean comme devant. Prévoyant des difficultés encore bien plus grandes de la part d'un héritier qu'il savait violemment opposé à la publication des *Lettres*, n'était-ce pas l'occasion d'abandonner une entreprise qui lui avait déjà causé de tels soucis? Ce serait mal connaître la ténacité de Colomb qui lui valut quelque dix ans après de réussir à faire éditer l'œuvre de son cher Stendhal.

En fait ce fut le comte Ernest de Brosses qui fit les premières avances. Ayant envisagé de procéder seul à l'édition à l'aide des notes de son père, il s'en ouvrit à Paulin qui lui fit observer que ce serait manquer aux convenances comme aux intentions de son père de ne pas faire appel à la collaboration de Colomb; c'est à quoi il se résigna en mars 1835; mais après une première entrevue au cours de laquelle Colomb lui fit entendre qu'il était en mesure de publier une édition sans le secours de personne, que

d'autre part il ne pouvait être question de supprimer ou modifier quelques passages légers ou libertins qui choquaient la pruderie de M. de Brosses, celui-ci, adoptant la tactique de son père, fit traîner les choses en longueur. Trois mois passèrent ainsi, Colomb insistant, de Brosses éludant; une lettre de lui à Paulin nous éclaire sur sa mentalité quelque peu étroite : « Dans ces lettres qui n'étaient pas destinées à être publiées, il y a parfois des plaisanteries et une liberté de langage qui ne sont point dans le goût du public de nos jours. Vous savez mieux que moi que Voltaire est abandonné et que le parterre même n'endure plus l'énergique crudité des termes dans Molière. Mon père qui avait infiniment d'esprit a corrigé certains passages sans en altérer le sel; c'est un travail que lui seul pouvait réussir. »

Enfin, le 30 juin, après trois jours de conversation, on se mit d'accord. « Au fur et à mesure, écrit Colomb, que se présentaient des passages graveleux ou philosophiques, il s'élevait une petite discussion mais en termes mesurés et avec des égards marqués de part et d'autre. Somme toute, il y eut quelques légères concessions de mon côté : j'étais résigné à en faire de plus grandes, et cette épreuve me sembla de fort bon augure. » Nous voyons par là que ce n'est pas de son plein gré que Colomb apporta les modifications reprochées par Yvonne Bezard.

Le 18 juillet, M. de Brosses envoya le premier volume du manuscrit qu'il détenait. « En le remerciant, écrit Colomb, je reconnaissais que ce manuscrit étant resté entre les mains de l'auteur nous devions donner la préférence à sa version. » Peu de jours après, de Brosses mettait le comble aux espoirs de Colomb en lui remettant une lettre pour Paulin donnant l'ordre de commencer l'impression. Mais Colomb n'était pas au bout de ses peines, car Paulin tergiverza, émit des prétentions financières injustifiées et en définitive refusa de se charger de l'impression. Désespéré, Colomb écrivit à M. de Brosses : « Je l'engageais fortement à venir m'aider dans la recherche d'un nouveau libraire, mais il ne s'émut guère de mes gémissements et j'ai tout lieu de croire que la cause de mon chagrin fut pour lui un grand sujet de joie. »

La cause paraissait une nouvelle fois perdue quand, un matin où il se rendait à son bureau, Colomb rencontra le libraire Levasseur qui désirait imprimer quelque chose de Beyle. Colomb saute sur l'occasion, lui parle de l'affaire qui lui tient à cœur, lui montre l'intérêt de la publication et lui confie l'exemplaire qu'il a préparé. L'accord se réalisa rapidement : M. de Brosses vint à Paris en octobre, signa un traité et remit à Colomb tous les documents nécessaires dont le manuscrit de Charles de Brosses (deux

volumes écrits de la main d'un copiste, mais annotés et corrigés par l'auteur). L'impression dura du 1er octobre 1835 au 22 mars suivant, de Brosses et Colomb corrigeant chacun de leur côté les épreuves et le dernier donnant les bons à tirer. Cette période ne se passa pas sans quelques heurts : M. de Brosses parlait de réserver ses droits sur une réédition possible (Colomb à part soi conservait, dit-il, l'espoir de pouvoir un jour publier les quelques lignes dont il avait consenti le sacrifice) ; une autre fois, s'étant rendu à l'imprimerie, il fit supprimer de son propre chef deux passages qu'il jugeait trop lestes; mais Levavasseur se regimba et rétablit les paragraphes incriminés sans que M. de Brosses osât insister. Cette dernière discussion mit toutefois fin aux rapports entre de Brosses et Colomb qui lui fit reporter tous les documents qui lui avaient été prêtés, en particulier le manuscrit, « ce manuscrit, écrit Colomb, corrigé en plusieurs endroits de la main du président et dont la possession momentanée m'avait rendu si heureux! » Il est donc indiscutable que Colomb s'est servi du même manuscrit sur lequel Yvonne Bezard travailla cent ans plus tard, et il est probable que, s'il n'a pas respecté intégralement le texte, ce peut être parfois pour en accommoder les termes au goût du jour, mais le plus souvent pour ne pas effaroucher les susceptibilités des descendants du président.

Yvonne Bezard, qui n'avait pas connu tous les dessous de ces discussions de trois années (outre le mémoire, toutes les lettres de MM. de Brosses et les brouillons de celles de Colomb ont été conservés), a porté sur le différend qui opposa Colomb aux héritiers un jugement très nuancé : « Colomb avait eu quelque peine à faire paraître son édition. Les publications de lettres et mémoires du XVIIIe siècle inspiraient une certaine terreur aux temps plus hypocrites ou plus sages de la Restauration et de la Monarchie de Juillet; les familles craignaient des médisances sur leurs ascendants; la libre gaieté de l'Ancien Régime choquait ceux qui en avaient vu la triste fin. »

Ces considérations font ressortir encore davantage le mérite de Colomb — ce Colomb auquel M. Henri Martineau a rendu hommage dans son *Apologie de Romain Colomb* — qui, envers et contre tous, sans retirer pour lui aucun bénéfice d'une œuvre qui lui coûta des années de labeur, soutenu par sa seule dévotion envers l'œuvre et la personne du président de Brosses, parvint à mener à bonne fin l'édition d'un ouvrage qui compte au nombre des plus agréables productions de la littérature du XVIIIe siècle.

R. d'Illiers.

LE CAS DU CHEVALIER D'ASSAS. — Quelle est l'origine de la légende du chevalier d'Assas, contestée comme nous l'avons rappelé dans un écho du *Mercure* (1, XI, 1934)? C'est la lettre adressée à Voltaire, le 14 octobre 1768, par M. de Lorry, lieutenant-colonel (ou major) du régiment d'Auvergne en garnison à Strasbourg, après la publication du *Précis du siècle de Louis XV*, et pour protester contre l'oubli de l'acte de dévouement du chevalier. Voici le passage essentiel de cette lettre, parue dans le *Mercure* d'avril 1769 :

« ...Au combat de Clostercamp, M. d'Assas, capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé la nuit pour reconnaitre le terrain, fut saisi par des grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre armée. Ces grenadiers l'entourent et menacent de le poignarder sur-le-champ s'il fait le moindre cri qui puisse les faire découvrir. M. d'Assas sous la pointe de vingt baïonnettes se dévoue et crie d'une voix généreuse : « A moi Auvergne, ce sont les ennemis ! » et tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis, le repoussa, et qu'il s'ensuivit une victoire complette (*sic*). »

Voltaire pris comme « greffier de la gloire » (ainsi qu'il l'écrivit à Choiseul) donna satisfaction dans l'édition de 1769 de son ouvrage à son correspondant auquel s'était joint le baron d'Assas, frère aîné du chevalier. Mais des protestations lui parvinrent, auxquelles il se borna à répondre : « Je n'ai fait que copier ce que le frère de M. d'Assas et le major du régiment m'ont mandé », et il se refusa à rectifier une nouvelle fois (1).

M. de Lorry n'avait pas été témoin de l'affaire (qui eut lieu dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760) et il écrivait tout au plus d'après des on-dit. Le témoignage le plus autorisé sur cet événement, paraît être celui du marquis de Rochambeau, colonel du régiment, dont les *Mémoires* furent publiés en 1809, deux ans après sa mort, par Luce de Lancival. L'action était engagée (et s'il faut en croire les *Mémoires* de Besenval, par le régiment de Normandie). Rochambeau alla en personne reconnaître l'ennemi. Accueilli par des coups de fusil, il revint aux grenadiers et aux chasseurs, et leur ordonna de faire feu par demi-compagnies, alternativement, et surtout de périr à leur poste plutôt que de l'abandonner en attendant l'arrivée de la brigade. D'Assas placé à l'extrémité de l'aile gauche du bataillon, fut attaqué et se défendit vigoureusement. La nuit était profonde : un officier lui cria qu'il se trompait, qu'il tirait sur ses propres gens. Pour constater

(1) Cf. Jules Loiseleur, « La légende du chevalier d'Assas », *Revue des questions historiques*, Paris, 1872.

et réparer son erreur, il sortit du rang, fit quelques pas, reconnut les Anglo-Hanovriens et cria : « Tirez, chasseurs, ce sont les ennemis! » Il fut aussitôt criblé de coups et mourut bientôt de ses blessures. Il n'y eut donc pas embuscade et il n'eut pas à choisir entre le silence et la mort : il fut tué en brave, non en héros.

Dans l'écho du *Mercure*, auquel nous faisions allusion au début de cette note, il s'agissait d'un autre témoignage assez concordant; celui du comte de Saint-Priest (*Mémoires*; Paris, Calmann Lévy, 1929, p. 50 et 51). Rappelons-le pour les lecteurs qui n'auraient pas à portée de la main la collection de l'ancien *Mercure*.

« Enfin, nous atteignîmes le corps de Castries, dont l'infanterie était en bataille en avant du hameau de Kompersbrück, d'où l'ennemi n'avait pu le déposter, grâce à la belle défense du régiment d'Auvergne, dont le marquis de Rochambeau était le colonel. Ce brave officier dont la brigade était à la gauche de l'attaque. avait examiné son terrain la veille en arrivant. Il reconnut que son flanc gauche était exposé, quoique couvert par le corps de Fisher, en qui probablement il n'avait pas grande confiance; en effet, lorsque ce partisan fut mis en déroute, Auvergne était sur ses gardes et soutint l'effort de l'ennemi qui ne put le déposter. Ce fut à cet instant-là qu'on supposa la belle action du chevalier d'Assas, dont on ne dit rien alors, et que le prince de Montbarey se plut à publier quinze ans après, je ne sais sur quels fondements. Je me demande qui peut avoir entendu, de notre côté, le colloque supposé entre les grenadiers ennemis et d'Assas. Dans quelle langue se faisait-il? On peut louer l'intention d'exalter le dévouement d'un officier français, mais je crois que c'est pure invention. »

***Auvergne était sur ses gardes* : il n'y a donc pas eu embuscade, non plus, selon cette version.**

Mais voici un troisième document, inédit, celui-ci, que nous avons découvert dans un registre des *Affaires particulières* de l'Ecole militaire (Archives nationales, M. M. 680, f° 124 v°), qui concerne un officier nommé d'Assas de Peyregrosse, et qui confirme l'inexistence d'une embuscade.

COPIE D'UNE LETTRE DU CONSEIL A M. LE MARQUIS DE MONTEYNARD

du 12 avril 1772.

· Monseigneur,

Vous avez bien voulu nous communiquer le mémoire que nous avons l'honneur de vous renvoyer ci-joint. M. le vicomte de Laval. colonel du régiment d'Auvergne, en vous y annonçant que le sieur Dassas, ancien élève de l'Ecole royale militaire, et lieutenant dans ce régiment depuis le 3 septembre 1760, se trouve

contraint par le dépérissement de sa santé de quitter le service, vous prie de lui conserver la pension de 200 livres dont il jouit sur les fonds de l'Hôtel (1).

On nous avait déjà dit, Monseigneur que le sieur Dassas se trouvait dans une situation très critique, lui-même l'avait mandé à M. de Croismare (2), mais d'après ce que nous avons appris du genre de maladie dont il est attaqué (3), il est très possible qu'elle ne soit que momentanée et qu'elle cède au repos et à des remèdes qu'il n'a pas été à portée de faire à son régiment. Vous pourriez, Monseigneur, lui en procurer les moyens, si vous vouliez lui accorder un congé d'un an, et lui conserver ses appointements pendant son absence.

Cet officier, plein de zèle et d'activité, est estimé au régiment d'Auvergne où nous savons qu'on serait très aise de le conserver et où il a eu des parents de son nom qui ont servi avec distinction. *Entr'autres un cousin qui, quoiqu'averti qu'il serait attaqué dans la nuit à Clostercamp, avec le plus grand désavantage, se fit tuer à la tête de la troupe qu'il commandait, en y faisant tant de résistance que ce régiment lui dut son salut.*

Si malheureusement pour le sieur Dassas les remèdes qu'il ferait n'avaient pas l'effet qu'on a lieu d'en attendre, il serait temps alors de recourir au parti toujours extrême de lui accorder sa retraite et la grâce que M. le vicomte de Laval demande aujourd'hui pour lui.

Nous sommes, etc...

On doit remarquer que cette lettre, datée de 1772, est postérieure de douze années à l'événement qu'elle relate, et de trois à la version qu'en donne Voltaire dans la nouvelle édition rectifiée du *Précis du siècle de Louis XV*. N'est-il pas significatif qu'au lieu de faire allusion à l'affaire de Costercamp comme à un fait d'armes bien connu, ayant entraîné une action héroïque, on paraît révéler celle-ci au ministre comme un acte de courage honorable par la famille d'Assas et pour le régiment d'Auvergne, mais un acte assez fréquent dans l'armée française? N'est-ce pas l'indication que la version de Voltaire, d'ailleurs contestée dès cette époque, comme nous l'avons dit plus haut, n'avait pas trouvé crédit dans les milieux militaires bien placés pour en connaître?

La valeur documentaire de la version donnée dans la lettre du conseil de l'Ecole militaire au ministre, réside en ceci que le conseil correspondait d'une façon régulière avec tous les anciens élèves de l'établissement placés dans les régiments, et avec les colonels de ces unités, notamment pour des questions administratives. Chaque année, en particulier, les colonels devaient envoyer

(1) Comme tous les anciens élèves de l'Ecole dont la solde n'atteignant pas 1.200 livres.

(2) Gouverneur de l'Ecole militaire.

(3) Une maladie « qui tenait de l'épilepsie » et dont il souffrait depuis sept ans.

à l'Ecole un certificat de bonne conduite, pour permettre aux officiers anciens élèves de toucher sur les fonds de l'Ecole une pension de 200 livres (dont il est précisément question dans la lettre). On était donc très au courant à l'Ecole de ce qui se passait dans tous les régiments de France et des colonies : c'était une manière de centre d'informations militaires. Il n'est pas indifférent non plus de constater que le nommé d'Assas de Peyregrosse, dont la maladie était suivie depuis sept ans par l'administration de l'Ecole militaire, était entré au régiment d'Auvergne le 3 septembre 1760, ainsi qu'il est précisé dans la lettre qui nous occupe, c'est-à-dire près d'un mois et demi avant l'affaire de Clostercamp, dont il a pu être témoin plus ou moins direct. Il n'est même pas interdit de penser que c'est par lui que l'Ecole connaissait les circonstances de l'Affaire de Clostercamp. Or, on n'imagine guère que ce membre de la famille d'Assas ait cherché à diminuer la portée de l'action de son cousin en la faisant passer du plan de l'héroïsme sur celui du simple courage. Une telle intention doit être également exclue en ce qui concerne le colonel de Rochambeau, chef équitable et bienveillant.

Le lecteur appréciera.

Robert Laulan.

CORRESPONDANCE

« UN DUR METIER. » — *Sous ce titre Jean Quéval a analysé et discuté dans le* Mercure *du 1er février (pages 315 à 319) le livre de M. Louis Chauvet,* Le porte-plume et la caméra. *M. Louis Chauvet nous communique la lettre qu'à ce sujet il a adressée à Jean Quéval. La voici :*

Mon cher Quéval,

Je viens de lire l'article que tu consacres dans *Le Mercure de France* (février) à mon livre *Le porte-plume et la caméra,* article qui tantôt loue ma pertinence, tantôt m'assimile aux « journalistes entre guillemets » et plaint mes laudateurs (occasionnels) d'avoir l'accent méridional.

Tout cela part, j'en suis sûr, des meilleures intentions du monde et n'entamera pas du tout nos affectueux rapports. Mais je relève dans ton article deux imputations qui exigent réponse.

Tu soutiens que je me trompe en attribuant à Orson Welles le scénario de *La dame de Shangaï.* Je ne puis que me reporter à la fiche technique et j'y lis : Scénario d'Orson Welles d'après

le roman de Sherwood Kind. (Index de la Cinématographie française 1948-49.)

Puis-je te signaler en passant qu'un jour de l'été 1949, dans le hall de l'Excelsior à Vénise, Orson Welles tint une conférence de presse pour révéler à ses jeunes zélateurs atterrés que *La Dame de Sanghaï* était la seule de ses œuvres qu'il reniât? Lesdits zélateurs trouvent aujourd'hui plus pratique d'oublier ce menu détail.

Second point. Je n'ignore pas que *Brève rencontre* fut inspiré par une pièce en un acte. Je n'en persiste pas moins à prétendre qu'étant donné : *primo* le principe qui devait présider à l'élaboration du film, *secundo* les motifs d'émotion tout neufs et « spécifiques » inventés par le cinéaste, il serait impossible de réaliser l'opération inverse et de faire du film une pièce... en trois actes.

Cela dit, je te prie de recevoir, mon cher Quéval, mes amitiés franches, sincères et sans aucun accent méridional.

Louis Chauvet.

A la suite de la lettre de M. Louis Chauvet, Jean Quéval nous remet la note suivante :

La dame de Shanghaï. Honte sur moi! Le scénario est en effet de Welles. L'auteur a déclaré à Bazin que le sujet lui a été imposé par la compagnie R. K. O. Cela fait un film que je n'aime pas beaucoup moi-même. Mais l'intention de se venger d'une commande et d'un système pareillement imbéciles est manifeste. D'où la virtuosité gratuite, et la désinvolture qui touche à la satire, et le charme ambigu de quelques épisodes.

Brève rencontre. Puisque tu ne l'ignores pas, tu aurais dû l'écrire. Les motifs d'émotion tout neufs et spécifiques inventés par le cinéaste, qui les met en doute? Mais la matière dramatique est ambivalente. Personne ne plaide pour des pièces d'un acte en trois actes. Porte-toi bien.

J. Q.

GAZETTE

Jean-Berthold Mahn (1). — *Depuis la libération paraissent à intervalles irréguliers ces livres infiniment précieux qui nous racontent la vie d'un homme jeune, tombé après juin 1940 pour son pays. Chacun d'eux aurait pu rester chez lui, se réserver pour l'après-guerre. Volontairement ils ont choisi le combat et la mort.*

Ce qui distingue Jean-Berthold Mahn, ce n'est pas la certitude qui lui était offerte d'un avenir extraordinairement brillant et fécond. Pour lui, après les Chartes et l'agrégation, la soutenance de sa thèse déjà écrite, une chaire de Sorbonne était déjà presque promise. Presque tous ceux qui sont partis comme lui ont abandonné des possibilités qui ne semblaient offertes à aucun autre. Mais ce livre sur Jean-Berthold révèle pleinement à ceux qui l'ont connu et aimé deux dons qu'ils devinaient déjà, sans en avoir entrevu cependant l'ampleur ni la profondeur : le don de l'amitié et celui de la plénitude.

L'amitié. Les témoignages qui forment la première partie du livre montrent à quel point il eut le don d'attirer les cœurs. Remarqué par ses deux grands maîtres en Sorbonne, Ferdinand Lot et Louis Halphen, qui veulent le faire leur héritier, il n'en est pas moins celui que partout ses camarades préfèrent entre tous, qu'ils ne jalousent pas, mais dont les succès semblent être pour eux-mêmes une récompense. Les amitiés ne seront pas seulement intellectuelles : à Draveil, Jean-Berthold apprenait de ses voisins ouvriers et artisans; au régiment il sera l'ami de ses camarades, de ses sous-officiers et de ses hommes.

L'autre don est celui de la plénitude; et ses lettres plus que les témoignages encore nous le révèlent. Jean-Berthold semble tout posséder, même les qualités qui se contredisent, même cette qualité suprême de savoir connaitre ses limites. Intellectuel, il aima le métier militaire. Mais dans ses études, il joignait au goût de l'érudition scrupuleuse celui des grands ensembles, et de la belle langue, des arts, de la peinture surtout où son goût se manifeste si personnel. C'est ce qui donne à ce témoignage de combattant toute sa

(1) *Jean Berthold Mahn* (1911-1944). *Témoignages et Lettres.* 23 illustrations in-texte. 1 vol. de 167 p., 800 fr. (Club bibliophile de France, 5, rue de Savoie, Paris.)

valeur : il était témoin prédestiné de la pensée et de la science françaises. Or, c'est le sentiment de ce que la France avait d'unique à dire face au nazisme qui le rendit si ferme lors de son départ en 39, si triste en 40 d'avoir été séparé de son unité lorsqu'elle se battait, en quête dès lors de continuer de quelque façon la lutte. Ce fut lui qui le fit partir comme par instinct en 42 pour l'Espagne, afin de continuer ses études, disait-il, pensait-il peut-être, mais pour rejoindre dès que possible l'armée qui se battait. Il sentait qu'il devait être là-bas.

Dans sa foi chrétienne qui éclaire toutes ses lettres et par la suite tout le volume, c'est la même rencontre des attitudes complémentaires. Il était entré tout seul et de plain-pied dans la foi, parce qu'il avait rencontré le Christ. Un jour, Salomon Reinach suffisait à le confirmer dans ses raisons d'incroyance — ou bien il n'hésitait pas à comparer la grâce du Christ à la métempsychose, et quelques semaines plus tard il s'agenouillait à l'élévation d'une messe, lisait saint Jean — et voyait que Jésus était le fils de Dieu. Mais, chrétien, il conservait dans sa foi même les vertus de l'homme né hors de l'Eglise; il ne pouvait juger cette foi comme un bien terrestre au service duquel on prétendrait tuer ses frères, et en même temps il prenait plus au sérieux que ne le font trop souvent les chrétiens-nés, la nouvelle que le Fils de Dieu était mort et qu'Il était ressuscité. Et pourtant cette ferveur de néophyte ne se trouvait jamais alliée aux intolérances qui aveuglent : il aimait Rome en ses manifestations les plus étrangères parfois aux Français; il savait reconnaître dans l'exubérance des processions espagnoles la véritale foi d'un peuple.

Un mot encore : personnalité très forte, Jean-Berthold ne s'était pas fait seul. Ceux auxquels il devait le plus n'ont pas écrit dans ce recueil, ce sont les destinataires du plus grand nombre de lettres publiées ici : sa mère dont il avait hérité le visage et bien d'autres dons. Son père, le dessinateur, dont il répétait qu'il fut son premier maître, celui qui lui ouvrit les plus vastes horizons. Sa femme qui partageait en tout ses goûts et ses aspirations. Il est peut-être indiscret d'évoquer ceux qui lui furent chers, mais le visage de Jean-Berthold serait mutilé si on l'évoquait solitaire. Ainsi était Jean-Berthold Mahn. Ainsi est-il, devons-nous dire. On avait toute raison de croire qu'il serait un jour professeur d'histoire en Sorbonne, d'histoire de l'Eglise en son pays de France. Mais en vérité, Jean-Berthold est toujours vivant. De tels hommes ne nous quittent pas. C'est leur pensée qui donne force et lumière pour poursuivre la tâche qu'ils ont commencée. Edité au Club bibliophile de France par les soins d'un ami, M. Robert, illustré de portraits dessinés par Berthold Mahn et de quelques dessins de Jean-Berthold lui-même, — dessins où l'on reconnaît le trait de son père mais aussi l'affirmation d'une nouvelle personnalité, — ce livre aidera grandement au maintien de sa pensée.

A.-J. MAYDIEU.

Du nouveau sur Jean de Sponde. — *Les Feuillants de la rue Saint-Honoré doivent leur plus grande célébrité aujourd'hui au Club des Constitutionnels qui se réunissaient pendant la Révolution dans leur ancien couvent. La salle de la bibliothèque, que Mirabeau et ses amis semblent avoir utilisée pour leurs séances, s'ornait de belles colonnes corinthiennes qui avaient servi à un usage inattendu : on les avait aménagées au XVII*[e] *siècle en autant d'armoires « où se cachèrent plus de mille volumes qui sont », dit Sauval, « le caractère de cette bibliothèque ». Ces volumes eux-mêmes constituaient l'Enfer — enfer curieux, car, grâce à la donation d'un ministre protestant, de Vassan, converti au catholicisme et entré chez les Feuillants, la communauté s'était trouvé enrichie d'une collection presque uniquement composée de livres hérétiques.*

Voilà à quelles circonstances on doit la survivance, probablement à titre d'exemplaire unique, d'un ouvrage resté jusqu'ici inconnu des bibliographes et dont l'auteur est le poète béarnais du XVI[e] *siècle Jean de Sponde. Au sujet de cet exemplaire, le* Mercure *publiera prochainement un article de M. Alan Boase, qui, le premier, a présenté les poèmes de Sponde aux lecteurs français en 1939, et qui vient d'en donner une édition dans la collection suisse des « Trésors de la Littérature française » avec la collaboration de François Ruchon. On verra que la prose de Sponde jusqu'ici inconnue ne le cède en rien à ses meilleures poésies, sur lesquelles d'ailleurs la découverte de M. Alan Boase apporte des précisions nouvelles.*

M. de la Rivière, gendre de Bussy-Rabutin. — *On ne lit plus guère les ouvrages du prolifique Gayot de Pitaval, qui au début du XVII*[e] *siècle publiait le dossier des* Causes célèbres et intéressantes avec les jugements qui les ont décidées *(à Paris chez la veuve Delaulne, rue St-Jacques). Nos feuilles hebdomadaires y trouveraient pourtant prétexte à maint titre gaillard, large d'un empan et fort propre à chatouiller l'épiderme endurci de nos contemporains. Témoin en 1661 le procès qui fut intenté à la Supérieure des Filles-Dieu de Chartres. Elle avait nom Angélique de la Motte d'Apremont. Mais, en dépit de ses airs altiers, le double patronyme de la Révérende Mère ne laissait point d'être furieusement équivoque, au point de fleurer le libertinage. C'est pourquoi, alors qu'elle exerçait depuis trente ans et plus son pernicieux empire sur la dévote communauté, dame Angélique, victime des dénonciations d'une religieuse récalcitrante, se vit enfin « taxée d'être hermaphrodite ». Avocat pour et contre appelé. Affaire plaidée, visite ordonnée. « On nomma quatre Médecins, quatre Chirurgiens et deux Matrones, qui furent d'avis qu'elle avait les deux sexes : mais ils ne furent pas tous d'accord sur celui qui prévalait. » Cette providentielle incertitude devait épargner à la Supérieure de Char-*

tres le supplice de la hart. Par arrêt du Grand Conseil, l'impétueuse Angélique fut « condamnée seulement » à la prison perpétuelle, non sans avoir d'abord reçu le fouet de la main du bourreau, en expiation de ses débordements.

Dans ce même tome VI des Causes célèbres, *aussitôt après l'histoire de la religieuse qui fut trop comblée des dons du Créateur, Gayot de Pitaval évoque les mésaventures de M. de la Rivière, gendre de Bussy-Rabutin; et il cite tout au long le péremptoire arrêt du Parlement de Paris, ultime épisode d'un procès scandaleux qui menaçait d'être interminable. On retrouve encore le solennel document aux premières pages de l'édition posthume des* Lettres choisies de M. de la Rivière *(à Paris, quai des Augustins, chez Debure l'aîné,* 1751). *Avec ses périodes sinueuses aux contorsions funambulesques, c'est bien l'épilogue le plus affligeant que l'on puisse concevoir pour clore une intrigue romanesque, où triompha d'abord la passion la plus vive. Cependant rien ne laissait prévoir pareil drame lorsque M. de la Rivière, capitaine de chevau-légers, vint, après la paix de 1678, se reposer en Bourgogne des fatigues d'une glorieuse campagne. On peut dire en vérité que tout commença le plus innocemment du monde.*

*M. de la Rivière n'était pas un de ces soudards à l'épaisse encolure, qui ne songent qu'à tailler des croupières. Il avait bouche mignonne, taille fine et jambe bien prise. Frotté de bonnes lettres, il se plaisait au commerce des beaux esprits. Aussi le malencontreux auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules, *qui se morfond dans son exil provincial, l'honore bientôt de ses amères confidences. « Jamais, déclare M. de la Rivière, l'orgueil n'a été plus outré ni plus à découvert que le sien... Il haïssait les hommes. Il m'a dit bien des fois qu'il n'avait jamais aimé personne que moi... » Or en ce temps-là, au château de Chasen, s'ennuyaient de compagnie Bussy-Rabutin et sa fille, la marquise de Coligny. Celle-ci était une jeune veuve de complexion splénétique. Même les infusions de chocolat ne l'eussent pu guérir, en dépit de l'autorité des théologiens espagnols, qui estiment pour lors que c'est drogue salutaire, capable de modérer les vapeurs de la rate. Surtout la jolie veuve souffre de l'affection pesante d'un père empressé qui lui prodigue chaque jour de nouvelles marques de tendresse et prétendrait volontiers instaurer en Bourgogne des mœurs patriarcales, renouvelées de l'Ancien Testament.*

En matière de divertissement, Bussy-Rabutin invite ses hôtes de Chasen à jouer les tragédies de Racine. Pendant les répétitions, M. de la Rivière soutient son rôle avec tant de naturel que Mme de Coligny puise un regain de vie dans les yeux du galant capitaine. Epiée par son tyran domestique, elle parvient pourtant à glisser dans des billets discrets l'aveu de sa faiblesse : « ...Je ne puis vous parler ni vous entendre et je meurs d'envie de faire tous les deux... Trop heureuse si en vous donnant un cœur, qui n'a jamais rien aimé que vous, je puis arrêter le vôtre pour le reste

de ma vie! » *A ce plaidoyer chaleureux, M. de la Rivière n'oppose point une oreille insensible. Le temps des entretiens lui était assurément fort mesuré. Mais si l'on s'en réfère au témoignage des rabbins qui ont commenté la* loi Zelotypia, *une femme décidée peut toujours réduire à néant la vigilance d'un jaloux, si elle dispose seulement d'« autant de temps qu'il en faut pour faire cuire un œuf frais et l'avaler ». Malgré le prestige des docteurs d'Israël, on se hasarde tout de même à conjecturer que les deux amants en restèrent cette fois-là sur leur faim. Car ils échangèrent en secret des promesses de mariage. Comme la vaporeuse marquise vient précisément d'être saignée, elle peut même écrire sans métaphore au bas du pacte matrimonial : « En foi de quoi, j'ai signé ceci du plus beau et du plus pur de mon sang. » Après de longs mois d'attente, une conjoncture favorable se présente enfin. Tandis que M. de Bussy est obligé de partir pour Dijon, le curé Dupoisson bénit les nouveaux époux entre onze heures et minuit dans la chapelle du château de Lanty, propriété de Mme de Coligny.*

*A son retour, Bussy-Rabutin aurait tout loisir de compléter d'un chapitre inédit l'*Histoire amoureuse des Gaules. *Mais le tendre père s'enfle de courroux, sous prétexte que M. de la Rivière est de trop petite naissance pour s'allier au noble sang des Rabutin. Ecumant de rage, il va jusqu'à menacer du bâton l'effronté manant qui s'avisa de semer en terre féodale. Et faute sans doute de pouvoir précipiter la ci-devant marquise dans quelque cul de basse-fosse, il l'enferme au couvent des Ursulines de Montbard, après lui avoir dicté un billet de rupture à l'adresse de M. de la Rivière. Mais cette lettre, écrite « le poignard sur la gorge », fut aussitôt suivie du désaveu le plus passionné : « Mon pauvre cher enfant... je ne puis soulager l'extrême douleur où je suis qu'en t'ouvrant mon cœur, avec la tendresse qui l'étouffe... On n'aura pas de peine à me résoudre à quitter la vie : c'est la plus douce chose qui puisse m'arriver après t'avoir perdu... Ma vie ou ma raison du moins ne peuvent pas résister à ce que je sens... » La séquestrée de Montbard ne croyait point si bien dire. Sa raison, déjà fortement ébranlée par la persécution familiale, s'égare tout à fait, quand surviennent les troubles de la grossesse. Sous l'influence maléfique du terrible comte de Bussy, l'amoureuse de naguère en arrive à se persuader qu'elle ne fut jamais unie à M. de la Rivière.*

Après un accouchement clandestin, dont le secret n'est pas longtemps gardé, le scandale éclate. De part et d'autre pleuvent les libelles diffamatoires. Alors qu'on lui conteste sa qualité d'époux légitime, M. de la Rivière, revendique publiquement la paternité de l'enfant qui vient de naître. En vain, pour soutenir l'honneur de sa maison, Bussy-Rabutin convoque tout l'arrière-ban d'une foisonnante parentaille; la cause qu'il défend devant le Parlement n'en devient pas meilleure. Sommée de rejoindre le gros des forces, Mme de Sévigné marche en douceur, sur la pointe des pieds, et à petit bruit enfile la venelle. « Si j'avais écrit comme on le désirait,

dit-elle au comte de Guitaut, j'aurais eu peur que ma main n'eût séché. » Cependant elle ne se dissimule point les avanies qui attendent « cette pauvre Rabutine ». Car le mari outragé, abusant sans vergogne des naïves confidences de l'intimité conjugale, s'apprête à d'atroces révélations. « On dira à l'audience qu'elle a couché avec son père », écrit tout uniment la divine marquise, sans s'attarder le moins du monde à sucer les barbes de sa plume d'oie. Enfin, après de longs débats, le Parlement proclame la validité du mariage par un arrêt du 13 juin 1684. Mais Mme de Coligny, qui s'opiniâtre dans sa démence, refusa toujours de reconnaitre pour époux le père de son enfant. Et quand elle fut à l'article de la mort, elle appela encore deux notaires pour protester solennellement devant Dieu et les hommes qu'elle n'était pas la femme de M. de la Rivière. Celui-ci, ne pouvant malgré l'appui des lois reconquérir son épouse légitime, chercha dans les succès mondains d'aimables consolations et devint alors le familier de la marquise de Lambert. Pendant sa vieillesse, il élut comme retraite l'Institution de l'Oratoire de Paris, où il s'éteignit pieusement, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Datées de la maison de l'Oratoire, les Lettres choisies de M. de la Rivière sont le témoignage édifiant d'une existence à son déclin. Le plus souvent, elles développent à satiété les lieux communs de la morale chrétienne. Pourtant le bonhomme a parfois le caquet fleuri. « J'avoue, écrit-il, que je me sens encore propre à amuser une veuve qui n'aurait rien à faire, une femme dont le mari serait à la guerre, une religieuse hors de son couvent, et une demoiselle à marier. » Lorsqu'il attise ainsi des feux mal éteints, M. de la Rivière n'a pas plus de quatre-vingt-dix ans. Cet âge est sans pitié. Quelques années auparavant, il demandait même à la princesse de Ligne l'amoureux gage d'une vieille pantoufle. « Je l'attacherais, disait-il, au pommeau de mon épée avec un beau ruban brodé... » Mais l'intermède des galanteries d'arrière-saison ne suffirait point à rendre attrayante la lecture des Lettres choisies de M. de la Rivière, si l'abbé Papillon n'avait donné à l'hôte de l'Oratoire une nouvelle occasion d'échapper à ses pieux radotages. L'érudit bourguignon, à force d'instances, lui arrache maint détail précieux d'histoire littéraire; et Sainte-Beuve, grand fureteur devant l'Eternel, sut trouver là bonne pitance, quand il prépara la Causerie du Lundi consacrée à Mme de Lambert. C'est encore grâce à l'abbé Papillon que nous connaissons le sort qui fut réservé aux lettres d'amour de la marquise de Coligny. « Je me suis reproché, confesse M. de la Rivière, d'avoir gardé longtemps une cassette pleine de lettres de feu ma femme; enfin je les ai brûlées : elles passions et à les allumer; si on les avait imprimées, le public n'étaient qu'un composé de sentiments vifs, propres à inspirer des aurait couru après; mais c'eût été un dangereux présent que j'aurais fait à la postérité. » Seuls subsistent donc, imprimés avec les pièces du procès, quelques fragments de cette correspondance passionnée, dont Louis XIV fit ses délices et que Mme de Sévigné

comparait aux Lettres de la religieuse portugaise. *On en est d'ailleurs plus indigné que surpris. Car ce n'est pas la première fois que les scrupules tardifs d'un dévot sur le retour privent les lettres françaises d'un chef-d'œuvre.*

HUBERT FABUREAU

Un Prix national de Littérature à René Dumesnil. — *Un Prix national de Littérature vient d'être attribué à notre collaborateur et ami René Dumesnil, en reconnaissance des éminents services qu'il a rendus à l'histoire littéraire et à la critique.*

La commission par laquelle a été décerné ce prix, d'une valeur de cent mille francs, était composée de représentants de l'Académie française et de l'Académie Goncourt, du Président de la Société des Gens de Lettres, enfin de hauts fonctionnaires du ministère de l'Education nationale.

Erratum. — *Dans le* Mercure *du 1er février, p. 379, un « incident technique » a rendu inintelligible le texte du Saint-Office communiqué par Paul Claudel. Le début de ce texte doit se lire comme suit :* « Dubium : Utrum tute regari aut saltem in dubium revocari possit esse authenticum », etc.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8241
Dépôt légal : 1er trimestre 1951.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

Vient de paraître :

RENÉ ARCOS

ROMAIN ROLLAND

Prix : 300 fr.

Une biographie, avec de nombreux extraits du Journal inédit de Romain Rolland. Seize photos hors texte. Bibliographie.



ANDRÉ FONTAINAS

CHOIX DE POÈMES

Un volume in-16 de 300 pages. Prix : 300 francs
Il a été tiré 35 exemplaires numérotés sur vélin de Renage. Prix : 900 fr.

OUVRAGES DISPONIBLES D'ANDRÉ FONTAINAS (chaque vol. **210** fr.) :

CRÉPUSCULES, poèmes. — LA NEF DÉSEMPARÉE, poèmes. — LES ÉTANGS NOIRS, roman. — L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE, roman. — L'INDÉCIS, roman. — LA VIE D'EDGAR POE. — CONFESSION D'UN POÈTE, souvenirs.



THOMAS BRAUN

de l'Académie royale de Littérature de Belgique

POÉSIE

1898-1948

Un volume in-16 de 256 pages. Prix : 300 fr.
Il a été tiré 20 exemplaires numérotés sur vélin de Rives. Prix : 900 fr.

Mars 1951.

BULLETIN
DE
L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

LES CONFÉRENCES DE L'ALLIANCE

Afrique du Nord

Le Professeur Lacassagne, professeur au Collège de France, président du Congrès mondial du Cancer, vient de terminer un voyage en Afrique du Nord, au cours duquel il a fait deux séries de conférences sur le cancer, les unes destinées au grand public, les autres dans quelques villes seulement, destinées à un public exclusivement médical.

M. Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française, s'est également rendu en Afrique du Nord, d'où il est revenu par le Portugal. Dans ces différents pays il a parlé avec un égal succès de Cezanne, des Ballets russes, du Paris des poètes et des Français en Italie.

Afrique Noire

Le Secrétariat Général de Paris vient d'envoyer en Afrique occidentale française et anglaise et au Cameroun le cinéaste français Pierre Bost, pour y prononcer des conférences dans vingt villes de ces divers pays. Pierre Bost a pris pour thèmes

« L'histoire d'un film : du scénario à l'écran », et « Le style français au cinéma »; cette dernière causerie sera illustrée par des extraits de la production cinématographique française de la dernière année.

C'est dans le même esprit que le Secrétariat Général a envoyé en Afrique noire la Compagnie des Quatre. Ce groupe théâtral fondé il y a deux ans par Mme J. Beyrot a pris pour mission de porter le théâtre parisien dans les territoires de la France d'Outremer. Les résultats — fort encourageants — de la première tournée faite par le groupe en 1950 ont été consignés par Pierre Ringel, l'administrateur de la Compagnie, dans son livre *Molière en Afrique noire*.

Italie

M. Emile Henriot, de l'Académie française, président de l'Alliance française, vient d'achever une tournée de conférences en Italie. Il a parlé successivement à Turin, Milan, Brescia, Florence, Rome, Naples, Capri, à Catane, en Sicile et à Venise.

États-Unis et Canada

Mme Elisabeth Nizan, ex-sociétaire de la Comédie-Française, après avoir achevé la tournée de conférences qu'elle accomplit actuellement au Canada, se rendra aux Etats-Unis un mois. Elle a choisi pour sujets de ses causeries : « Cinquante ans de cabaret littéraire à Paris », « Actualité de La Fontaine », « Fées et Légendes de France », « L'Amour et la fantaisie chez quelques poètes d'aujourd'hui », « Les comédiens français et leurs auteurs : de Molière à la Comédie-Française que j'ai connue »,

Signalons d'autre part que deux conférenciers français qui s'étaient rendus l'année dernière au Canada font actuellement des tournées de conférences sur le Canada, M. Jean Orieux, au Maroc, et Mme Simone Saint-Clair en Lorraine, et en Alsace.

Danemark, Norvège, Suède

M. Pierre de Gaulle, président du conseil municipal de Paris, parcourt actuellement le Danemark, la Norvège et la Suède, dans une longue tournée de conférences organisée par l'Alliance française. Il présentera aux principales Alliances « Paris tel que je le vois ».

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

BELGIQUE

Bruxelles

Pour la première fois une classe de français organisée par l'Alliance française de Belgique fonctionne en Flandres, à Selzaete (Flandre orientale). Vingt-six petits Flamands y suivent les cours d'un professeur de l'école moyenne locale.

Rappelons que le président en exercice du comité de Bruxelles, est M. D. Tits et le président-fondateur, M. Lyr.

BOLIVIE

La Paz

L'Alliance de La Paz a compté 150 élèves à ses cours pendant l'année 1950. Elle a organisé quatorze conférences, vingt et une séances de cinéma, treize réunions et thés-bridges, sept expositions. A la radio, elle a prêté 800 disques aux postes émetteurs boliviens sur les ondes desquels elle organise régulièrement quatre émissions hebdomadaires et des émissions de musique d'opéra.

La bibliothèque a été fréquentée par 126 lecteurs; 1.610 livres ont été prêtés au dehors.

BRESIL

Sao-Paulo

Les résultats obtenus par l'Alliance de Sao-Paulo au cours de l'année 1950 sont des plus satisfaisants.

Le nombre des élèves inscrits aux cours de français est passé de 2.163 à 2.424. Ce succès tient à la réorganisation des cours opérée sous la direction de M. Moussineaux. Deux cours de septième année ont été créés. D'autre part, des conférences sur la philosophie sont venues s'ajouter aux conférences hebdomadaires de littérature et d'histoire. A l'extérieur, deux nouvelles sections ont été créées, une au collège Rio Branco, une à l'Ecole Polytechnique. Six sections extérieures ont donc fonctionné cette année, contre une seule en 1946. Dans l'ensemble, 44 cours nouveaux ont été créés depuis 1946.

Le pourcentage des élèves qui se sont présentés aux examens de fin d'année a atteint 60, 7 % contre 60, 5 % en 1949. 1.305 diplômes ont été attribués. Pour la première fois cette année, l'Alliance de Saó Paulo a présenté des élèves aux examens pour l'obtention du diplôme d'études supérieures de fran-

çais, institué par l'Alliance de Paris. Dix élèves sur dix-neuf ont été reçus.

La bibliothèque s'est enrichie de près de 1.000 volumes, grâce à des achats, aux dons particuliers et aux envois de l'Alliance de Paris.

De nombreuses conférences ont été organisées au cours de l'année, soit par l'Alliance seule, soit en collaboration avec le Musée d'Art moderne de Sao-Paulo. L'Alliance a reçu M. Pierre Clarac dont nous avons relaté le voyage dans un de nos précédents numéros.

CANADA

Windsor

Un nouveau comité d'Alliance française est en cours d'organisation à Windsor (Essex) sous l'impulsion du docteur Raymond D. Morand, ancien ministre, ancien président de la section de Windsor de l'Institut canadien des affaires internationales.

CHILI

Valparaiso

L'Alliance française de Valparaiso diffuse régulièrement douze cours de français par semaine, auxquels 187 élèves sont inscrits.

Le nombre des membres s'élève à 110.

Dix séances de cinéma ont eu lieu au cours de l'année et deux séances d'essai au ciné-club (au programme : *Les Dames du Bois de Boulogne* et *Le Ciel est à vous*). Ces séances ont été répétées à Pro-Arte et dans différents collèges de la ville.

Parmi les nombreuses conférences qui ont eu lieu au cours de l'année — et dont nous avons déjà cité quelques-unes — mentionnons aujourd'hui celles du professeur Etienne Frois, de l'Institut français de Santiago, sur Jean-Paul Sartre, Gabriel Marcel, le Prix Goncourt, *Jeanne au Bûcher;* celles du professeur Merlant sur l'*Atlantide*, Balzac. M. J. Simon, président de l'Union des Français au Chili, a parlé de la Bataille de l'Impressionnisme. M. F. Le Dantec, président du Centre culturel chilien français de Valparaiso, de l'Influence intellectuelle de la France au Chili, le professeur F. Duran, de Bernanos, etc...

Un cours d'été est prévu pour les mois de janvier et février 1951, avec la participation du professeur Frois et la collaboration de Pro Arte de Vina del Mar. Il comprendra six sections, dont un cours de théâtre moderne et un cours d'art dramatique.

COLOMBIE

Medellin

Le nombre des membres de l'Alliance de Medellin s'élevait à 299 au 31 décembre 1950 et le nombre des élèves à 71.

L'Alliance a créé une série hebdomadaire de dix émissions passant sur chacune des sept stations principales de Medellin.

Chaque mois l'Alliance projette en moyenne deux films transmis par les services d'information de l'Ambassade. Ceux qui ont obtenu le plus de succès

jusqu'à présent sont l'*Evangile de Pierre, Van Gogh, Le bateau ivre, Les quatre saisons de France, Minarets du Maroc,* qui ont été projetés en neuf endroits à la demande de chefs d'établissements ou de directeurs de clubs sociaux.

La bibliothèque fonctionne tous les jours y compris le dimanche matin, ainsi que pendant les vacances. Les prêts de livres sont en nette augmentation et le fonds s'accroît régulièrement.

Diverses manifestations culturelles ont eu lieu au cours de l'année :

16 juin : inauguration du nouveau local de l'Alliance sous la présidence de M. Henri Quioc, chargé d'affaires de France en Colombie; cette cérémonie a coïncidé avec l'inauguration d'une exposition du livre français.

14 juillet : plus de trois cents personnes s'étaient réunies à l'Alliance pour célébrer la Fête nationale. Le local avait été décoré par des jeunes filles colombiennes, élèves de l'Alliance.

6 octobre : inauguration, au Musée de Medellin d'une exposition de peinture française.

12 octobre : conférence, à la Faculté de Philologie et des Lettres, par M. Brunet, directeur de l'Alliance de Bogota sur le Panorama des idées de la France actuelle.

20 octobre : conférence au Centre colombo-américain, par le directeur de l'Alliance, à l'occasion du cinquième anniversaire des Nations Unies sur « La nécessité d'une organisation mondiale pour la sauvegarde de la liberté individuelle ». Cette conférence a été retransmise par radio sur une chaîne de trois stations.

16 novembre : distribution des prix du concours général de français. Trente candidats sur soixante-douze sont récompensés.

22 novembre : assemblée générale de l'Alliance à l'occasion de laquelle fut donné un récital de chansons françaises par une artiste yougoslave.

23 novembre : soirée artistique et musicale.

CONGO BELGE

Costermansville

30 mars, conférence de M. Piron sur « L'Existentialisme ».

11 mai, conférence de M. Touwaide sur « Les dieux de Saumur » (avec projection).

30 juin, conférence de M. Catoire sur « Les techniciens de la colonisation ».

Le 14 juillet, l'Alliance a organisé un grand bal avec concours de travesti.

28 juillet, conférence de M. Corbisier sur « L'ethnologie et l'histoire des Bashis ».

2 août, conférence de M. Max Pol Fouchet sur le thème « Que signifient l'Art et la Poésie d'aujourd'hui? »

D'autre part, le Comité s'est occupé de l'organisation de la bibliothèque pour laquelle un local est maintenant assuré.

A la suite du départ de certains membres, le bureau du comité a été remanié comme suit : président : M. Touwaide; vice-

président, M. Piron; secrétaire, M. Holvoet; trésorier, M. Vandenbossche.

CUBA

La Havane

Une nouvelle Alliance vient de naître à La Havane; M. Maduro en a accepté la présidence. Cette Alliance a déjà patronné une manifestation, le gala Joséphine Baker-Jo Bouillon, dont le bénéfice est destiné à la création de bourses de voyage pour les étudiants cubains,

Dès avant la création officielle de cette Alliance, des manifestations culturelles françaises avaient été organisées à La Havane : au Lyceum, une exposition Balzac, présentée par M. Blanchenay, président de l'Alliance française de New-York City, dont la causerie remporta un grand succès. — Présentation du film Balzac précédé d'une conférence de M. Blanchenay sur « Les idées financières de Balzac ». — Exposition de livres de médecine français, etc...

Santiago de Cuba

L'exposition Balzac, de La Havane, fut transportée à Santiago de Cuba où M. Blanchenay parla, d'autre part, du poète J.-M. de Heredia.

L'ÉCOLE PRATIQUE DE PARIS

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux membres de nos comités qu'il existe, au siège de l'Alliance de Paris, une école pratique de français, véritable Université qui abrite le cycle complet des études françaises depuis les classes élémentaires jusqu'aux conférences de littérature contemporaine. L'enseignement y est dispensé par plus de soixante professeurs.

Cette école est aussi un foyer où nos amis étrangers nouent des amitiés durables que l'Association des Anciens Elèves, récemment fondée, permettra de prolonger.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici quelques passages d'un article que G. O. Davies, étudiant britannique, a écrit pour le Bulletin de l'Association des Anciens Elèves, dans un français qui fait honneur à ses maîtres.

« ...Le principal événement « social » de cet été fut le bal des élèves, le 17 juin. Cette fois-là on avait monté le bal à l'école même et pendant toute la nuit on a dansé dans le hall, le jardin, l'amphithéâtre et le bar. Beaucoup d'élèves portaient leurs costumes nationaux. La soirée a commencé par des numéros folkloriques présentés sur l'estrade de l'amphithéâtre par les étudiants des différents pays. Il y avait des danses russes, des danses espagnoles, on jouait de la balalaika et on chantait des chansons nationales. Des danseurs écossais portant le kilt remportèrent un très grand succès dans leurs danses traditionnelles, au son de la cornemuse. On ne se dispersa pas avant le premier métro du matin, signal pour quelques-uns de regagner leur lit, pour d'autres d'aller aux Halles goûter la soupe à l'oignon et chanter une sérénade aux marchands de légumes.

...J'attendis un camarade, l'autre jour, dans le hall de l'Alliance. Il était 4 heures de l'après-midi et la sonnerie venait d'annoncer la sortie des classes. Vraiment il était impressionnant de regarder la foule des élèves qui descendaient le grand escalier. On aurait dit une vraie tour de Babel. Mais dans ce Babel à nous, tout le monde parle français!

...Savez-vous que le nombre total d'élèves s'élève à quinze mille, répartis en soixante-trois nationalités. Les plus nombreux sont les Américains des U. S. A. ...Les plus nombreux ensuite sont les Scandinaves avec trois cents élèves, les Slaves, les Sud-Américains et les élèves de langue arabe. Parmi les Scandinaves il y a toujours un certain nombre de missionnaires qui viennent à l'Alliance pour apprendre le français avant d'aller exercer leur mission en Afrique.

Un plan de grands travaux est établi par M. Blancpain, pour ouvrir de nouvelles classes, un hôtel, un restaurant...

L'Alliance française vit, grandit, pour la joie de ses amis et l'espérance d'un monde fraternel. »

On ne saurait mieux dire et nous croyons inutile, après cette citation, d'insister auprès de nos amis de l'étranger pour qu'ils fassent connaître l'Ecole de Paris à tous ceux qui ont l'intention de passer quelque temps en France. Qu'ils n'hésitent pas à écrire au directeur de l'école. Toutes les informations leur seront données avec la précision, l'empressement et l'esprit amical qui sont de tradition dans notre maison.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de l'art :

Nous signalons à nos comités la collection ***Rythmes et Couleurs***, consacrée à des reproductions en couleur des chefs-d'œuvre de la peinture universelle. Cette collection comprend trois séries de 24 vues chacune (série A : Les Primitifs; série B : La Renaissance; série C : Les Modernes et les Contemporains).

Chaque vue est présentée en cadre cache au format standard international 5×5 et peut être projetée par tous les appareils de projection fixe. Chaque série est accompagnée d'un commentaire du maître critique d'art André Lhote. Elle est contenue dans une boîte de dimensions minimes et d'un poids léger qui rend son envoi facile et peu onéreux.

Cette collection qui a été adoptée par plusieurs Universités est susceptible d'intéresser les alliances désireuses de vulgariser la connaissance des chefs-d'œuvre de la peinture.

Tarifs : Série A : 2.800 fr.; série B : La Renaissance : 2.918 fr.; série C : 3.000 fr.

Pour toute commande prière de bien vouloir s'adresser au siège de l'Alliance à Paris.

Histoire :

Yves Petit-Dutaillis et Mani Mulla, *L'Inde dans le monde* (Payot).

Napoléon dans Balzac, textes présentés par Jean Savant (Ed. Napoléon).

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le **Bulletin de l'Alliance Française** doivent souscrire un abonnement au **Mercure de France** en spécifiant : **Tirage réservé à l'Alliance Française.**

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 750 francs; 1 an : 1.400 francs. — Etranger : 6 mois : 900 francs; 1 an : 1.750 francs.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Malgré la hausse constante de tous les éléments du prix de revient, le *Mercure de France* a pu laisser inchangé durant deux ans le tarif des abonnements et de la vente au numéro. Les récentes augmentations, du papier et de l'imprimerie notamment, nous obligent à une majoration que nous avons voulue aussi légère que possible. On trouvera ci-dessous les nouveaux prix :

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.400 fr.	1.750 fr.
6 mois	750 fr.	900 fr.

LE NUMÉRO : 140 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.